

Francis Bebey

Le fils d'Agatha Moudio



Francis Bebey

Le fils d'Agatha Moudio



Le fils d'Agatha Moudio

Roman

par **Francis BEBEY**

Grand Prix littéraire de l'Afrique noire

Coédité par

	
<p>Nouvelles Editions Numériques Africaines (NENA) 65-66, rue Lib 29, Résidence Machala Nord Liberté 6, BP 25231 Dakar Fann, Dakar, Sénégal Division commerciale de Senervert, SARL au capital de 1 000 000 FCFA. RC : SN DKR 2008 B878. www.nena-sen.com</p>	<p>Éditions CLÉ Yaoundé B.P. 1501 Tél : (237) 22 22 35 54 Fax : (237) 22 23 27 09 www.editionscle.info/ editionscle@yahoo.fr</p>

[infos@nena-](mailto:infos@nena-sen.com)
sen.com/nenasen@orange.sn

Date de publication : 2013

Collection : Littérature d'Afrique

ISBN 978-2-917591-86-4

© 2013 Nouvelles Editions Numériques Africaines (NENA).

Préliminaires

Licence d'utilisation

L'éditeur accorde à l'acquéreur de ce livre numérique une licence d'utilisation sur ses propres ordinateurs et équipements mobiles jusqu'à un maximum de trois (3) appareils.

Toute cession à un tiers d'une copie de ce fichier, à titre onéreux ou gratuit, toute reproduction intégrale de ce texte, ou toute copie partielle sauf pour usage personnel, par quelque procédé que ce soit, sont interdites, et constituent une contrefaçon, passible des sanctions prévues par les lois de la propriété intellectuelle.

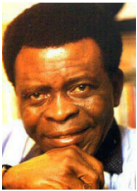
L'utilisation d'une copie non autorisée altère la qualité de lecture de l'oeuvre.

L'auteur

L'auteur, **Francis Bebey**, est né le 15 juillet 1929 à Douala.

Journaliste, il a visité de nombreuses régions d'Afrique, d'Europe et des Etats-Unis d'Amérique. Homme de radio, producteur de nombreuses émissions pour les chaînes africaines de langue française, il s'est adressé à des hommes de divers pays. Musicien et musicologue, il a enregistré des disques et présenté une communication au Colloque du Festival des Arts Nègres à Dakar en 1966.

Des poèmes de sa plume ont paru dans diverses revues.



Résumé

« Le fils d'Agatha Moudio » est le premier roman de Francis Bebey. Paru en 1967, il a obtenu le Grand Prix Littéraire de l'Afrique Noire en 1968. Il nous conte, dans la meilleure tradition des conteurs africains, l'histoire de Mbenda, jeune homme d'un village de pêcheurs du Wouri. Respectueux des traditions, Mbenda épouse la fille que son père lui a destinée en mourant. Mais, il aime une autre, Agatha Moudio, au caractère

indépendant, qui lui en fera voir, comme sa mère le lui avait prédit, « de toutes les couleurs ».

1

Notre village gardait le pied de la colline d'où descendait la rue grise venue de la ville lointaine. La matinée avait la robe ensoleillée des jours de repos et le calme tranquille d'un dimanche de juin. La paix continua de régner jusqu'au moment où, soudain, on entendit une détonation, bientôt suivie de deux ou trois autres. Pourtant, malgré leur air tout à fait insolite, elles n'inquiétèrent personne dans le village. Elles venaient de la forêt tout proche. Personne n'y fit attention ; personne, sauf Moudiki. Qu'avait-il donc à se faire du souci à cause de ces coups de fusil tirés loin de notre village, et qui laissaient les autres habitants dans la plus complète indifférence ?

Moudiki entra.

– Tu les as entendu arriver, Mbaka ? demanda-t-il en fermant la porte derrière lui. Tu as entendu arriver leur voiture ?

– Sûr que je les ai entendu arriver. Je ne suis pas sourd, qu'est-ce que tu crois donc ? Je te dirai même que j'ai entendu deux ou trois de leurs coups de fusil il y a un instant. Ils chassent déjà. Ekéké est avec eux, je suppose ?

– Oui, Ekéké est avec eux, répondit Moudiki.

Puis il se tut. Il avait encore quelque chose à dire, mais il hésitait à parler. C'était délicat, le genre de question qu'il voulait poser. Les deux hommes se regardèrent un moment en silence, réfléchissant chacun de son côté.

À la fin, Moudiki se décida :

– Il y a tout de même quelque chose qui me tracasse, Mbaka, dit-il.

– Quelque chose qui te tracasse ? Qu'est-ce que c'est ?

– Écoute, Mbaka, tu es le chef de notre village, c'est-à-dire notre chef à nous tous. Tu ne dois pas nous tromper. Je viens te demander ce qui se passe avec ces gens-là.

– Comment, ce qui se passe avec ces gens-là ?

Que veux-tu dire par là ? Je ne te comprends pas.

– Ce que je veux dire par là, ce que je veux dire... Réponds-moi : si je te pose clairement ma question, tu ne te fâcheras pas ?

– Pourquoi veux-tu que je me fâche ?

Mbaka était de plus en plus intrigué. Ce devait être quelque chose de grave. Pourquoi Moudiki venait-il le voir ce dimanche matin, et se montrait-il si mystérieux et si réservé tout d'un coup, lui qui en temps ordinaire personnifiait la simplicité et la verve ?

– Non, je ne vais pas me fâcher, pose ta question, je vais te répondre... s'il y a une réponse à te donner, dit le chef Mbaka.

– Eh bien, voici : dis-moi, est-ce que ces Blancs, qui viennent chasser chez nous, est-ce qu'ils t'ont donné quelque chose ?

– Donné quelque chose, comment ça ?

– Oui, tu comprends bien : est-ce qu'ils t'ont récompensé ?

– Récompensé ? Et en quoi faisant ?

– Si je comprends bien, insista Moudiki, ils ne t'ont pas donné un peu de ... tu vois, un peu d'argent ?

– De l'argent, mais quelquefois, tu parles comme si tu ne voulais pas te faire comprendre : quel argent ? Et pour quoi faire ?

– Chef Mbaka, j'ai toujours eu l'impression que ton sens pratique n'était pas placé au bon endroit, mais cette fois-ci, je crois que je ne me trompe pas. Je vais t'expliquer ce que je veux dire : ces gens-là, ce ne sont pas des gens de chez nous ; ce sont des étrangers. S'ils viennent chasser ici, nous ne pouvons pas leur permettre de le faire gratuitement. Ils devraient payer quelque chose, et tu sais, eux qui...

– Je te coupe la parole, Moudiki, parce qu'il y a une chose que tu commences à oublier, avec ton sens pratique. Tu commences à oublier que ce sont ces gens-là qui nous commandent, toi, moi, tous les habitants du village, de même qu'ils commandent notre forêt, notre rivière, notre fleuve, et tous les animaux et tous les poissons qui y vivent. Dis-moi donc comment tu pourrais demander à des gens comme ceux-là de te payer de l'argent, parce qu'ils vont chasser dans ta forêt ?

– C'est vrai, Mbaka, et moi aussi j'ai pensé à cela. Mais ce sont ces gens-là qui ont inventé l'argent. Ce sont eux qui le fabriquent. Ils en ont beaucoup pour eux-mêmes. Ils doivent donc en avoir pour nous aussi... Je veux dire : pour nous en offrir un peu, par amitié, pour nous donner au moins l'impression qu'ils sont contents de venir chasser chez nous. Ne crois-tu pas qu'il serait raisonnable... et juste de leur suggérer de nous en

faire un petit cadeau de temps en temps ? Pour nous tous, Mbaka, pas pour moi seul. C'est toi le chef, qui devrais penser à cela, pour le bien de tes administrés. Je te répète que ce n'est pas pour moi seul, mais pour nous tous.

Mbaka alla s'asseoir sur une vieille chaise, près de la fenêtre, prit sa tête dans ses mains, et se mit à réfléchir. Pourquoi, mais pourquoi n'avait-il donc pas songé à ses administrés depuis que les Blancs venaient chasser dans notre forêt ? Mbaka reconnaissait dans son for intérieur la justesse de la démarche que Moudiki proposait de faire.

– Oui, tu as raison, dit-il à la fin. Tu as parfaitement raison, Moudiki. Ces gens-là ne peuvent pas venir chasser chez nous ainsi, sans jamais donner quelque chose.

–Toi, tu dis « quelque chose », mais moi j'entends « de l'argent », rectifia Moudiki. Il faut que tu leur en parles aujourd'hui même. Et s'ils refusent, tu leur diras de ne plus venir chercher des singes chez nous. N'oublie pas que tu es le chef, et que tu ne dois pas avoir peur des Blancs.

Moudiki était du genre d'homme sachant faire pression à force d'arguments. Mbaka connaissait bien ce turbulent sujet. Il savait que Moudiki n'avait pas souvent d'idées véritablement géniales, mais que, lorsqu'il lui arrivait d'en avoir une, il ne faisait rien pour l'abandonner définitivement, malgré les risques que sa réalisation pouvait impliquer. Cependant, contrairement à d'autres fois où il avait lutté jusqu'au bout pour contrecarrer les propositions de Moudiki, ce n'était pas pour faire plaisir à son visiteur matinal que le chef Mbaka disait aujourd'hui que celui-ci avait raison : il le pensait vraiment. L'argent est une chose importante. Il allait en parler aux Blancs, d'autant plus volontiers que les autres habitants du village lui en voudraient terriblement s'ils apprenaient un jour que lui, le chef, avait eu peur de demander aux chasseurs de dédommager la communauté.

– D'accord, dit le chef, j'irai les voir aujourd'hui même et je leur demanderai de l'argent.

Sur ce, Moudiki repartit chez lui, en se félicitant d'avoir pris une bonne initiative. Puis le village continua de rester calme, comme par un dimanche matin ensoleillé.

Vers quatre heures de l'après-midi, Ekéké montra le chemin de la sortie du bois. Tous les enfants du village étaient à l'orée, attendant les chasseurs qu'ils accompagnèrent jusqu'à leur voiture. C'était devenu la coutume : tous les dimanches, à quatre heures de l'après-midi, les enfants de Bonakwan, auxquels venaient s'ajouter ceux du village voisin de Bonakamé, faisaient la fête aux Blancs venus de la ville pour leur partie de chasse hebdomadaire. Ce jour-là, Saint Hubert avait été particulièrement bienveillant. Les chasseurs allaient remonter dans leur voiture, contents de leur journée, et heureux de voir les enfants de chez nous si heureux de leur visite, lorsque Moudiki s'approcha d'Ekéké :

– Dis à tes Blancs que le chef Mbaka a quelque chose à leur demander.

Ekéké traduisit en français, et les Blancs comprirent que le chef voulait les voir.

– Pourquoi veut-il nous voir ? demanda l'un d'eux.

– Je ne sais pas, répondit Ekéké. Comment pouvait-il savoir ?

– Eh bien, qu'il vienne ici, le chef, qu'il vienne, s'il veut nous voir. Mais surtout qu'il se dépêche, car nous sommes plutôt pressés de rentrer maintenant. Nous commençons à avoir faim.

On sentait nettement qu'ils n'avaient aucune envie de perdre leur temps. Ils regardèrent leur montre à plusieurs reprises. Le chef veut nous voir... Eh bien, qu'il se dépêche.

Mbaka arriva sans prendre le temps de nouer solidement son pagne autour des reins. Il fallait se dépêcher, car les chasseurs avaient faim. Il n'est rien qui donne faim autant que la chasse au singe. Moudiki le savait bien, mais il pensait également que les Blancs n'avaient pas besoin d'avoir faim s'ils ne se montraient pas réguliers vis-à-vis de nous.

– Pourquoi veux-tu nous voir, chef ?

– Pour vous demander un petit cadeau pour notre village.

– Un petit cadeau ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Ils étaient trois Blancs et leurs deux Blanches. On s'est souvent demandé, chez nous comment trois Blancs pouvaient épouser deux Blanches, mais ces gens-là avaient leur manière de vivre, tellement différente de la nôtre... Et puis, les deux dames étaient toujours en pantalon : quel genre de femmes... L'un des hommes était très riche, du

moins, nous le pensions chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour parler, car à la place des deux rangées d'ivoire que le ciel avait sûrement dû lui donner à la naissance, il avait mis deux brillantes rangées d'or. Il était grand et fort et laid. Quel homme bizarre, nous disions-nous ; et avec tout cela, il avait de l'or à n'en savoir que faire, au point qu'il le gaspillait volontiers en le transformant même en dents. Quel homme bizarre...

Les deux dames entrèrent dans la voiture et se mirent à agiter des éventails aux dessins multicolores. Les enfants regardaient ces hommes et ces femmes avec curiosité et admiration ; surtout l'homme à la bouche en or, malgré son étrange laideur. Mais pourquoi donc n'étaient-ils pas noirs, eux aussi ?

– Un petit cadeau ? Qu'est-ce que cela signifie ? demanda l'un d'entre eux. Il ne comprenait pas.

– Cela signifie un peu d'argent, dit Mbaka en montrant le creux de sa main.

– Et pourquoi faire, cet argent ?

– Pour acheter un peu de sel pour tous les habitants de notre village, afin que les singes soient toujours vivants dans la forêt quand vous reviendrez une autre fois.

– Qu'est-ce que cette histoire-là ?

La chose parut si déplacée au chasseur qu'il pensa un moment que c'était sûrement mon cousin Ekéké qui traduisait mal en français ce que le chef Mbaka disait en sa langue maternelle. Mais c'était bien ce que disait le chef. D'ailleurs, que pouvait-il bien y avoir d'incompréhensible là-dedans ?

– Qu'est-ce que cette histoire-là, demanda un autre blanc. Il veut nous faire payer ses singes maintenant ? Et puis, je dis « ses singes », comme s'ils étaient les siens à lui. Il veut nous faire payer les singes que nous avons chassés, nous-mêmes, et dont nous n'avons rien à faire ?

Chacun de nous, bien entendu, se demandait ce qu'ils en faisaient, de tous les singes qu'ils venaient tuer chez nous. Dans notre village, personne ne mangeait de cette espèce animale à tête d'homme. Mais nous étions persuadés qu'eux, au contraire, en raffolaient. D'ailleurs, pourquoi avaient-ils faim à cette heure de la journée ? Simplement, parce qu'ils

n'avaient pas encore mangé, c'était l'évidence même. Et pourquoi n'avaient-ils pas encore mangé ? Parce qu'ils attendaient d'être rentrés de la chasse pour manger. Et alors, dites-moi : qu'allaient-ils faire en rentrant chez eux ? Laisser pourrir dans une poubelle ces singes cueillis de l'arbre par les plus accablantes chaleurs tropicales ? Allons donc.

Tout le village était arrivé sur la place, en apprenant que le chef avait quelque chose à dire aux Blancs. Quand un chef a quelque chose à dire, c'est un événement ; car il y va de son prestige. Mbaka était venu à la rencontre des chasseurs en sachant très bien que si son entreprise échouait, il aurait à rester enfermé chez lui pendant plusieurs jours, et qu'il ne pourrait plus se faire obéir, ni faire exécuter d'ordre de quelque nature que ce soit. Quel démon avait donc poussé Moudiki à suggérer cette rencontre, Mbaka se le demandait. De toute façon, maintenant que tout le monde était rassemblé autour de la voiture, encerclant les étrangers au village, le chef ne pouvait plus reculer. D'ailleurs, s'ils étaient venus si nombreux, Mbaka savait que ses administrés allaient tous le soutenir, puisqu'il faisait sa requête pour le bien de toute la communauté.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

– C'est une histoire de sel, Monsieur, répondit Mbaka.

Nos interlocuteurs croyaient avoir à affaire à des sauvages. Ils se trompaient, car nous étions, dans la proche banlieue de Douala, les descendants de Bilé, fils de Bessengué, cet homme qui avait autrefois étonné toutes les tribus doualas par son incomparable richesse, et qui régna sur la tribu des Akwas « pendant des siècles », même après sa mort. Nous ne pouvions donc pas avoir peur des Blancs, même s'ils avaient des fusils. C'est ce que je me dis lorsque, dans sa colère d'avoir été retenu pour une histoire de sel de cuisine à laquelle il s'obstinait à ne rien comprendre, l'un des chasseurs dit brutalement à Mbaka :

– Tu ne l'auras pas, ton sel pour la tribu. Nous ne vous devons rien. Nous venons ici pour chasser des singes qui n'appartiennent à personne. D'ailleurs, sans nous et nos fusils, la colonie de singes de votre forêt vous causerait bien du tort jusque dans votre village. Nous sommes des bienfaiteurs, et c'est vous, au contraire, qui devriez penser à nous payer alors que nous avons faim...

Ce fut alors que j'intervins :

– Vous faire perdre votre temps ? Parce que vous avez des fusils, vous croyez peut-être que nous aurons peur de vous demander de nous dédommager si vous venez chasser dans notre forêt ? Eh bien, je vous déclare que vous ne partirez pas d'ici avec ces singes, si vous ne faites pas comme vous le demande le chef Mbaka ... Ekéké, traduis-leur ce que je viens de dire.

Je poussai des coudes les gens assemblés, et me postai devant les trois hommes blancs. Ils me regardèrent et se virent en face d'une véritable armoire à glace. Mais leur étonnement semblait provenir surtout du fait que c'était sans doute la première fois de leur vie qu'un villageois d'Afrique leur adressait la parole d'une manière aussi précise et autoritaire. Je dus faire un effort intérieur pour cacher mon contentement lorsque je les vis si vivement impressionnés non seulement par ma carrure, mais plus encore par les termes avec lesquels je m'adressais à eux. Tous les habitants de notre village étaient fiers de moi. Pensez donc : pour eux, je représentais des temps disparus depuis longtemps dans la nuit sombre des ans et de l'injustice. J'étais un vrai fils de Bilé fils de Bessengué, j'étais le fils de ce village qui comptait un certain nombre de faits glorieux dans son passé. Du reste, depuis trois ou quatre ans, les yeux de tout le monde étaient braqués sur moi : les parties de lutte engagées avec les villages des alentours m'avaient donné l'occasion de prouver ma force musculaire, et j'étais en train d'entrer peu à peu dans la légende, tout comme les grands lutteurs de chez nous qui m'avaient précédé.

Puis les chasseurs blancs se regardèrent, comme pour se consulter, sans mot dire. Mais ils avaient faim, et cela abrégéa tout le reste. Ils levèrent tour à tour leur chapeau pour me saluer, puis maladroitement, ils mirent une main dans leur poche, et en sortirent... Mais oui : des pièces, de vraies pièces d'argent. Et ils me les remirent, à moi, et ce fut moi qui les passai ensuite au chef Mbaka. Inutile de vous parler de ma fierté en cet instant de gloire.

Alors, un des Blancs, se rappelant soudain qu'il savait écrire, sortit un calepin de je ne sais quelle poche de sa personne, et me demanda qui j'étais. Or mon cousin Ekéké avait un principe fort louable ; quand il faisait l'interprète au village, il traduisait tout ce qu'on lui disait, tout, y compris les noms propres. Aussi, lorsque je répondis que mon nom était

Mbenda, le zèle de mon cousin trouva-t-il là aussi l'occasion de se manifester :

– Il s'appelle La Loi, dit-il.

– Qu'as-tu dit ? Demandai-je à mon cousin ; qu'as-tu dit au Blanc ? Répète ce que tu viens de lui dire à propos de mon nom.

– Je lui ai dit que tu te nommes La Loi, me répondit-il, c'est ainsi qu'on appelle Mbenda en français.

Ekéké devait avoir raison, car l'homme à qui il s'adressait reprit aussitôt, en me parlant, à moi :

– C'est bien, La Loi, c'est bien, il faut continuer ainsi... Tu auras de mes nouvelles.

– C'est ainsi que le nom m'est resté, car tout le monde dans notre village se vit aussitôt enrichi d'un mot nouveau, et qui par surcroît était un mot français : La Loi.

Quant aux nouvelles dont m'avait parlé l'homme avec tant de bienveillance dans la voix, tous les miens pensèrent aussitôt que ce serait sans doute un emploi à la ville qui allait m'être proposé. Et les voilà partis à se gonfler d'envie et à dire que j'étais l'enfant le plus chanceux de chez nous. Les gens font de ces déductions... Ils ne savaient même pas voir combien l'idée de quitter ma condition heureuse de pêcheur, pour un pantalon, une chemise et une cravate, m'était désagréable. De toute façon les choses refusèrent de se montrer sous l'angle soi-disant heureux prévu par mes devins de frères. En effet, une semaine après cette journée pleine de sel de cuisine et de promesses d'avenir, nous eûmes la visite pour le moins inopinée de M. Dubous, le commissaire général de police de Douala. Si j'avais eu le courage de partir pour la pêche en haute mer, ce jour-là, cela m'aurait sans doute évité bien des désagréments. Je ne sais pourquoi la paresse avait cru bon de me retenir au village. Je n'étais pas parti pour la haute mer, et je gagnai quinze jours de prison à la maison d'arrêt de New-Bell. Quinze jours de prison, sans jugement aucun, pour avoir osé demander de l'argent pour le sel de cuisine nécessaire à notre communauté, c'était le tarif en ce temps-là. La loi l'avait prévu ainsi.

2

Agatha Moudio avait pris ses précautions avant de venir me rendre visite : elle avait jeté toute une poignée de sel de cuisine dans le feu. À Douala, tout le monde sait fabriquer la pluie : il suffit de brûler un peu de sel, et aussitôt le ciel se déclenche comme au temps de l'Arche de Noé. Pas de ces pluies insignifiantes, auxquelles résiste le premier imperméable venu. Non, de la vraie pluie de saison, de l'eau du ciel tombant en grosses gouttes serrées, et plus personne n'ose sortir.

Agatha entra et se mit à me faire réfléchir : qu'allait dire Maa Médi si elle trouvait cette fille chez moi, seule avec moi ? Si encore elle était venue un jour de semaine, il n'y aurait rien eu de grave : ma mère allait travailler aux champs tous les jours, et les quelques langues qui se seraient occupées de lui rapporter qu'Agatha était venue chez moi n'auraient certainement pas réussi à l'en convaincre. Mais aujourd'hui, un dimanche après-midi où tout le monde était au village, ce n'était pas le jour à choisir pour me rendre visite, bien que la présente visite me comblât littéralement de joie.

– Il ne faut pas que tu restes longtemps ici, dis-je à Agatha, non, il ne faut pas...

J'avais à peine fini de le dire que le toit de ma maison se mit à applaudir, si brusquement et si fort que je dus me taire, interloqué. Apparemment, l'opération du sel brûlé avait bien réussi.

– Tu ne vas tout de même pas me chasser de chez toi sous une pluie pareille, me répondit Agatha en feignant la plus complète innocence.

– Non, bien sûr que non, dis-je, en lui jetant un coup d'œil qui en disait long : j'étais sûr que c'était elle qui faisait pleuvoir afin d'empêcher le village de s'inquiéter de sa présence chez moi. Maintenant, il n'y avait aucun danger que Maa Médi, qui habitait deux maisons derrière la mienne, vint remarquer d'elle-même qu'Agatha était chez moi.

– Quelle pluie... dit-elle en se rapprochant de moi.

La suite de notre rencontre fut décisive, vous le verrez plus loin. Mais aujourd'hui, en ce dimanche où il pleuvait si fort, j'avais en face de moi une enfant de dix-sept ans, qui faisait déjà parler d'elle comme peu de gens y arrivent au bout de toute une vie. Je ne souhaiterais jamais à aucune

fille d'aucun pays d'avoir la réputation d'Agatha Moudio. Dans notre village, comme dans le sien, tout près du nôtre, ainsi que dans tous les villages des environs, on pensait généralement que l'extraordinaire beauté de cette « créature de satan » masquait tout le mal qu'elle savait déjà faire. Pensez donc qu'à son âge, elle savait déjà « tout faire » ; donnez à l'expression un sens péjoratif à bouleverser les mœurs du monde entier et vous comprendrez peut-être pourquoi Maa Médi ne souhaitait pas me voir entretenir de relations intimes avec Agatha : « Elle connaît déjà l'homme », disait-on en parlant d'elle. Et souvent, l'on précisait : « Elle va tous les jours au quartier européen de la ville, c'est pour cela qu'elle est toujours bien habillée. » Les gens, naturellement, exagéraient un peu. N'empêche qu'Agatha était si célèbre dans son genre, qu'il ne me serait jamais venu l'espoir qu'elle tomberait un jour amoureuse de moi. Mais lorsque cela lui arriva, je fus si heureux de le savoir, que j'en oubliai d'un coup tout ce que j'avais entendu dire au sujet d'Agatha. Je crois que n'importe lequel des hommes de chez nous, n'importe lequel de ceux qui disaient le plus de méchancetés en parlant d'elle, aurait eu la même réaction que moi. Les hommes sont ainsi. Quand une femme leur dit son penchant pour eux, ils s'empressent d'avalier la dose d'oubli qu'il faut pour pardonner et se laisser aimer.

Cet amour qu'Agatha avait pour moi datait du jour fameux où j'avais osé dire aux chasseurs blancs qu'ils ne sortiraient pas de notre village avec les singes de notre forêt s'ils ne payaient pas ce que le chef Mbaka leur demandait : un peu d'argent pour le sel de notre communauté. La voix du courage porte au cœur. Agatha était là, sur la place, au moment de cette inoubliable entrevue. Comme tout le monde, elle avait admiré ma fermeté ; plus que personne d'autre, elle avait apprécié mon torse nu brillant au soleil, mon courage, tout ce qui avait déterminé les chasseurs à prendre en considération la requête du chef de notre village. Plus que personne, elle m'avait admiré, « et j'aurais voulu te le dire, ou simplement te le faire comprendre à ce moment même », devait-elle m'avouer plus tard, « mais je ne pouvais pas le faire, il y avait tant de gens autour de toi ». Qu'est-ce que les gens étaient venus chercher autour de moi juste à ce moment-là, je me le demande. Puis j'allai passer quinze jours à New-Bell, quinze jours pendant lesquels je fus employé à divers travaux forcés

de nettoyage de la ville pour le compte de l'administration coloniale. Agatha vint me voir à la prison, de temps en temps, et m'apporta des paquets d'amour naissant et d'oranges mûres. Je n'oublierai jamais ce temps-là : je découvrais soudain que la fille sur laquelle se braquaient tous les yeux des trois et quatre villages voisins m'aimait, moi, et qu'elle n'aimait que moi. Ma prison en devint un peu plus supportable, malgré les traitements peu humains dont je fus presque continuellement l'objet durant mon séjour. Et l'on continuait à dire qu'Agatha n'était pas une fille, mais le diable en personne.... En sortant de prison, je décidai de rompre avec l'idée bien répandue, et absurde, selon laquelle aucun homme sensé ne devrait songer à avoir de relations sérieuses avec cette jeune fille. Et j'allai en parler à Maa Médi.

– « Jeune fille, jeune fille », me répondit ma mère. Tu t'imagines donc avoir à faire à une jeune fille, simplement parce qu'elle t'a apporté des oranges quand tu étais en prison ?

– Maa, je suis sûr qu'elle est aussi pure que n'importe qu'elle autre fille, qu'elle soit de notre village ou du sien...

– Qui t'a dit qu'elles sont pures ? Qui t'a dit cela ? Mon fils, si ton père était encore en vie, il te dirait qu'il n'existe plus de filles pures de nos jours. Mets-toi cela dans la tête une fois pour toutes : la pureté, c'était de mon temps. Seulement, même aujourd'hui, il y a des filles qui savent encore se respecter. Elles ne font pas toutes comme Agatha, elles ne vont pas se pavaner au quartier européen pour se faire inviter par le premier Blanc venu. Et moi, je ne voudrais jamais avoir pour bru une créature comme celle-là, qui fait tout simplement la honte de sa famille. Son père, tu sais, son père... il la laisse traîner parce qu'il en a assez d'elle.

Je me taisais.

Maa Médi alors continua, après avoir repris son souffle :

– Pour le moment, son père ne sait plus ce qu'il doit penser à son sujet. Il croit que si elle est comme elle est, cela ne doit pas être naturel. Il croit qu'il y a un sorcier là-dessous, qui malmène sa fille, et il espère mettre la main sur le mauvais esprit un jour. Mais crois-moi : le jour où il sera convaincu qu'il n'y a pas de mauvais esprit dans l'ombre de sa fille, tu le verras mettre Agatha à la porte de chez lui. Attends, tu verras. Pour

l'instant, elle ne vaut pas cher, et ce n'est pas à toi d'aller t'encombrer des déchets laissés par d'autres hommes...

– Maa, ne dis plus cela, Agatha n'est pas ce que ...

– Dis-moi qu'elle n'est pas ce que l'on en dit ? Ce n'est pas moi qui vais te rappeler toutes ses aventures : outre ses promenades au quartier européen, tu sembles oublier son inexplicable histoire avec Headman, le chef des manœuvres de la voirie. Un homme comme celui-là, un homme qui n'est rien et qui n'a rien, et qui n'est même pas de chez nous... Agatha se laisse emmener par lui, et tu me dis qu'elle n'est pas ce que je pense, et qu'elle ne mérite pas que je t'éloigne d'elle ?

Maa Médi avait raison. Je n'avais pas pensé au scandale qu'Agatha avait provoqué quelque temps auparavant, lorsqu'il s'était révélé qu'elle avait été « embarquée » par Headman. Personne chez nous ne le lui pardonnait. Une jeune fille comme il faut n'a pas à se laisser emmener par n'importe qui. Et Headman, qui n'était qu'un employé de la voirie, et qui travaillait debout toute la journée, même sous la pluie quand il pleuvait, et qui par surcroît n'avait même pas l'avantage d'être « de chez nous », Headman était n'importe qui. Cela avait été une affaire dégoûtante. Je me souvins, en entendant Maa Médi me la rappeler, de la honte que nous avons tous eue à l'idée qu'une descendante de Bilé, fils de Bessengué, s'était abaissée à ce point, entraînant dans l'ignominie le souvenir de l'ancêtre irremplaçable. Dans notre village, nous nous étions consolés en nous disant qu'après tout, les gens de chez Agatha appartenaient à une branche de l'arbre généalogique tout à fait différente de celle dont nous étions descendus. Nous avons tenu bon dans cette façon d'expliquer les « extravagances des filles de Bonakamé », et grâce à cette philosophie... de fuite, nous en étions peu à peu arrivés à considérer que le scandale ne nous regardait que de loin. Je vous dis, une affaire dégoûtante. Je me demande pourquoi le père d'Agatha ne la renvoya pas de chez lui après cette histoire. Et là, devant ma mère, je sentis la sueur me dégouliner du front, rien qu'au souvenir de l'aventure avec Headman.

– C'est vrai, Maa, dis-je, c'est vrai, j'avais oublié tout cela.

Je m'essuyai le front. Maa Médi avala de la salive, satisfaite. Son fils n'en était pas encore arrivé au point de lui désobéir, comme le faisaient souvent ces mauvais garçons qui s'imaginaient qu'à vingt-deux ans, ils ne

devaient plus en faire qu'à leur tête. Maa Médi considéra ma déception, et eut pitié de moi ; mais elle n'entendait pas céder le moins du monde. Vous l'avez entendue : « Je ne voudrais jamais avoir pour bru une créature comme celle-là... ». Vous, qui connaissez Maa Médi, vous savez qu'elle pensait vraiment ce qu'elle venait de dire, et que pour rien au monde, elle ne voudrait changer d'avis. Pour rien au monde... mais attendez la suite de mon histoire avant de jurer.

Pour Maa Médi, j'étais le fils unique d'un mari décédé en ne laissant à sa femme que ce fils unique, et aucune autre richesse. Pour elle, j'étais le beau temps de la vie, qui devait se conserver beau et pur toute la vie. « Il est la prunelle de ses yeux », disaient les gens en parlant de moi et de ma mère. Tout ce qu'elle faisait au monde était fait pour mon bonheur. Pourtant, elle ne m'aurait laissé, à aucun moment, le loisir de penser que je serais jamais un enfant gâté : « Si tu n'aimes pas l'école, tu n'iras pas à l'école. Mais, fils, c'est toi qui gagneras toi-même ta vie, par n'importe quel moyen honnête. Ne compte pas sur moi pour t'aider à devenir un fainéant, quel que soit l'amour que j'aie pour toi. » Je n'aimais pas l'école, et je n'allai pas à l'école ; du moins, je cessai d'y aller dès que je sus compter suffisamment bien. Le grand air et la haute mer m'appelaient, et rapidement, je dis adieu aux bancs, aux camarades plus patients que moi, et au tableau noir que je n'oublierai jamais. À quinze ans, je devins pêcheur, et dès cet âge, je connus l'extraordinaire aventure de la pêche en haute mer, avec des vagues hautes comme des montagnes, et la frêle pirogue à la merci du bon Dieu, et les soirs sentant le poisson fumé, et la solidarité d'hommes courageux, avec pour idéal commun celui d'entretenir la vie d'autres hommes, au péril de leur propre vie. J'étais un homme courageux et l'orgueil de ma mère à qui l'on rapportait que j'étais le plus fort des pêcheurs de mon âge. Et depuis qu'elle me considérait comme un homme, un homme véritable, Maa Médi se faisait de moi une image qu'elle voulait immuable : « Tu n'es pas le fils du riche qui fait tout ce qu'il veut, simplement parce qu'il a de l'argent et que rien de ce qu'il fait ne choquera personne. Non, tu es seulement mon enfant, et le plus digne des fils de ce village et des environs. Et ce que tu feras choquera tout le monde si ce n'est pas bien fait, car tu n'auras pas d'argent pour coudre les bouches et couper les mauvaises langues... ». Ma mère me

répétait cela chaque fois qu'elle me croyait parti sur une route qui n'était pas la bonne, selon elle et « les autres gens ». Je ne pouvais pas désobéir à Maa Médi. Elle était ma mère, avec tout ce que cela pouvait comporter de respect et de reconnaissance. Je perdis mon père alors que je n'avais pas plus de six à sept ans. « Il t'aimait beaucoup », me dit toujours Maa Médi. C'est vrai, il m'aimait beaucoup, il l'avait souvent confié à un de ses amis, Tanga. Et Tanga, après la mort de mon père, longtemps après même, ne cessait de dire à tout le monde, chaque fois qu'il me trouvait en compagnie d'autres personnes que, de sa vie, il n'avait encore jamais vu d'amour paternel aussi grand que celui de mon pauvre père pour moi. Ce devait être vrai : mon père n'avait-il pas, avant de mourir, et avant qu'il ne fût encore temps d'y penser, songé à la femme qui devait être mienne plus tard ? Non, il n'avait pas écrit le nom de ma future épouse dans son testament ; mon père eût été d'ailleurs bien embarrassé, car autant que je sache, il n'était point allé à l'école, et ne pouvait donc pas savoir écrire. Mais chez nous, le meilleur testament écrit n'avait guère la force de la parole de l'homme devant la mort. La parole signifie la vie, la vie qui continue, et que l'homme doit respecter à tout moment, parce qu'elle est la seule chose d'ici-bas qui ne passe guère. Les hommes qui savent écrire perdent ce profond respect de la vie. Ils savent que leur pensée ne se dégradera pas au cours du temps ; ils savent que ce qu'ils disent ou pensent aujourd'hui gardera sa forme demain, quels que soient les hommes qui vivront après eux : car l'écriture reste, qui donne une forme immuable à la pensée. Ainsi, la parole, manifestation naturelle de la vie, se trouve remplacée par une invention toute conventionnelle des hommes, l'écriture. On comprend alors que la vie elle-même perde un peu de son importance, et l'on s'explique facilement les guerres mondiales décimant des millions d'hommes, ou plus modestement mais guère plus respectueux de la vie, les vols à main armée.

En inventant l'écriture, l'homme a cru se mettre à l'abri du temps : il a enfermé sa pensée dans le livre, accordant à celui-ci une confiance grandissante, que rien ne semble pouvoir détruire. Pourtant, le livre ne mérite en rien cette confiance excessive, car dans le fond, il est l'ami le plus indiscret qui soit : dites-lui que vous venez de faire une découverte, et il se met aussitôt à la divulguer de par le monde, comme si la chose

regardait le monde entier. Cette façon de n'avoir de secret pour personne est le plus sûr moyen de n'instruire personne à la fin, chacun sachant bien que ce qui est écrit ne lui est pas destiné, à lui personnellement.

Chez nous, nous avons conservé la manière ancestrale de ne communiquer les choses qu'à ceux que nous aimions bien, et avec l'assurance qu'ils allaient faire bon profit de notre instruction. C'est pour cela que la parole gardait – et garde encore aujourd'hui – une importance que ne lui raviront pas de si tôt les journaux et les livres. La parole acquiert encore plus de puissance à l'heure de la mort, où les mots prennent l'allure d'ordres sacrés.

Et j'étais là, avec Maa Médi, pour l'entendre se souvenir de ce que mon père avait dit quelques secondes avant sa mort.

– ...car tu n'auras pas d'argent pour coudre les bouches et couper les mauvaises langues, dit-elle.

Puis elle prit un temps, avant de continuer :

– D'ailleurs, tu sais bien que ton père, ton pauvre père qui t'a quitté alors que tu n'étais encore qu'un gamin, tu sais bien qu'il t'avait trouvé une épouse avant de mourir.

C'était vrai : mon père, avant de pousser le dernier soupir, avait eu la force de me trouver une épouse pour plus tard, lorsque je serais grand : « Écoute Tanga, si jamais l'une quelconque de tes femmes a une fille un jour, je t'en supplie, donne-la pour épouse à mon fils, tu m'entends, Tanga ? » Et Tanga avait répondu oui en pleurant, voyant que son ami fermait les yeux pour de bon. C'est ainsi qu'à l'âge de six ans, je me trouvais déjà fiancé, bien que ma future femme ne fût même pas encore conçue dans le ventre de sa mère. Quelque trois années se passèrent, avant qu'elle se montrât enfin au jour : c'était Fanny, la première fille de la femme de Tanga, ou plutôt de sa troisième femme ; car voyant qu'aucune des deux épouses qu'il avait, lors de la mort de mon père, n'arrivait à mettre de fille au monde, Tanga, par amitié pour mon père, prit une troisième femme, qui lui donna finalement une fiancée pour moi.

Fanny avait maintenant treize ans. J'en avais vingt-deux. Je me demande pourquoi je fis machinalement ce rapprochement, mentalement, pour découvrir qu'Agatha, qui avait un peu plus de dix-sept ans, me conviendrait certainement mieux, comme épouse, que Fanny. Mais Maa

Médi me surveillait attentivement. Il y avait entre elle et moi un fil invisible, reliant du matin au soir nos deux pensées, si bien que ma mère voyait clairement tout ce que je cachais au plus profond de mon for intérieur. C'est ainsi que je fus surpris de l'entendre dire, comme si elle avait fait mentalement, elle aussi, ce même rapprochement de trois âges différents, et comme si elle voulait répondre aux questions que ce rapprochement pourrait m'amener à me poser :

– Tu sais, ce n'est pas parce qu'elle n'a que treize ans, que tu vas refuser de l'épouser... Au contraire, son âge est un atout pour toi. Une femme, mon fils, ça se travaille. Prends-la pendant qu'elle est encore toute petite, et tu auras tout le temps de la façonner à ta manière, et d'en faire une épouse tout à fait à ta convenance. À treize ans, elle n'est pas trop jeune pour se marier, crois-moi. Et puis, dis-moi : qu'est-ce qui te presse de te marier tout de suite ? Tu peux bien attendre encore un an ou deux, et prendre femme lorsque Fanny aura quinze ans... c'est l'âge que j'avais, moi-même, lorsque ton père m'épousa...

C'était là que commençaient les divergences. C'est que je n'avais plus l'intention d'attendre un an ou deux pour me marier. Je voulais le faire le plus tôt possible ; je crois que je l'aurais fait tout de suite, si Maa Médi m'avait donné l'autorisation d'épouser Agatha Moudio. Parfois, l'homme sent si fort le désir de s'affubler d'une compagne au caractère plus ou moins douteux, qu'il en devient sourd aux conseils de sa propre mère. Et peu à peu, je devins sourd aux conseils de Maa Médi, du moins sur le chapitre de la longue attente qu'elle voulait m'imposer. Sourd, c'est une façon de parler, qui ne ressemble pas tout à fait à la réalité ; car l'enfant que je restais aux yeux de ma mère eut trouvé peu de force à se montrer désobéissant, après l'éducation rigide qu'il avait autrefois reçue, et dont les traces, notamment dans le domaine de la sexualité qui lui restait presque totalement inconnu, allaient plus tard avoir des conséquences imprévisibles. Vous verrez tout cela plus tard. Pour l'instant, écoutez-moi plutôt :

– Si j'épouse Fanny parce que je suis obligé de le faire, dis-je, eh bien, je le ferai, Maa. Seulement, que j'attende encore deux ans, je ne le voudrais pas.

Je ne sais pas, moi non plus, ce qui me pressait tant. Aujourd'hui, cela me paraît même ridicule, que j'aie voulu à tout prix me marier le plus tôt possible, juste au moment où ma mère pensait le contraire : c'est d'autant plus ridicule, que je ne savais pas très bien ce qu'un homme faisait d'une femme une fois qu'il l'avait épousée. Quoi qu'il en soit, telle fut ma réponse à Maa Médi ce jour-là : je venais de fixer un point sur lequel je me voulais intransigent. J'espérais par là conduire ma mère à admettre qu'il me fallait une femme, tout de suite, et une femme qui en fût déjà une, non une épouse-enfant. Riche espoir, je continuai dans cette voix naïve de ma pensée : je me dis que j'amènerais peut-être Maa Médi à admettre que cette « femme qui en fût déjà une » serait Agatha. Inutile de vous dire que ma mère comprit aussitôt ma tactique. Elle prit alors un air tout à fait dégagé pour me sortir :

– Si tu la veux tout de suite, mon fils, rien de plus simple, puisque son père n'attend qu'un mot de nous.

La position de Maa Médi était ainsi nettement définie. Ma brave mère restait d'autant plus fidèle à la dernière volonté de son mari, qu'elle considérait Agatha comme la seule fille au monde à qui je ne devrais jamais faire de proposition de mariage.

*

À présent, tandis que la pluie enfermait Agatha chez moi, je me souvenais de ce jour où ma mère m'avait nettement fait comprendre qu'elle ne voulait pas me voir avec elle. Pourtant, malgré mon désir d'obéir à ma mère autant qu'autrefois, quand je n'étais encore qu'un petit gamin, je ne sais quel sorcier de ce monde aurait jamais pu m'aider à le faire convenablement, c'est-à-dire, pour le présent, à renoncer à Agatha Moudio, et à attendre Fanny, ou alors à l'épouser, tout de suite si tel était mon souhait, et dans ce cas, à me charger moi-même de son éducation. Là, devant Agatha, je me sentais encore plus incapable que jamais de suivre les conseils de ma mère. Elle m'ensorcelait, littéralement ; et pendant que dehors le tonnerre grondait, je réalisais pleinement que j'aimais cette fille bien plus que les mots ne sauraient le dire, bien plus que Maa Médi elle-même n'aurait jamais su le deviner.

Naturellement, je n'avais pas parlé de la réticence de ma mère à Agatha, et bien qu'elle la supposât elle-même, elle ne m'en faisait pas moins des suggestions pour l'avenir, pour « notre avenir ». Et nous serions heureux, et nous ne devons pas entendre ce que diraient les gens, car les gens avaient la langue bien accrochée au palais pour parler de toute sorte de choses qui ne les concernaient pas ; et elle réussirait à plaire à ma mère qu'elle aimait beaucoup ; et nous aurions des enfants, beaucoup d'enfants, tout comme dans la légende de Bilé fils de Bessengué, notre ancêtre commun ; et puis, qui savait ? peut-être qu'un jour, je pourrais devenir autre chose qu'un simple pêcheur. À ce point, je l'interrompis :

– Tu sais, lui dis-je, je suis pêcheur parce que j'ai moi-même choisi de le devenir. C'est le métier que j'aime, c'est aussi le seul que je puisse faire convenablement. Je n'envisage pas de devenir autre chose. J'aime à me promener par les jours de grand soleil, mon pagne immense autour des reins, en remerciant le ciel de m'avoir créé grand et fort. Je n'aimerais pas devenir fonctionnaire, et surtout, je crois que je ne pourrais jamais le devenir, étant donné le peu de temps que j'ai passé à l'école. Mais de toute façon, j'aimerais bien te voir quitter l'espoir que je changerai un jour de métier, pour aller vers une profession soi-disant plus lucrative : j'aime ce que je fais dans la vie, et ma foi, je pense que le grand air me réussit bien.

– Et quand nous serons mariés, tu continueras de partir pour la haute mer, sur la mer si dangereuse... pendant des semaines et des semaines... et tu me laisseras toute seule ici ?

Je lui répondis que tel était le sort de bien d'autres femmes de chez nous, et qu'elles ne s'en portaient pas plus mal. Vous voyez, quand je vous disais tout à l'heure que je ne savais pas encore ce qu'était le mariage... Je sentis un peu de déception chez Agatha. Mais lorsque, quelques minutes après, elle se mit à me raconter sa vie, je compris d'où venait son désir de devenir un jour ce qu'on appelle couramment quelqu'un de bien ; je compris aussi qu'elle fût déçue par ma franchise, et surtout par ma détermination à ne pas changer de position sociale. Elle avait besoin d'un mari qu'elle allait aimer toute la vie ; mais en même temps, elle ne lui en voudrait pas s'il avait une de ces situations stables et sans risque qui assurent la tranquillité d'esprit grâce à un portefeuille régulièrement rempli à la fin de chaque mois. Cependant je crois qu'elle m'aimait plus

que cela, car sa déception fut éphémère, et elle ne revint jamais dans nos conversations ultérieures. Quoi qu'il en soit, ce jour pluvieux me donna l'occasion de mieux connaître Agatha Moudio :

– Tu sais, me dit-elle, je suis la fille de ma mère avant d'être celle de mon père.

Je ne voyais pas où elle voulait en venir. Je souris, pour lui indiquer qu'elle venait de dire quelque chose qui ressemblait à un axiome : un enfant n'est jamais absolument sûr que de sa mère, lorsqu'il ne s'agit pas d'un enfant adoptif. Dans une certaine mesure, donc, il est avant tout l'enfant de sa mère, avant d'être celui de son père. Agatha comprit mon sourire amusé et s'expliqua.

– Ne te moque pas de moi ; tu vas comprendre : mon père, avec ses quatre épouses, ne s'est jamais soucié de mon existence, ni de mon éducation. Si j'ai pu aller à l'école pendant quelques années, si j'ai pu grandir et devenir celle que tu vois en face de toi, c'est grâce à ma mère. La pauvre femme avait eu trois enfants de mon père. Maman était la première femme de papa. Une épouse irréprochable, crois-moi, rien à dire. Malheureusement, lorsque les enfants ont commencé à naître, les deux premiers venus au monde n'étaient pas des garçons. Or tu sais ce que c'est : un homme de chez nous, qui n'a pas tout de suite un garçon, laisse encore à sa femme une chance avec la deuxième naissance. Mais si la femme n'a toujours pas la bonne idée de donner un garçon à son mari, alors elle devient impardonnable. Le mari se voit obligé de prendre une autre épouse, avec l'espoir que celle-ci ne manquera pas de mettre au monde le garçon tant désiré.

– C'est ce que font la plupart des hommes, dis-je.

Je savais qu'un jour je serais peut-être obligé de faire la même chose. Mais la pensée que je le ferais peut-être, même si Agatha était ma première épouse, me plongea dans un bref moment de tristesse. Agatha eut la même pensée, j'en suis sûr : le silence qui suivit ma remarque m'en donna la certitude. Dehors, l'eau du ciel tombait toujours. Quel temps...

– Oui, c'est ce que font la plupart des hommes, dit enfin Agatha en soupirant. Il ne peut en être autrement, je l'admets, bien qu'il soit difficile de faire un enfant garçon ou fille sur commande. Pour ce qui est de mon père, je reconnais toutefois qu'il se montra plutôt bon avec ma mère, car il

lui accorda jusqu'à une troisième chance. Ce fut alors que je vins au monde, moi que mon père n'attendait pas, puisqu'il voulait un garçon. Mon arrivée déclencha son courroux. On n'avait encore jamais vu un homme dans une telle colère lors de la naissance d'un enfant. Ma mère me raconta, un jour, que mon père refusa de me voir pendant les deux ou trois premiers mois de ma vie, et que les gens de la famille de maman allèrent le supplier de me pardonner d'être venue. Ils apportèrent un coq au plumage blanc, deux cabris, deux grosses ignames et un billet de cinq cents francs qu'ils remirent à mon père pour le réconcilier avec moi. La réconciliation eut lieu au cours d'une fête à laquelle assistèrent les membres des deux familles. Mais, bien entendu, mon père en voulait aussi à ma mère. Il lui en voulait autant qu'il avait pu l'aimer autrefois. Les hommes sont ainsi, ils ne pardonnent pas à leur épouse de les avoir déçus. Car tu sais, lors de la troisième grossesse de maman, mon père était tellement persuadé que l'enfant attendu serait un garçon, qu'il avait invité des amis lointains quelques jours avant l'accouchement. Tu vois d'ici la tête de tous ces gens qui s'étaient réjouis d'avance ; tu vois leur tête lorsque je leur présentai la bonne mine innocente d'un nouveau-né dont personne ne voulait, personne sauf ma pauvre mère ; elle se souvenait, elle, de m'avoir portée dans son sein pendant une dizaine de lunes.

– Mais, coupai-je, la réconciliation et toute la fête qu'elle entraînait, ta mère ne pouvait-elle pas en profiter, elle aussi ?

– Tu ne connais pas mon père, me dit Agatha. Il ne m'en voulait plus, à moi, soi-disant, mais tu sais, dans le fond, il ne m'a jamais pardonné tout à fait. Quant à maman, il lui mena la vie de plus en plus dure, et si la pauvre femme est morte à la suite d'une longue maladie, les mauvais traitements que mon père lui infligea ne l'aiderent pas beaucoup à s'en remettre, crois-moi. Je suis persuadée qu'elle est morte de chagrin, autant que de maladie.

– Il y a trois ans de cela...

– Oui, elle est morte depuis trois ans. J'avais un peu plus de douze ans quand ma mère mourut. Depuis, j'ai été abandonnée à moi-même. Et toute seule, j'ai grandi, oh, j'ai beaucoup grandi, c'est moi qui te le dis.

Je la croyais sans faire d'effort : tout ce qu'on disait à propos d'elle ne m'était pas inconnu. Mais à présent, je voyais mieux, dans mon esprit, la

succession des faits : c'était en effet depuis deux ou trois ans que cette petite fille était devenue la personne la plus en vue de la région ; c'était donc après la mort de sa mère, que seule ou presque seule dans la vie, avec un père qui s'occupait plus de ses trois autres épouses et de « ses enfants garçons », elle avait peu à peu acquis sa célébrité, une célébrité de fort mauvais goût. C'était là ce que les gens de chez nous n'avaient pas encore pu remarquer : la mauvaise conduite d'Agatha était la conséquence d'une éducation mal conduite, laissée au hasard, aussi, rejeter sur cette pauvre fille la responsabilité de bêtises qu'elle n'aurait pas commises si elle avait eu un père plus intelligent, voilà qui me paraissait injuste au plus haut point.

Le soir était venu sous la pluie battante.

Du sel, me dis-je, elle a brûlé du sel avant de venir, mais je parie qu'elle a dû en jeter une pelletée entière au feu. Quelle pluie, ciel, quelle pluie... Agatha continuait à parler, doucement, à m'expliquer, ou plutôt à m'exposer son existence, et sa façon à elle d'envisager l'avenir. Et cette fille, qui n'avait rien d'une personne d'âge mûr, me sidéra par la clarté de ce qu'elle disait. Elle était une fille intelligente, et j'eus plus que du plaisir à m'en rendre compte :

– Tu vois, je n'ai pas eu une vie normale...

– Allons donc, Agatha, tu parles comme si tu étais déjà une vieille femme de soixante-dix ans, qui regarde un moment dans le trou profond de son passé, et découvre soudain qu'elle n'a pas vécu comme elle aurait dû, ou comme elle aurait pu vivre. La vie ? Elle est devant toi.

– Devant nous, si tu veux, dit-elle.

Je tressaillis à cette invitation, en pensant à Maa Médi.

– Je ne la voyais pas ainsi auparavant, continua Agatha ; je dois te dire la vérité à ce sujet. Je me disais qu'après une enfance aussi malheureuse, je devrais rencontrer un homme riche, et qui ne songerait jamais à épouser une deuxième femme une fois que nous serions mariés, même si je ne lui donnais pas de fils ; je cherchais peut-être un homme qui me rendrait heureuse comme jamais cela ne m'est arrivé, mais je le voulais avant tout riche, et habillé d'un pantalon, d'une chemise, d'une cravate, d'une veste, et avec de beaux souliers aux pieds ; et qui donc m'avait dit que cet homme irait travailler dans un bureau, avec des Blancs ? Je ne sais plus. Et

puis, ça n'a plus d'importance, puisque j'ai trouvé mon homme à présent. Il fera ce qu'il voudra faire dans la vie, mais moi, je veux rester auprès de lui. Mon avenir, ce sera désormais le tien, La Loi. Tu feras de moi ce que tu voudras, si tu veux me prendre pour épouse...

Elle se tut.

Quand une femme en arrive à ce point de son récit, elle se tait. C'est une tactique. Cela lui donne le temps de vérifier rapidement qu'elle n'est pas allée trop loin, et cela la prépare à pousser le soupir de soulagement qui, espère-t-elle, va précéder la suite du discours. Soupir de soulagement qu'elle poussera si la partie adverse se montre empressée d'accepter la proposition qu'on vient de lui faire; ce soupir peut devenir une marque d'indéniable dépit, si l'homme à qui l'on adresse ne répond pas favorablement à la déclaration. Partant, vous voyez dans quelle situation embarrassante je me trouvais. Répondre d'une manière positive à Agatha, c'était rejeter tous les arguments de Maa Medi, qui avait déjà auparavant donné les raisons pour lesquelles elle ne voulait pas d'une bru de cette sorte. Répondre par la négative, c'était tout simplement impossible. Ne pas répondre du tout ? Je n'aimais pas ces solutions détournées : elles ne résolvent pas les problèmes. Je fus plus vague :

– L'avenir est si mystérieux, Agatha, dis-je... Continuons à nous aimer, et nous verrons les choses se préciser d'elles-mêmes dans le temps. Et puis, toi, tu es encore jeune, tu sais bien que ...

– Quoi ? Je suis encore jeune ? Tu veux dire que je suis trop jeune pour devenir ta fiancée ou ta femme ? Je suis jeune, et je te parle comme une grande personne ? Et je te dis que si nous nous marions, je t'aiderai à devenir un homme ? Je suis trop jeune pour toi, dis-moi : as-tu donc une fille plus vieille que moi à épouser ? Et puis, qui t'a dit qu'il te faille nécessairement une vieille femme, comme si tu étais déjà vieux, toi-même ? Non, je vais te dire : c'est moi que tu épouseras, parce que tu m'aimes, et que moi je t'aime plus qu'aucune autre femme ne t'aimera jamais au monde.

Agatha m'inquiéta un peu par cette manière de m'annoncer que j'allais l'épouser, elle, et pas une autre femme. Je ne sais quelle sensation désagréable parcourut d'un trait mon épine dorsale, comme la jeune fille parlait avec cet air plein d'assurance. J'eus un peu peur. Je me dis qu'avec

une femme comme celle-là, l'avenir me réserverait sans doute, entre autres surprises, celle d'avoir à compter avec la personnalité très marquante de ma chère épouse. En somme, si j'acceptais Agatha, je veux dire, si j'acceptais de l'épouser, je m'engageais dans une vie à deux, telle que mes ancêtres n'en avaient jamais connu de pareille, tant il est vrai qu'ils pouvaient aussi bien, de leur temps, se passer de l'avis de leur femme quand ils ne voyaient pas la stricte utilité d'un tel avis. La femme africaine des temps modernes, elle, a quelque chose à dire. Je lui souhaite de placer son opinion à l'endroit opportun de la conversation, afin que son mari, civilisé à cent pour cent, tienne compte de l'avis exprimé par elle. Tout le monde doit profiter du progrès. Mais dans notre village, du temps où j'affrontais le grave problème de prendre femme, les choses n'en étaient pas encore arrivées à ce stade élevé de la civilisation européenne, qui prône sans réserve l'égalité entre les hommes et les femmes d'ici-bas. Tant s'en fallait. C'est ainsi que, réalisant soudain que je n'avais aucun désir de jouer les grands pionniers de l'expansion de la femme africaine, j'arrivai à me convaincre qu'Agatha, même si je l'aimais beaucoup, n'était peut-être pas la femme qu'il me fallait vraiment, dans le contexte de notre petit village. La pensée qu'elle n'était pas non plus extrêmement populaire chez nous ne m'encourage pas davantage à souscrire à la force d'amour qu'elle me témoignait.

– Écoute, Agatha, dis-je en l'interrompant, écoute, tu me parles exactement comme les Blanches parlent à leurs hommes. Je vois parfois, ici, le dimanche quand les chasseurs viennent chez nous, je vois parfois comment l'une des dames gronde son mari. Tu m'effraies car je pense que tu me ferais la même chose si nous étions mariés. Tu parles peut-être de cette façon-là parce que tu connais les Blancs, mais chez nous, ici, tu sais bien qu'une femme ne dit jamais à un homme : « Tu m'épouseras, c'est moi que tu épouseras... » Et puis, tu sais bien que la chose ne dépend pas de nous, mais surtout de nos parents. Toi, tu n'as plus de mère ; quant à moi, j'ai perdu mon père voici plus de quinze ans ; mais cela ne signifie nullement que nous soyons seuls au monde, et autorisés à prendre une décision quelconque au sujet de notre mariage : il reste tout de même nos familles respectives à consulter. Moi, je propose que nous continuions à nous aimer aussi fort que nous nous aimons à présent, et peu à peu, tu

verras, les choses se préciseront d'elles-mêmes. Tout s'arrangera, tu verras, et plus tard, tu pourras me dire que ma proposition est la plus sage.

La nuit était maintenant tout à fait venue, mais la pluie d'Agatha continuait toujours de tomber. Que la pluie tombe le jour et empêche les gens de se promener, cela se comprend ; mais qu'elle continue de tomber la nuit, alors qu'à ce moment-là elle ne fait de mal à personne, voilà qui me paraît inutile. Et elle était là, présente sur le toit de ma maison, et dans l'unique rue de notre village, et partout dans la nature de chez nous.

– Si elle continue de tomber ainsi, dit Agatha, demain, les femmes n'auront pas besoin d'aller puiser de l'eau à la rivière : tous les récipients alignés le long des gouttières doivent être pleins à présent.

Je me rappelai alors, tout d'un coup, l'écrasante supériorité de notre village sur ceux des environs. En effet, chez nous on avait quelque temps auparavant installé une borne-fontaine, « ...et nous avons de l'eau propre maintenant, dis-je, et non plus de cette eau sale de la rivière comme chez vous autres ». Agatha se sentit vexée :

– Chez nous, me répondit-elle, nous n'avons pas besoin de ces choses venues de l'étranger. Le ciel a créé la rivière et l'eau de pluie pour notre bonheur ; nous en disposons comme bon nous semble. Et puis, termina-t-elle, nous n'avons pas besoin de cette borne-fontaine qui sème la discorde parmi les femmes partout où on l'installe.

Agatha avait raison : la borne-fontaine de chez nous, depuis qu'elle était là, avait créé un nouveau mode de vie parmi les habitants. Dans les pays où les gens sont habitués à l'eau courante dans leurs appartements, on ne se rend pas compte de la véritable révolution qu'est une fontaine publique installée dans un petit village africain. Cet appareil, qui apporte l'eau courante à des populations qui jusque-là ne la connaissaient pas sous cette forme mécanique, tient également les usagers au courant de tout ce qui se passe, non seulement dans la région, mais encore dans « le monde entier ». Je fais confiance aux gens de chez moi : ils savent tout des événements, petits ou grands, qui surviennent sous n'importe quelle latitude. Mais les hommes ne possèdent pratiquement jamais l'exceptionnelle faculté d'information gratuite des femmes de chez nous. Si vous voulez savoir qu'Ebanda a battu sa femme cette nuit comme jamais femme ne fut battue par son mari, si vous voulez apprendre que le vieux Eboumbou va prendre

sa troisième femme, et que celle-ci vient de chez les Bakokos, et qu'elle est de trente ans plus jeune que lui, si vous voulez apprendre que le chef de la localité voisine manque d'honnêteté parce qu'il a vendu un terrain qui ne lui appartient pas, si vous voulez apprendre tout cela, avec les commentaires que ces nouvelles sensationnelles suscitent, alors, allez à la borne-fontaine et là, vous apprécierez le progrès à sa juste valeur.

– Non, dit encore Agatha, nous n'aimons pas ce genre d'appareil qui sème la discorde parmi nous... Si tu crois que les bagarres auxquelles les femmes se livrent à la fontaine publique, pour un oui ou pour un non, sont de nature à faire préférer l'eau des Blancs à l'eau de Dieu...

C'est vrai ; car il se passait parfois des choses obscènes à la fontaine publique. À propos de rien. Il suffisait, par exemple, qu'une femme trop pressée vînt puiser de l'eau quand ce n'était pas encore son tour pour que cela déclenchât une bagarre, de laquelle résultaient souvent des robes déchirées, mais déchirées à un point... Endalé ne raconta jamais ce qui lui arriva ce matin-là, où son mari la pressait de lui apporter de l'eau pour son bain. Il faut vous dire en effet que, depuis l'installation de la borne-fontaine chez nous, la plupart des hommes s'étaient mis à appliquer soigneusement des notions d'hygiène jusque-là inconnues dans notre village. Notamment, ils avaient compris combien il était dangereux d'aller se baigner dans « l'eau sale » de la rivière. Ils oubliaient que cette « eau sale » avait rendu bien des services à notre village, sans pour autant s'avérer particulièrement dangereuse, du temps où il n'existait pas encore de borne-fontaine chez nous. Et en hommes délicats d'un siècle nouveau, ils demandaient à leurs épouses d'aller puiser de l'eau pour la toilette ou le bain à domicile.

Ce matin-là, donc, Endalé arriva à la fontaine publique. Dans son empressement, elle oublia de se rendre compte de la présence d'autres personnes venues avant elle-même. Il y avait là, entre autres personnes, Tante Adèle, la femme de mon oncle Gros-Cœur ; Dina, une voisine à l'allure mesquine et insignifiante, qui voulait à tout prix passer pour quelqu'un d'important. Mon oncle Gros-Cœur était le seul de notre village qui travaillât d'une manière régulière à la ville ; et Dina, dont le mari était pêcheur comme la plupart des hommes de chez nous, enviait terriblement Tante Adèle ; c'est pour cela qu'elle ne manquait jamais l'occasion de lui

rappeler, avec quelques mépris dans le ton, qu'elle n'était pas d'un village voisin, mais que mon oncle était allé la prendre loin, des jours et des nuits de marche plus loin dans la brousse. Je me demande pourquoi l'oncle Gros-Cœur était allé prendre ma tante des jours et des nuits de marche si loin dans la brousse.

Et puis, ce matin-là, il y avait également la mère Mauvais-Regard. Oui, elle y était, « naturellement », direz-vous plus tard, quand vous la retrouverez, car vous saurez alors que dans notre village, on la rencontrait partout, à toutes les heures du jour et de la nuit.

Le robinet coulait, lentement, sans se soucier du temps qui passait. L'eau sentait le tuyau neuf. Elle n'était pas limpide ; elle avait un fond blanchâtre qui me fait aujourd'hui douter sérieusement de sa propreté. Mais pour nous, c'était de l'eau sortant de la borne-fontaine, c'est-à-dire de cette eau qui avait été traitée par les Blancs, « spécialement pour être livrée à notre village », comme nous disions, non sans fierté. Cela nous suffisait pour la préférer à l'eau de la meilleure source, si limpide et si pure fût-elle. Nous commençons à entrer gaillardement dans la vie civilisée, celle-là qui avait sans peine conquis les habitants de la grande ville, et nous étions fiers à la pensée que de tous les villages de cette banlieue « lointaine », c'était le nôtre qui avait été choisi pour l'installation de la première borne-fontaine. C'est bien pourquoi j'avais pris ce ton supérieur en rappelant à Agatha que nous n'avions plus besoin d'eau de pluie pour vivre puisque par tous les temps, et d'un bout à l'autre de l'année, nous disposions d'une borne-fontaine au généreux robinet.

3

Tard dans la nuit, la pluie cessa enfin de tomber.

Elle s'arrêta brusquement, sans que la terre en eût été prévenue. Les anges du ciel avaient reçu l'ordre de reposer tout de suite leurs seaux d'eau. Ils en avaient reçu l'ordre, c'est vrai. Maintenant, ils regardaient la terre noire des hommes, d'un air de profonde pitié. Et l'enfer du centre de la terre, où le pécheur puni pour l'éternité meurt de soif, l'enfer du centre de la terre se mit à boire lentement l'eau sale rejetée du ciel.

Quand tu mourras, un jour, ne suis pas, après ton dernier souffle, la route large et belle et lumineuse que Satan a construite pour tromper les âmes et les attirer vers son royaume des ténèbres. Là-bas, les gens ne boivent que de l'eau de pluie, celle-là dont la terre elle-même ne veut plus. Quand tu partiras dans l'au-delà, suis le chemin modeste et tranquille et qui ne paie pas de mine et qui conduira ton âme vers le salut.

J'étais allongé sur mon lit de bambou longtemps après le départ d'Agatha, et mon imagination vagabondait du côté du ciel et de l'enfer. « Les gens qui n'ont pas de fontaine publique sur cette terre, et qui attendent la pluie pour avoir de l'eau qu'ils disent propre, sont des malheureux, me dis-je : car ils boivent déjà dans ce monde-ci la même eau qu'ils trouveront plus tard en enfer. Heureusement, je crois que peu de gens iront en enfer. Dans le fond, c'est si difficile d'y aller : depuis l'enfance, l'homme de chez nous a appris à se méfier de « la route large et belle et lumineuse que Satan a construite pour tromper les âmes et les attirer vers son royaume des ténèbres ». S'il reste encore un individu de chez nous qui ne se souvienne de cette importante recommandation, je me demande ce qu'il faut penser de lui. Non, personne, de chez nous, n'ira en enfer. Personne, pas même Eya, que l'on soupçonne de tant de « meurtres secrets »— ceux qui se font en douce dans le domaine invisible de la sorcellerie, et qui se traduisent par la mort d'un homme ou d'une femme, dont l'âme deviendra ensuite une éternelle captive au service du magicien — personne, pas même la mère Mauvais-Regard, cette vilaine sorcière qui empêche les femmes de concevoir, pas même Dina, qui veut en mettre plein la vue à tout le monde, et qui n'a de force que les mots insupportables sortis de sa bouche de diablesse... »

Dina ... Ce qu'elle fit à Endalé ce matin-là, je voulais vous le raconter tout à l'heure, mais Agatha m'avait interrompu.

Endalé arriva à la fontaine publique avec un énorme récipient en émail blanc, qu'elle posa sans crier gare sur le seau de la mère Mauvais-Regard. Il y a des femmes comme ça ; il suffit qu'elles se soient levées du pied gauche un matin pour qu'elles se croient permis de puiser de l'eau quand ce n'est pas encore leur tour. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce ne fut pas la mère Mauvais-Regard elle-même qui intervint. Elle se contenta de marquer son étonnement en battant des mains, deux fois, à la manière des femmes de chez nous. Ce fut Dina qui se déchaîna :

– Endalé, qu'est-ce que tu fais-là ? Tu ne peux pas attendre que...

– Attendre, attendre quoi ? Dis-moi : l'eau qui coule, là, n'est-elle pas pour tout le monde ? Attendre, attendre... Au lieu de puiser de l'eau pour vos maris, vous passez tout votre temps à bavarder comme des folles, et tu me dis qu'il faut attendre...

– Hé-é-é-é... cria Dina, venez donc voir celle-là, qui vient chercher des histoires avec sa cuvette sale...

– Sale, toi-même, répondit Endalé en maintenant sa cuvette sous l'impassible robinet. Tu prétends que ma cuvette est sale ? Tu crois qu'elle est donc aussi sale que ta figure ? Regarde-la, c'est elle qui insulte ma cuvette ?...

– Enlève-là, enlève-là tout de suite. Sinon, tu vas voir.

– Voir quoi ? Je ne l'enlèverai pas... voir quoi ? Dis-le moi.

– Je vais te le dire tout de suite. Viens voir, quittons la fontaine, juste pour un petit moment, nous allons avoir une petite explication entre femmes qui se sentent fortes. Viens là.

Les femmes de chez nous n'ont pas le sens d'une défense commune. Au lieu de lutter toutes contre l'impudence d'Endalé, les voilà qui se mettent courageusement à considérer que l'affaire qui se déroule sous leurs yeux ne les regarde pas. Aussitôt, elles forment un attroupement autour des deux femmes. Spectacle gratuit pour tout le monde.

– Puisque tu es, toi aussi, une femme de ce village-ci, répéta Dina (pour rappeler à tout le monde qu'elle était, elle-même, une femme de notre

village, ce que nous ne savions que trop, croyez-moi) viens donc dans la rue montrer à tout le monde ce que tu vaux.

– Je ne viendrai pas, dit Endalé. Je ne viendrai pas. Mon mari m’attend. Il a besoin de cette eau ; je ne suis pas une femme insouciante comme toi.

Là-dessus, les autres femmes se mirent à huer Endalé, et à lui dire qu’elles ne savaient pas encore qu’il existât dans notre village une créature aussi faible qu’elle. Toutes se moquèrent d’Endalé, mais elle continua de puiser l’eau sans se soucier de leurs moqueries. Puis, une fois la cuvette remplie, Endalé la posa sur sa tête et se disposa à s’en aller. Mais au moment où elle allait quitter l’endroit, le coup de la dernière seconde, naturellement, arriva : Dina lui fit un léger croc-en-jambe, et Endalé se retrouva par terre, sa cuvette d’eau renversée et sa robe complètement mouillée. Quelle douche inattendue... Ce n’était pas tout. Dina aussitôt sauta sur elle et se mit à lui asséner des coups, tout en lui disant qu’elle n’avait pas le droit de pousser l’orgueil jusqu’à puiser de l’eau quand son tour à elle n’était pas encore venu. Ce n’était pas parce qu’Endalé avait un mari travaillant de temps en temps à la ville, qu’elle devait se prendre elle-même pour la reine de notre village. D’ailleurs, qu’était-ce donc qu’un mari travaillant à la ville ? Valait-il mieux que les autres hommes de chez nous ? D’autant que personne n’avait encore jamais découvert ce que ce fameux mari avait comme emploi à la ville, et qu’il n’y allait pas régulièrement... Et son mari à elle, Dina, n’était-il pas un homme, lui aussi ? Ne lui avait-il pas acheté un parapluie du genre que personne n’allait plus jamais trouver dans les magasins, parce qu’il n’y en avait que ce seul exemplaire au monde ? (Comme si notre village avait absolument désiré posséder un deuxième exemplaire du même parapluie ...).

Les autres femmes criaient, encourageant Dina à frapper plus fort, et exhortant Endalé à se manifester un peu plus. Elle essaya de se manifester, de se défendre, et ce fut là le début de la catastrophe : Dina se fit un plaisir de lui déchirer sa robe, puis elle s’attaqua à je ne sais plus quels dessous. Lorsqu’enfin Endalé parvint à se relever, elle offrit un spectacle de nu pour le moins inhabituel dans notre village. Quelle histoire... Ce fut encore la mère Mauvais-Regard qui lui prêta un petit pagne pour la préservation des bonnes mœurs. La nouvelle parcourut tout Douala ; vraiment, cela m’étonne qu’elle ne soit pas arrivée jusqu’à vous.

Mais le lendemain, lorsque les esprits se furent apaisés, Dina vint voir Endalé, et lui apporta des amitiés et des regrets sous la forme de mangues mûres. Rien de tout cela, hélas, ne réussit à réparer l'irréparable honte d'Endalé, ce matin où elle était allée, en bonne épouse, puiser de l'eau pour son mari, à la borne-fontaine de notre village.

– ...Non, avait dit Agatha Moudio, nous n'avons pas besoin de ce genre d'appareil qui amène la discorde parmi nous...

C'est vrai que notre village eut très bien pu, lui aussi, se passer de cette bagarre matinale.

Je m'endormis, et rêvai de pêche en haute mer.

*

À mon réveil, le lendemain matin, je trouvai ma véranda inondée de soleil, comme s'il n'avait pas plu depuis des mois. Quelle saison, pensai-je. Il pleut à verse aujourd'hui, et demain, c'est le plus brillant été que l'on retrouve. Et pourtant, que n'était-il pas tombé du ciel la veille...

Je vis Maa Médi qui revenait de la fontaine publique.

– Bonjour, lui criai-je, es-tu « bien sortie » ce matin ? Comment vas-tu Maa ?

Elle eut une manière curieuse de me répondre qu'elle était « bien sortie », et que tout allait bien. J'eus l'impression désagréable que ma mère ne m'aimait pas beaucoup ce matin-là. Vous savez comment elle est : une de ces personnes qui ne font aucun effort pour dissimuler leurs sentiments et qui, d'un geste ou d'une seule syllabe, vous font comprendre que les choses ne vont pas comme elles devraient aller. Et ce matin-là, les choses, précisément, n'allaient pas comme Maa Médi l'aurait souhaité, et pour cause : à la borne-fontaine, la mère Mauvais-Regard était en train de raconter à qui voulait bien l'entendre tout ce qu'elle savait des derniers événements du village ; et naturellement, à la une de son journal parlé matinal, il y avait la scandaleuse visite que la veille Agatha m'avait rendue avec la tranquille assurance de n'avoir été vue par personne. Quand je vous disais que la mère Mauvais-Regard, cette ignoble sorcière, avait des antennes partout... Aussi Maa Médi était-elle furieuse contre moi, ce qui se conçoit bien après les conseils qu'auparavant elle m'a donnés au sujet d'Agatha, cette enfant terrible de la région.

Lorsque ma mère m'appela pour le petit déjeuner, ce matin-là, j'étais loin de me montrer fier. Je me fis tout petit, et me courbant comme à l'ordinaire, je pénétrai chez elle par la porte basse. Le déjeuner était bon. Il avait le goût que je lui avais toujours trouvé depuis l'enfance, et qui me forçait instinctivement à rester auprès de ma mère le plus longtemps possible. Je mangeai en écoutant la brave femme. Il ne pouvait y avoir de situation floue entre elle et moi. J'étais son fils, le seul vrai cadeau qu'elle eût jamais reçu du ciel, la seule personne aujourd'hui sur qui elle pût compter. Je représentais tout pour elle, et je ne devais pas la décevoir. Et pourquoi avais-je donné rendez-vous à Agatha, chez moi, presque sous les yeux de ma mère, alors qu'il était convenu que je me moquais d'elle et de ses conseils ? Pourquoi avais-je fait cela ? L'avais-je fait exprès, pour lui faire savoir que malgré elle, ma mère, j'allais épouser cette fille de mauvaise vie ?

Je pris des précautions pour expliquer à Maa Médi, doucement, qu'Agatha était venue chez moi sans me prévenir, et surtout sans qu'il eût été entendu entre elle et moi qu'elle viendrait me voir.

– D'ailleurs, tu as bien vu, dis-je à ma mère : de peur d'être surprise par toi ou par quelqu'un d'autre, tu as bien vu comme elle s'est ingéniée à faire pleuvoir.

– Et quelle pluie, Seigneur, quelle pluie, renchérit Maa Médi, de plus en plus rassurée par mes explications. Je te dis que cette sorte de fille ferait tout pour t'avoir. Il faut que tu fasses bien attention, fils. Tu sais que tu as une fiancée que ton père t'a laissée en mourant. Les morts n'ont pas le droit de rouvrir les yeux, sinon ...

Là-dessus, ma mère croisa le majeur et l'index de sa main gauche. Un acte indécent de ma part rouvrirait les yeux de mon père dormant dans sa tombe, et troublerait la paix de son sommeil éternel. Et qu'est-ce qu'un mort aux yeux ouverts. Puisque le reste de son corps demeure prisonnier de la mort et ne permet pas la résurrection totale ? Non, je n'avais pas le droit de soumettre mon père à une épreuve aussi terrible. Je ne le ferais pas, et de toute façon, les doigts de Maa Médi venaient de conjurer le sort.

Je passai encore une semaine au village, à préparer mon départ pour la pêcherie. La grande saison de la pêche allait commencer. Dans tout le village, des équipes étaient au travail, raccommodant des filets, ajoutant

des plombs aux éperviers. Des écheveaux entiers de fils blancs et noirs de toutes grosseurs étaient enfilés dans des navettes de bois dur. Lestes, les navettes allaient et venaient à travers les mailles et créaient d'autres mailles. Le filet grandissait, grandissait, encouragé par les chants et les sifflements des travailleurs. D'autres hommes s'occupaient des provisions : on allait partir pour un mois ; un mois pendant lequel il allait falloir se nourrir convenablement pour avoir la force d'affronter les vagues hautes de la mer houleuse... Tout le monde se préparait fébrilement.

Puis le matin du départ arriva.

Notre équipe comptait six hommes, tous des gaillards connaissant bien la tâche rude et passionnante à la fois qui les attendait. « La haute mer, je la connais ; sûr que je la connais : j'y suis allé des centaines de fois, depuis l'enfance », pouvait dire chacun de nous. Et c'est vrai, nous la connaissions tous très bien, avec ses gros poissons, et ses petits poissons, et ses requins hideux, et ses tempêtes apocalyptiques, et la solidarité entre tous les hommes de bonne volonté qui la fréquentaient, au mépris du danger.

Nous nous éloignâmes peu à peu de la rive de notre village, jouant lentement de nos pagaies dans l'eau tranquille du fleuve. Quelque trois heures après, nous étions arrivés à l'embouchure, estuaire large de plusieurs kilomètres. Ici allaient commencer les difficultés. Devant nous, la vaste étendue sans fin d'eau salée offrait le spectacle indescriptible du néant de l'homme. La mer, calme en ce moment, était couverte de l'argent gris du ciel nuageux. Elle n'était jamais bleue à cet endroit, en aucune période de l'année. Dans le fond, peu nous importait la couleur des flots ; ce qui comptait pour nous, c'était ce que les flots contenaient en fait de poissons : une mer grise ou bleue n'a de valeur que si elle contient beaucoup de poissons. Et celle-ci avait du poisson pour tous les habitants de Douala, et bien plus encore. Le ciel – non pas cette partie de l'univers qui s'offre gracieusement à notre vue quotidienne – le vrai ciel, l'invisible de l'au-delà, nous avait donné une mer terrible aux poissons de toutes sortes. J'étais plongé dans ces réflexions inopportunes étant donné l'heure et l'endroit, lorsque mon cousin Ekéké, qui était de notre équipe, me décocha soudain :

– C’est donc vrai, La Loi, ce que j’ai appris ce matin ?

– Qu’as-tu appris ?

– Oui, dis-nous que tu n’es pas au courant, toi que la chose concerne du début à la fin ; les femmes en parlaient ce matin à la fontaine publique ; si tu ne nous dis pas la vérité, toi-même, qui veux-tu donc qui nous la dise ? Veux-tu nous préparer une surprise ? Eh bien, elle est ratée, car je te dis que les femmes en parlaient ce matin à la fontaine publique... Ce n’est plus un secret pour personne.

– Mais, dis-moi : de quoi veux-tu parler ?

– De quoi ? de quoi... reprirent les autres en riant aux éclats. Ils laissèrent un moment leurs pagaies tomber à l’eau, et flotter librement à quelque mètres de la pirogue. Et ils riaient, et ils riaient... Je ramai vigoureusement vers les pagaies, les rassemblai, les ramassai et les rentrai dans l’embarcation. Je ne comprenais pas de quoi ils parlaient, ni de quoi ils riaient, mais le plus fort, c’est qu’ils étaient persuadés, de leur côté, que je faisais l’innocent à propos d’une nouvelle qui « me regardait de près ». J’insistai, suppliant mes compagnons de me dire de quoi il retournait. Je pris ma mine grave des grandes occasions, et ils comprirent alors que je ne plaisantais pas. Et croyez-moi, mon étonnement fut grand, lorsque j’appris enfin ce qui m’attendait :

– Ce que disaient les femmes à la borne-fontaine, ce matin, me révéla Ekéké, ce qu’elles disaient, c’est que tu vas te marier dès notre retour de la pêche.

– Me marier ? Je voudrais bien voir ça... dès notre retour de la pêche... Et avec qui donc ?

– Oh, sûrement pas avec Agatha Moudio, répondit mon cousin.

Et les autres partirent d’un éclat de rire, si fort et si bien maintenu, qu’il finit par me porter sur les nerfs.

– Si vous ne voulez pas me dire ce que vous avez appris, cela vous regarde ; c’est votre droit de me cacher ce que vous voulez me cacher. Mais je vous assure que ça va mal tourner si vous continuez à rire de moi comme vous êtes en train de le faire. Après tout, si je dois me marier, je me demande ce que cela a de si drôle, même si je ne suis pas, moi-même, au courant de mes propres affaires.

– C’est bien ce qui nous amuse, que tu ne sois pas au courant, toi-même et que la nouvelle soit déjà dans toutes les bouches du village, me dirent-ils.

– Veux-tu savoir ? me demanda Ekéké. Je vais te l’annoncer ; mais attention, c’est bien parce que c’est toi, sinon je ne te révélerais rien du tout. Écoute-moi bien : tu vas épouser, dans un mois... hum ! hum ... oh, cette toux qui me tient depuis deux jours (le menteur, il ne toussait pas depuis deux jours ; c’était simplement pour me tuer d’impatience) ; mon frère, tu vas épouser une fille, jolie... jolie, il est vrai, mais tout de même assez gamine ; entre nous, tu aurais pu attendre qu’elle grandisse un peu, ne crois-tu pas ?

Bien entendu, je compris tout de suite : il s’agissait de Fanny, la fille de Tanga ; mais mon cousin, qui n’était pas au courant du testament de mon père, ne savait pas que cette fille m’avait été destinée, bien avant que son père eût choisi la femme qui la mettrait au monde. Pour Ekéké, donc, la chose paraissait toute nouvelle. Mes quatre autres compagnons aussi l’avaient ignorée, jusqu’à ce matin où l’information était devenue... officielle, à la borne-fontaine du village. Aussi vous expliquez-vous qu’ils aient eu cette réaction en apprenant la nouvelle : Fanny était encore trop petite pour se marier. N’avais-je pas réagi de la même façon, moi aussi, lors de ma conversation avec Maa Médi ?

Nous parlâmes encore longtemps de tout cela à bord, tandis que chacun, ayant repris sa pagaie, ramait dans l’eau grise et encore calme de l’estuaire du Wouri. Puis l’idée me vint de savoir si l’on n’avait pas dit autre chose ce matin-là, à propos de mon prochain mariage.

– Rien d’autre, répondit Mbaka-le-petit.

On l’appelait ainsi pour le distinguer du chef Mbaka, qu’on nommait Mbaka-le-grand, ou tout simplement Mbaka.

– Rien d’autre, répondit Mbaka-le-petit. Mais lorsque ma femme m’a raconté ce matin tout ce dont nous venons de parler, elle n’a pas manqué de relever le trait essentiel de toute l’affaire. Ah, frère La Loi, tu es un cachottier. Nous sommes tes frères et tes compagnons depuis des années, et tu nous caches tout : comment veux-tu que nous t’aidions à prendre femme si tu nous tiens hors de tes secrets ? Si tu ne nous demandes pas, toi-même, de t’aider ?...

Encore quelque chose que j'ignorais totalement. Je m'évertuai à leur faire croire que je ne comprenais pas, là non plus, de quoi il s'agissait maintenant, ce fut en vain. Ils me prièrent de croire qu'ils allaient garder le secret de ce qui allait arriver, de ce qu'on allait faire. Car il s'agissait, cette fois-ci, d'un vrai secret, dont on n'avait même pas parlé à la fontaine publique, bien que tous les événements passés, présents ou à venir de notre village y tinsent généralement l'affiche tous les matins.

– Et vous n'allez donc pas me mettre au courant ? Demandai-je sans espoir.

– Non, pas question de te dire quoi que ce soit ; mais c'est promis, nous t'aiderons, le moment venu, me répondirent-ils.

4

Nous rentrâmes de la pêcherie, un mois après, la pirogue remplie de poisson fumé. Je venais de passer quatre semaines intolérables, tout au long desquelles je m'étais demandé ce qui m'attendait au juste à mon retour au village. Dès que je posai les pieds sur le rivage, je courus chez Maa Médi.

– Je ne comprends pas ce qui se passe, lui dis-je. Quel plan a donc été dressé afin de me marier ? Et pourquoi ne m'en a-t-on rien dit ? Explique-moi, dis-moi tout, tout de suite, car les autres ont refusé de « divulguer le secret » – comme si la chose regardait quelqu'un d'autre que moi...

– Il ne se passe rien de grave, fils. Sois tranquille. Il faut simplement que tu obéisses à tes pères, les anciens du village, tu le sais bien. Même si ton pauvre père était encore vivant, il te dirait la même chose : il ne faut pas leur désobéir. Tu n'auras qu'à agir selon les conseils qu'ils te donneront.

Maa Médi était d'un calme et d'une gravité que je ne lui connaissais pas habituellement. Si vous l'aviez vue... Elle parlait comme la sagesse en personne. Et moi, je ne savais toujours rien de ce qui m'attendait. J'insistai, posant de plus en plus de question. À la fin, elle parla :

– Je ne te cacherai pas, fils, que depuis l'autre jour, ton avenir me donne beaucoup de soucis ; tu me comprends bien : depuis le jour où j'ai remarqué que cette fille perdue te pourchassait ...

– Mais, Maa, je t'avais pourtant bien rassurée à ce sujet, du moins je croyais que...

– Oui, je sais, je sais. Tu m'avais donné la certitude qu'il n'y avait pas de danger de ce côté-là. Mais, mon enfant, je connais la vie mieux que toi. Tu es aujourd'hui grand et fort et beau et courageux, mais c'est moi qui t'ai fait. Je sais ce qu'une femme est capable de faire à un homme quand elle tient à lui. Or Agatha tient à toi, sinon elle ne viendrait pas d'elle-même s'enfermer chez toi par temps de pluie, comme elle l'avait fait l'autre jour.

Ma mère rapprocha son banc du mien, et me parla à voix basse :

– Alors, me dit-elle, je suis allée voir Mbaka.

– Le chef ou le petit ?

– Le chef, bien sûr, pourquoi voudrais-tu que j’aille voir Mbaka-le-petit ? Il a beau être marié, il n’a pas plus de cervelle pour cela. Que veux-tu qu’il puisse me donner comme conseil, lui qui ne sait même pas tenir sa femme comme il faut ?

Or vous vous rappelez que c’était Mbaka-le-petit qui m’avait révélé qu’un plan secret avait été établi en vue de mon mariage. Je ne comprenais donc plus rien, car si c’était un secret, seuls les anciens auraient dû le connaître. Décidément, me dis-je, Polichinelle a dû habiter chez nous autrefois. Mais écoutez plutôt Maa Médi :

– Je lui ai dit que tu voulais te marier. Je ne lui ai pas caché mon inquiétude au sujet d’Agatha, et je lui ai rappelé toute l’affaire. Il a réfléchi, puis il a réuni les anciens. Ils y étaient tous : Moudiki, Bilé, Ekoko, Mpondo-les-deux-bouts, le roi Salomon, et même Eya. Avec Mbaka lui-même, cela faisait sept personnes. Tu m’entends, fils, les sept hommes les plus vieux du village se sont réunis pour étudier ton cas. Voilà pourquoi je te supplie encore une fois de faire comme ils te l’indiqueront, le moment venu. Ne leur manque pas de respect.

– C’est bien, Mère, j’ai compris. Mais qu’ont-ils donc décidé à mon sujet ?

– Tu vas le savoir aujourd’hui même. Car il est entendu que, dès ton retour, le chef Mbaka te convoquera pour te parler de tout cela. Tu sais que ce n’est pas à moi de te parler de ce que les hommes ont décidé de faire ; ce n’est pas mon rôle ; et même si je voulais dire quelque chose, je serai bien embarrassée, étant donné que j’ignore tout de leurs décisions finales.

Pour une fois, une certaine angoisse me gagna. J’avais tant espéré tout savoir dès mon retour, en parlant à ma mère, que je fus un peu ébranlé en l’entendant dire qu’elle ignorait, elle-même, ce que les anciens avaient décidé à mon sujet. Heureusement, le chef Mbaka ne mit pas longtemps avant de me convoquer chez lui.

Lorsque j’y arrivai, je le trouvai assis, parmi les autres. Tous les anciens étaient là : il y avait Moudiki, Bilé, Ekoko, Mpondo-les-deux-bouts, le roi Salomon, et même Eya. Avec le chef Mbaka, cela faisait sept personnes... sept anciens du village, pour me parler de mon cas. J’avoue que leur mine et leur attitude ne laissèrent pas de m’impressionner vivement.

Les sept visages noirs prirent leur air de grandes occasions, renforcé par la pénombre de la pièce où se tenait la réunion. On me fit asseoir au milieu du groupe, et l'on me parla. Ce fut, comme il se devait, le chef lui-même qui parla le premier.

– Écoute, fils, me dit-il, je dois t'annoncer tout d'abord que l'esprit de ton père est présent ici, avec nous, en ce moment même. Sache donc que nous ne faisons rien qui aille contre sa volonté. D'ailleurs, même s'il était encore vivant, il nous laisserait faire, car il avait confiance aux anciens, et il les respectait beaucoup...

Mbaka prit un temps, puis continua :

– Nous allons te marier. C'est notre devoir de te marier, comme cela a toujours été le devoir de la communauté de marier ses enfants. Mais si, à l'exemple de certains jeunes gens d'aujourd'hui, tu crois que tu peux mener à bien, tout seul, les affaires de ton propre mariage, nous sommes prêts à te laisser les mains libres, et à ne plus nous occuper de toi dans ce domaine-là. La seule chose que nous allons te demander, c'est si tu consens à ce que ton mariage soit pris en mains par les anciens du village, ou si, au contraire, tu estimes que c'est une affaire qui ne regarde que toi, et dont nous aurions tort de nous occuper. Réponds-nous, fils, sans peur ; réponds franchement : tu es libre de choisir ton propre chemin.

Je compris : j'étais au carrefour des temps anciens et modernes. Je devais choisir en toute liberté ce que je voulais faire, ou laisser faire. Liberté toute théorique, d'ailleurs, car les anciens savaient que je ne pouvais pas choisir de me passer d'eux, à moins de décider ipso facto d'aller vivre ailleurs, hors de ce village où tout marchait selon des règles séculaires, malgré l'entrée d'une autre forme de civilisation qui s'était manifestée, notamment, par l'installation de cette borne-fontaine que vous connaissez. Et puis, comment oser dire à ces gens graves et décidés, que je voulais me passer d'eux ? Je vous dis qu'il y avait là, entre autres personnes, Eya, le terrible sorcier, le mari de la mère Mauvais-Regard. Dire à tout le monde présent que je refusais leur médiation, c'était presque sûrement signer mon arrêt de mort. Tout le monde, chez nous, avait une peur terrible d'Eya, cet homme aux yeux rouges comme des piments mûrs, dont on disait qu'il avait déjà supprimé un certain nombre de personnes. Et malgré ma force qui entraînait peu à peu dans la légende des lutteurs

doualass, moi aussi j'avais peur d'Eya. Il était là, il me regardait d'un air qu'il essayait de rendre indifférent et paternel à la fois. Ses petits yeux brillaient au fond d'orbites profondes, en harmonie avec les joues maigres. Il n'avait pas dû manger beaucoup quand il était jeune. Il était là, devant moi, véritable allégorie de la mort habillée d'un pagne immense, et d'une chemise de popeline moisie. Je n'osai pas le regarder en face. Je pensai, dans mon for intérieur, que de tous ces hommes groupés autour de moi, seul le roi Salomon pouvait m'inspirer une certaine confiance. Lui, au moins, était un homme sincère. À part les moments où il désirait vraiment inventer des histoires, ce qu'ils réussissaient d'ailleurs fort bien, à part ces moments-là, il disait les choses qu'il pensait, avec des pointes de sagesse dignes du nom célèbre qu'il portait. C'était, du reste, à cause de cette sagesse que notre village l'avait sacré roi, bien que de toute sa vie, Salomon n'eût connu que son métier de maçon. Je tournai les yeux vers lui, comme pour lui demander conseil. Il secoua affirmativement la tête, assez légèrement pour que les autres ne voient pas, assez cependant pour que je comprenne. Oui, le roi Salomon était de l'avis du groupe, et moi je devais me ranger à son avis, à leur avis à tous.

– Chef Mbaka, et vous autres, mes pères, dis-je, je ne puis vous désobéir. Je suis l'enfant de ce village-ci, et je suivrai la tradition jusqu'au bout. Je vous déclare que je laisse à votre expérience et à votre sagesse le soin de me guider dans la vie, jusqu'au jour lointain où moi-même je serai appelé à guider d'autres enfants de chez nous.

Chacun des hommes manifesta sa satisfaction à sa manière, qui toussotant, qui souriant, qui reprenant un peu de poudre de tabac à priser.

– C'est bien, fils, dit le chef Mbaka. Voilà la réponse que nous attendions de notre fils le plus digne, et nous te remercions de la confiance que tu nous accordes de ton plein gré. Maintenant, tu vas tout savoir : dès demain, nous irons « frapper à la porte » de Tanga, pour sa fille Fanny... Esprit, toi qui nous vois et qui nous écoutes, entends-tu ce que je dis ? Je répète que nous irons demain frapper à la porte de Tanga, pour lui demander la main de sa fille pour notre fils La Loi, comme tu l'as ordonné toi-même avant de nous quitter. Si tu n'es pas d'accord avec nous, manifeste-toi d'une manière ou d'une autre, et nous modifierons aussitôt nos plans...

Il parla ainsi à l'esprit de mon père, qui était présent dans cette pièce, et nous attendîmes une manifestation éventuelle, pendant quelques secondes. Elle ne vint point ; rien ne bougea dans la pièce, ni le battant de la porte, ni l'unique fenêtre avare de lumière, et qui s'ouvrait par une petite natte rectangulaire de raphia tressé ; nous n'entendîmes rien, même pas de pas sur le sol frais de terre battue. Rien : mon père nous donnait carte blanche.

Alors, les anciens, à tour de rôle, m'expliquèrent ce qu'on allait faire. La conférence dura trois bonnes heures, pendant lesquelles je fus mis au courant de tout le plan d'action qu'ils avaient soigneusement élaboré, pendant lesquelles aussi je reçus tant de conseils qu'il me sera difficile de jamais me souvenir de tous. En sortant de là, je savais que j'allais bientôt me marier, mais que ce ne serait pas tout de suite. Comme l'avait prétendu mon cousin Ekéké, sans doute pour m'effrayer un peu. Je redescendis au rivage, où mes compagnons étaient restés pour vendre une partie du poisson que nous avions ramené, une plus grosse partie étant destinée au grand marché de Douala où nous irions le lendemain. Nous ne remontâmes au village qu'à la nuit tombante. J'allai dîner chez Maa Médi, et lorsque j'eus fini, je m'empressai de lui dire bonsoir. Mais au lieu d'aller me coucher, j'attendis un peu, pour aller ensuite voir... Agatha Moudio.

Seule la nuit pouvait me permettre d'aller la voir. Arrivé dans son village, je me tins à quelques distances de sa maison, et sifflai deux fois un air que nous avions inventé tous les deux, et qui nous servait d'indicatif chaque fois que l'un de nous voulait voir l'autre à la faveur de la nuit. Je n'attendis que quelques minutes ; Agatha sortit de chez elle par je ne sais quelle porte, et vint me rejoindre. Seule la nuit sombre pouvait permettre une telle rencontre.

*

Le lendemain, les anciens de notre village se rendirent chez Tanga, pour « frapper à sa porte ». L'opération consiste en une visite de courtoisie, pour laquelle on apporte une bouteille de liqueur, « de la vraie liqueur », dit-on, pour préciser qu'il s'agit de whisky, ou de cognac, à la rigueur de rhum bien que ce dernier alcool passe pour nettement inférieur aux deux premiers cités. On frappe à la porte, on entre, et l'on parle de toutes sortes de choses avec le maître des lieux : la saison se porte bien, les pluies vont

bientôt revenir, les femmes poursuivent leurs travaux des champs, malgré les chaleurs torrides, les enfants sont sages... On parle de tout, et à la fin seulement, lorsque le répertoire des sujets à évoquer est épuisé, alors on aborde, comme incidemment, le sujet principal.

– Hum, dit ce jour-là le roi Salomon en se servant un peu de whisky, hum, dis-nous, Tanga, te souviens-tu des dernières paroles de ton ami Edimo ?

– Edimo, feu Edimo, le père de Mbenda ?

– Oui, bien sûr, lui ; tu n’as pas d’autres amis du nom d’Edimo, que je sache ?

– Non, c’est vrai, dit Tanga.

Et il avala une gorgée. Cet alcool que l’on boit sec rend gai très rapidement. Aussi, lorsque Tanga prit la parole pour se souvenir de son ami, mon père, mort sous ses yeux, ce fut avant tout pour rappeler les moments extraordinaires qu’ils avaient vécus ensemble, pendant leur carrière de pêcheurs, autrefois.

– Si je ne me souviens pas d’Edimo, à qui d’autre veux-tu donc demander de te parler de lui ? Nous avons connu ensemble tous les villages de pêche de l’estuaire du Wouri et tu me demandes si je me souviens de lui ? Attends, je vais te raconter...

– Je sais, je suis sûr que tu ne l’as pas oublié, lui, dit le roi Salomon. Mais ce que je te demande, c’est de nous dire si tu te souviens de ce qu’il t’a dit pour la dernière fois, avant de fermer à jamais les paupières. T’en souviens-tu ?

– Quoi ? À propos de son fils ? Bien entendu, je m’en souviens. Il m’a demandé de donner ma première fille en mariage à son fils... Et que croyez-vous donc ? Que je ne suis pas prêt à honorer sa mémoire ? ... Vous connaissez Fanny ?

– C’est-à-dire que nous savons qu’elle existe, et qu’elle est ta fille aînée, mais nous ne la connaissons pas... Nous ne l’avons encore jamais vue. Oui, montre-la nous.

Le roi Salomon était l’interlocuteur de Tanga. C’était lui que les autres vieux avaient choisi pour mener à bien cette affaire de mon mariage, et j’en étais bien content. J’aimais beaucoup le roi Salomon.

Tanga ne prit pas le temps de répondre un mot. Il se leva promptement, se dirigea vers la porte, et cria dans la cour :

– Fanny, Fanny... Fanny...

– Papa-a-a... répondit une voix lointaine de petite fille.

– Viens Fanny, viens dire bonjour à tes pères ici présents.

Et la petite fille, timidement, vint dire bonjour à ces vieux bien portants, à l'œil pétillant de whisky écossais.

– Oh, Tanga, nous avons appris que tu avais une petite fille, mais j'ai plutôt l'impression qu'elle est déjà une femme, dit le roi Salomon en admirant l'enfant précoce qu'était Fanny. En effet, elle avait plus l'air d'une grande fille que d'une enfant de treize à quatorze ans.

Lorsqu'elle eut fini de saluer le monde, elle entendit l'ordre de son père :

– Tu peux te retirer maintenant.

Et elle se retira. Comme elle allait franchir le seuil, soulagée de pouvoir retrouver l'air de l'extérieur, son père la rappela :

– Écoute, lui dit-il, va chez ton oncle Njiba. Dis-lui que j'ai besoin de le voir tout de suite.

Fanny courut chez son oncle Njiba. Celui-ci arriva presque aussitôt. Il trouva la bouteille de whisky à moitié vide, mais il extériorisa quand même sa joie de voir qu'il en restait encore :

– Béni sois-tu, ô bouteille, venue par bateau d'un pays lointain. Mes yeux n'ont jamais vu ton pays, mais ma langue connaît la saveur exquise de l'eau que tu contiens. Bénie sois-tu, ô bouteille fabriquée par les Blancs.

Puis il protesta aussitôt :

– Comment, Tanga, tu as donc une chose comme celle-ci chez toi, et tu ne m'appelles que lorsque c'est fini ?

– Njiba, cria alors Tanga, tu devrais commencer par dire bonjour aux étrangers que tu trouves chez moi, au lieu de te lancer dans des protestations d'alcoolique. Que vont-ils croire à présent ?

– Mes frères, dit Njiba, dont les yeux s'étaient habitués à la lumière particulière de la pièce, mes frères, ne vous fâchez pas que je ne vous aie pas dit bonjour en entrant. Dès que j'ai vu cette bouteille sur la table, elle m'a tellement fasciné, que mes yeux n'ont plus vu qu'elle, elle seule, et

rien d'autre. Mes frères, pardonnez-moi, pardonnez-moi. Que Nyambé (le Tout-Puissant) vous garde, et vous rende heureux sous ce toit qui appartient à mon frère de même mère et de même père.

Les autres aussi se montrèrent polis. Alors, Tanga expliqua rapidement à son frère ce qui avait amené ces hommes de chez nous. Bien entendu, Njiba n'aurait écouté toute cette histoire que d'une seule oreille, si Tanga ne lui avait auparavant versé un verre entier de whisky.

– Frère Njiba, si je bois, tu dois boire aussi ; parce que je suis toi, et que toi, tu es moi. Ce qui m'appartient t'appartient, et ce qui t'appartient est à moi. Bois.

Njiba avala une grande gorgée puis, sans reposer son verre, il s'emplit encore les joues de whisky, s'en rinça soigneusement la bouche, mâchonna le liquide un instant, et enfin avala cette autre gorgée.

– Ha-a-a, fit-il : croyez-moi, il n'est rien de tel contre les rhumatismes, ces « serpents de nuit » qui ne vous laissent plus tranquille dès que l'âge vient se mêler de votre vie.

Il regarda ce qui restait encore dans son verre, le tendit à son frère pour en avoir encore un peu, en reçut et posa le verre près de lui sur la table, en se plaignant :

– Je t'ai déjà dit plusieurs fois d'acheter des verres comme il faut. Tu nous tues avec ces petits jouets de rien du tout. On dirait des verres pour donner à boire à une poupée... Tu nous tues de soif, Tanga, tu nous tues.

– C'est vrai, dit Moudiki, c'est vrai que les Français ne savent pas fabriquer ces choses-là. Du temps des Allemands, nous avions des verres, de vrais verres dignes de ce nom.... Oh, ne me parlez plus de ça, ça me rappelle tant de choses extraordinaires. Je ne peux même pas vous raconter tout cela ici : des verres... de grands verres à bière, comme ça... Père en avait de toutes sortes, du temps des Allemands. Je me demande pourquoi ces gens-là sont partis. Peut-être qu'ils n'aimaient pas beaucoup notre pays.

– Moi aussi, je crois qu'ils n'aimaient pas notre pays, bien que l'on nous mente ici qu'ils ont dû s'en aller parce qu'ils avaient perdu la guerre, dit Bilé.

– Perdre la guerre ? Comment les Allemands auraient-ils pu perdre la guerre ? La chose est-elle possible ? Et qui au monde aurait donc pu la leur faire perdre ? Ces poules mouillées qui sont ici maintenant ? Allons donc... dites-moi autre chose.

Les hommes de chez nous étaient ainsi. Pour eux, la nostalgie du temps des Allemands était telle, qu'à n'importe quelle occasion, il y avait toujours lieu de comparer le présent et le passé, et toujours, bien entendu, à l'avantage du passé. Aujourd'hui, toutefois, la question n'était pas là. Ces hommes rassemblés dans une maison africaine, et qui buvaient du whisky écossais dans des verres français en se souvenant de la grande Allemagne d'autrefois, ces gens-là s'étaient donné pour mission de mettre au point les grandes lignes de mon futur d'homme marié.

– Tu bois, frère Njiba, tu bois, dit soudain Tanga, et tu ne te soucies même pas de savoir au nom de quoi tu bois...

– C'est bien ce que j'allais te demander ; tu m'as simplement devancé. Dis- moi donc : que me vaut le plaisir de boire cet excellent alcool des Blancs ?

– Rien du tout. On ne te demande pas de déboursier un centime même si tu es très riche. Mais regarde les frères qui sont venus nous voir. Ils m'ont tout à l'heure posé une question à laquelle, toi, tu dois répondre ; écoute-moi bien : ils m'ont demandé si je me souvenais des dernières paroles de mon ami Edimo, au sujet de ma fille Fanny, qui, tu le sais bien, n'était pas encore née à ce moment-là... Et qu'est-ce que tu réponds à cela ?

Njiba avala une autre gorgée, toussota et prit un temps pour répondre :

– Ce que je dis ? Ce que je vais dire ? Eh bien, toi, mon frère, tu n'as pas froid aux yeux, c'est ce que je dois commencer par te faire remarquer. Des hommes viennent chez toi, un matin, ils te font boire un peu de whisky, et tout de suite, tu t'apprêtes à leur donner ta fille... et tu t'arranges pour que ce soit moi qui parle pour dire oui, afin que « les autres », au village, disent demain que c'est moi qui ai donné Fanny sans les prévenir... Et tu demandes ce que je réponds ?

Les gens de chez nous se regardèrent. Bilé reprit un peu de poudre de tabac et éternua trois fois. Il restait du whisky dans les verres ; chacun y puisa les forces nécessaires à la poursuite des négociations. Du reste, les choses n'avaient pas pris une tournure inattendue. Ce qui eût été étonnant,

c'eût été de voir Tanga, ou son frère Njiba, laisser les visiteurs rentrer chez eux avec la certitude que Fanny leur était acquise d'office. Ces choses-là ne vont pas si vite. La réponse de Njiba n'avait donc rien de particulièrement inquiétant. C'est ce que confirma Tanga, qui ajouta :

– Vous comprenez ce que veut dire mon frère Njiba. Vous êtes venus frapper à ma porte. Il faut maintenant que j'aie fait part de votre visite aux « autres ». Ce sont eux seuls qui peuvent décider de l'issue de votre démarche. Moi, je ne puis rien vous dire, tant que je ne les ai pas consultés. Je me charge seulement de vous tenir au courant de ce qu'ils m'auront donné comme réponse... Mais, – il hésita un moment – je veux dire que si vous avez quelque chose à leur envoyer, de façon que je ne me présente pas chez eux les mains vides, cela facilitera beaucoup ma tâche.

Les gens de chez nous avaient naturellement prévu tout cela. Le roi Salomon ouvrit un sac qu'il avait gardé à son côté depuis leur arrivée chez Tanga, et sortit... une deuxième bouteille de whisky écossais, de la célèbre marque Johnny Walker.

– L'homme qui marche là-dessus, dit le roi Salomon montrant le dessin sur l'étiquette de la bouteille à section carrée, le Blanc qui marche là-dessus n'a qu'à aller parler aux tiens de notre part. Qu'il parle bien, et toi, tu me diras quand et comment nous pourrions venir prendre notre femme.

On rit de bon cœur à ce mot du roi, on vida la première bouteille et les verres, puis on se sépara. En rentrant le soir du marché de la ville, où j'étais allé vendre du poisson avec mes compagnons de pêche, je me rendis chez le roi Salomon afin de m'informer de ce qu'ils avaient fait ou dit chez Tanga.

– Mon fils, me dit-il, tout se présente comme il faut. Il ne faut pas attendre ta femme chez toi demain, mais je puis t'assurer qu'il ne s'agit plus que d'une question de temps. Le temps fera les choses comme elles doivent être faites...

Je partis rassuré, et en priant le temps de prendre son temps. Tant qu'il s'agissait de Fanny, je n'étais guère pressé, et j'espérais encore qu'avec le temps, ma mère arriverai à changer d'avis au sujet d'Agatha Moudio, et qu'en fin de compte ce serait elle que j'allais d'abord épouser, avant d'affronter mon infailible mariage avec la fille de Tanga. D'ailleurs, la visite à Tanga, telle que me l'avait racontée le roi Salomon, me laissait

penser un peu – faible lueur d’espoir – que les parents de Fanny pouvaient aussi bien refuser notre mariage. Après tout, rien ne les forçait à l’accepter : les dernières volontés d’un homme qui n’était pas de chez eux ne pouvaient guère engager toute leur communauté. « Seigneur, me dis-je, s’ils pouvaient seulement avoir la bonne idée de refuser, ou de nous compliquer les choses à tel point que nous soyons, nous-mêmes, amenés à nous désister... ».

J’allais dîner chez Maa Médi. Je lui racontai en détail ma journée au grand marché de la ville. Je comptai devant elle tout l’argent que j’avais gagné.

– Ceci, lui dis-je en lui en donnant une partie, c’est pour toi. Cette autre partie, c’est pour que tu me la gardes précieusement.

Ma mère était le meilleur banquier du monde, et je la flattais grandement en lui témoignant ma confiance comme je le faisais. Tant d’enfants, de nos jours, s’éloignaient de leur mère dès qu’ils pouvaient eux-mêmes gagner leur vie... Je pris aussi un peu d’argent de poche. Et après le dîner, je fis comme la veille. Je rencontrai Agatha Moudio de la même manière. Je lui donnai une jolie robe et un foulard multicolore que j’avais achetés pour elle au marché, une fois la recette partagée entre mes compagnons et moi. Agatha adorait les jolies robes, et je le savais. Il y a des gens qui sourient chaque fois que je leur raconte que j’avais acheté une robe pour Agatha. « Comment faisais-tu pour l’essayer ? », me demande-t-on. Eh bien, je ne l’essayais pas du tout, et je l’expliquais clairement à la jeune fille :

– Si elle est trop grande pour toi, tu la raccourciras, et si elle est trop ample, tu n’auras qu’à la reprendre un peu à la taille.

Elle était aux anges, et moi, j’étais tout heureux de la voir ainsi.

... Quelques jours après, Tanga, le père de Fanny, envoya un émissaire auprès du chef Mbaka, et lui fit dire qu’il désirait rencontrer quelques gens de chez nous. Le lendemain, le roi Salomon et Bilé se rendirent à Deido.

– Voyez-vous, leur dit Tanga, j’ai l’impression que la chance vous avait accompagnés l’autre jour. Le Blanc qui marche allègrement sur la bouteille carrée a bien marché avec vous. Les gens de ma communauté sont d’avis de vous rencontrer dès que vous le voudrez, pour parler

sérieusement de cette affaire... en détail ; et ils m'ont chargé de vous le dire.

Le roi remercia Tanga de cette bonne nouvelle. Quand on est parrain dans une affaire comme celle-là, on aime bien voir que les choses avancent, et surtout qu'elles vont dans un sens favorable. Une date fut aussitôt fixée, pour une rencontre au cours de laquelle on allait, croyais-je, négocier le mariage de Fanny.

Un mois après, le jour indiqué était arrivé.

On se retrouva chez Njiba, qui était le parrain de Fanny, tout comme le roi Salomon était le mien. Il y eut un grand festin, et des vins de toutes sortes, du vin de palme blanc-gris tiré des calebasses brunes, au vin rouge amené d'Europe par dame-jeannes clissées. Faire bombance n'empêche pas de parler... et l'on parla, et l'on parla. Il y eut des mots de toutes grosseurs, allant de la plaisanterie insignifiante, qui ne fait rire que son auteur, à l'injure à peine masquée, qui amène de temps à autre une grande incertitude sur l'issue favorable des négociations.

– Notre fille, dit Njiba, notre fille est de celle que l'on ne vend pas. Si vous voulez, nous allons tout simplement vous la donner. Je dis bien donner, et je sais ce que je dis... Oncle, verse-moi encore un peu de ce vin que les Blancs fabriquent pour nous. Verse-m'en, car j'ai quelque chose à dire à nos visiteurs...

On lui en versa. Il se leva en portant le verre à ses lèvres :

– Oui, continua-t-il, je dis que nous allons vous donner notre fille. Ne méprisez pas mes paroles ; je suis son oncle, c'est-à-dire son père, et c'est moi qui vous parlerai du début à la fin. Laissez-moi boire un coup... Je vous répète qu'il ne faut pas mépriser ce que je dis. D'ailleurs, vous n'aurez notre fille que si vous acceptez mon offre. C'est à prendre ou à laisser. Mais je sais que vous accepterez, car il s'agit d'un mariage tout à fait exceptionnel. Pensez donc, votre fils était fiancé à notre fille avant la naissance même de celle-ci. Prenez-la, ne nous donnez rien. Voilà, j'ai parlé, j'ai fini. Si vous avez quelque chose à dire, je vous écoute.

Njiba se rassit en vidant son verre sans perdre un mot de ce que les autres disaient autour de lui. Alors, le roi Salomon prit à son tour la parole :

– Frère, dit-il, nous te remercions de l'offre généreuse que tu viens de nous faire. Tu as bon cœur, et cela nous plaît particulièrement de savoir que la femme de notre fils vient d'une famille à l'âme aussi généreuse. Tu ne veux pas que nous payions quelque chose ? Nous t'en re...

– Je vous dis que notre fille ne se vend pas comme une chèvre, coupa Njiba. Nous n'avons pas l'habitude de faire cela chez nous. Si vous voulez acheter une femme pour votre fils, il ne faut pas venir ici. Nous ne vous demandons pas un centime, même si vous êtes riches à ne savoir que faire de votre argent.

– Nous t'en remercions, continua le roi. Nous vous en remercions d'autant plus que nous sommes loin de nous prendre pour des riches. D'ailleurs, nous n'en sommes plus, nous non plus, à ce stade primitif où les hommes vendent ou achètent des femmes. Tout tombe donc à merveille. N'est-ce pas, mes frères, que tout tombe à merveille ?

– Tu as raison, répondirent les gens de chez nous. Tu as raison, tout tombe bien, puisque nous n'avons pas d'argent pour acheter la femme de notre fils, ni d'ailleurs aucune autre femme au monde.

Ce n'était pas strictement exact. Ils avaient bien un peu d'argent pour ce genre de transaction, mais le fait est que chez nous, nous avons depuis longtemps cessé d'appeler cela « acheter » ou « vendre » une femme. Nous n'attribuons même pas au fait de donner un peu d'argent pour prendre une femme la valeur d'un symbole. Non, nous n'étions pas ce que les Européens appellent parfois des Noirs civilisés, avec dans le ton une pointe de fierté qui indique que l'œuvre de civilisation par eux entreprise de par le monde commence à porter des fruits, nous étions seulement des gens pratiques. Nous considérions comme une nécessité de dédommager des parents à qui l'on prenait leur fille, de leur fournir une sorte de compensation de l'aide physique que leur fille leur apportait, et qu'on leur enlevait. C'est ce que le roi Salomon expliqua aux gens de Deido.

À la vérité, la décision de nos hôtes nous avait quelque peu surpris. Eux, qui aimaient tant l'argent que la chose était connue grâce à des dizaines de chansons célèbres, voilà qu'ils se mettaient à présent à se montrer généreux envers nous. La chose nous parut suspecte ; mais le roi Salomon était un fin diplomate ; il ne releva pas ce détail curieux et pour le moins

inattendu. Il se contenta de poursuivre son idée pour répondre à Njiba qui écoutait, l'œil rouge de vin.

– Je dis donc que tout nous tombe à merveille. Cependant, nous aimons toujours bien faire tout ce que nous faisons, et nous aimons voir tout le monde satisfait lorsque nous avons fait quelque chose. Entendez-moi bien : nous ne voulons pas acheter Fanny, mais, frère Njiba, je te demande de me dire de quelle manière nous pourrions aider ses parents à croire qu'ils n'ont rien perdu en nous la donnant pour toujours. Cela me semble une bonne chose.

Njiba désigna quelqu'un de chez lui pour répondre :

– Tobo, dit-il, Tobo, veux-tu répondre quelque chose à ce que vient de dire Salomon ? Quant à moi, j'ai très nettement l'impression qu'il ne comprend pas bien mon langage. Parle-lui, toi.

– Salomon, dit Tobo en se levant et en retenant d'une main son pagne qui faillit tomber, Salomon, tu sais que je n'ai rien à t'apprendre. Tu me connais depuis l'enfance ; est-ce que je mens ? Dis-moi si je mens.

– Tu ne mens pas, Tobo, tu ne mens pas, rétorqua le roi.

– Alors, poursuivit Tobo, je n'ai rien à t'apprendre. Mais je dois te dire que cette chose, que nous appelons chez nous « mariage », c'est une chose que les gens de cette tribu-ci connaissent comme tu ne peux pas t'imaginer. Sais-tu qu'avec nos garçons et nos filles, nous célébrons plusieurs mariages par an dans ce village ? ... Non, non, je ne te dis pas cela pour t'effrayer, c'est seulement pour te faire comprendre que Fanny n'est pas la première fille de chez nous qui nous quitte pour aller vivre ailleurs... son mariage ne sera pas le dernier que nous ayons à affronter, non plus. Si donc mon frère Njiba te dit de prendre la femme sans rien payer en échange, il ne faut pas que cela t'étonne. Prends simplement la femme, et emmène-la. Tout ce que tu veux faire en dehors de cela ne regarde que toi. Si tu veux faire pleuvoir de l'or par tonnes et par tonnes sur la tête de Tanga et sur celle de sa femme, c'est une chose qui ne regarde que toi ; quant à nous, nous ne te demandons rien. Rien du tout, pas même un verre à boire.

– Je réitère mes remerciements de tout à l'heure, dit le roi Salomon. Merci de vouloir nous épargner tant de dépenses. Mais tu dois savoir, mon frère, que nous n'en sommes pas, nous non plus, au premier mariage de

notre village. Or jusqu'ici, nous n'avons jamais pris de femme tout à fait gratuitement. Jamais, répéta le roi ; et s'il est ici quelqu'un de chez nous, qui se souvienne d'une affaire comme celle d'aujourd'hui, qu'il dise où, quand et comment nous avons jamais pris une femme sans bourse délier...

– Jamais, répondit Mbaka, le chef, lourdement assis dans un fauteuil. Jamais, insista-t-il, et nous ne sommes pas prêts d'accepter une offre pareille.

Ce que disait le chef Mbaka, il le pensait d'autant plus que la proposition de Njiba, confirmée par Tobo, nous paraissait de plus en plus suspecte.

– Bon, dit alors Njiba, en se relevant, bon, nous allons vous donner satisfaction. Après tout, vous vous êtes donné la peine de venir jusque chez nous, et nous n'avons pas le droit de vous décevoir. Puisque vous tenez à donner quelque chose pour prendre Fanny, vous allez certainement être heureux, de savoir que la mère de notre fille désire une grande cantine contenant des robes, des foulards, des chaussures, et des parfums sentant bon ; que son père aimerait un grand pagne neuf, une chemise de popeline blanche et un chapeau haut de forme ; et enfin, que les gens de ce village ne verraient pas d'un très bon œil le départ de leur fille, si vous ne leur donniez pas quelque chose comme un peu de sel de cuisine pour des femmes, et un peu de tabac pour des hommes.

– Voilà, dit le roi Salomon satisfait, voilà qui commence à ressembler à un véritable mariage douala. Pourquoi ne pas parler aussi franchement ? Entre nous, nous n'avons pas besoin de prendre de longs chemins détournés pour nous dire, les uns aux autres, ce que nous pensons. Voilà donc pour ce qui est des cadeaux. Maintenant, parlons de l'argent en espèces ?

– Rien, dit Njiba. Je dis que nous vous donnons notre fille pour rien...

– Parle bien, frère, dit le roi. Nous voulons payer quelque chose, n'importe quoi, mais...

– Alors, si tu veux, tu n'auras qu'à nous donner un billet de cinq cents francs.

Le roi poussa un soupir de soulagement. Tout nous paraissait normal à présent : car le billet de cinq cents francs, qui en ce temps-là avait une valeur certaine, était alors le montant d'une dot normale. Maintenant, nous voyions nettement que les gens de Deido avaient fait des grands discours

pour rien, et que l'étalage de leur générosité était sans aucun doute une manière déguisée de nous soustraire encore plus d'argent et de « cadeaux » qu'on n'en demandait normalement en pareil cas. Dans le fond, ils ont toujours eu cette ignoble mentalité d'exploiteurs, et je suis à peu près sûr que, si mon père n'avait pas eu un des leurs pour ami, nous ne serions pas venus leur demander la main de Fanny, ni pour moi-même, ni pour aucun autre enfant de notre communauté, désireux de prendre femme. Mais, comme vous le savez, mon mariage avait été fixé longtemps auparavant, à un moment d'ultime solennité, et nous avons le devoir de tout faire pour réaliser la dernière volonté de mon père. Tanga et ses gens aussi savaient que nous ferions tout pour réaliser cette volonté, et ils se préparaient, bien entendu, à ne pas ménager nos efforts. Ils allaient, sans doute, nous faire la route terriblement difficile, malgré les propositions alléchantes qu'ils avaient fait semblant d'avancer au début des négociations. Voyez plutôt :

– Alors, si tu veux, tu nous donneras un billet de cinq cents francs, dit Njiba.

Il parlait d'un air détaché, comme s'il lui était vraiment égal de recevoir ou non la somme qu'il nous réclamait. Le roi Salomon allait dire quelque chose, lorsque quelqu'un d'autre, du camp de Njiba, éleva la voix :

– Mes frères, Tanga, Njiba et Tobo, vous n'avez pas le droit de nous traiter comme vous le faites en ce moment : vous nous appelez à une réunion aussi importante, et vous ne nous expliquez que la moitié des choses qui se passent ... Vous parlez maintenant de la dot de Fanny, et vous mélangez toutes sortes de choses, si bien que moi je n'y comprends plus rien : la cantine pour la mère, le sel pour les femmes, le tabac, l'argent... Dois-je donc comprendre par là que les fiançailles sont déjà terminées, et que nous parlons vraiment du mariage de Fanny aujourd'hui ? Si oui, je veux qu'on me dise quand les fiançailles ont eu lieu, car moi, je ne me souviens pas d'en avoir jamais entendu parler... du moins, pas avec le fils d'Edimo.

Visiblement, l'homme n'était pas content. Mais cela ne faisait-il pas partie, simplement, d'une mise en scène préparée soigneusement afin de nous compliquer la vie au maximum ?

– J'allais y venir, dit Njiba. Oui, Salomon, c'est là un détail que nous avons complètement oublié d'évoquer lorsque tu étais venu nous voir

l'autre jour. Je vais t'expliquer ; il faut que tu comprennes. Tu sais qu'Edimo, au seuil de la mort, avait demandé à Tanga de donner sa première fille en mariage à son fils Mbenda, que je vois assis là-bas. Or, lorsque la troisième femme de Tanga donna une fille, bien après la mort d'Edimo, personne de chez vous ne se présenta pour nous rappeler que Fanny était venue au monde pour vous autres. Et personne, non plus, au cours des années qui suivirent. Or notre fille a maintenant près de quatorze ans. Vous pensez bien qu'elle n'est pas restée tout ce temps-là sans avoir de prétendants... Mais cela, vous le voyez bien, c'est votre propre faute, puisque vous ne vous êtes pas manifestés. Nous avons bien attendu, mais il ne nous était pas possible de venir vous harceler, car nous aurions eu honte si vous nous disiez que notre fille ne vous intéresse pas. Heureusement, lorsque vous nous en avez enfin parlé, voici quelque temps, il n'était pas encore trop tard. Le dernier prétendant de Fanny, c'est un jeune homme de Bonapriso, du nom de Manfred Essombé. Il est vendeur à la « Compagnie Soudanaise », je veux dire qu'il a une bonne situation ; mais bien entendu, nous lui préférons aisément votre fils, étant donné le caractère exceptionnel de votre démarche auprès de nous.

Voilà encore autre chose : Fanny était donc déjà fiancée ? Ah, pensai-je, si je l'avais su plus tôt, je m'en serai bien servi contre les arguments apparemment indestructibles de Maa Médi. Mais voici que la vérité ne me parvenait qu'en ce moment, où il était impossible de revenir en arrière. Mais écoutons la suite des révélations de Njiba, et peut-être tout espoir de me voir débarrassé de Fanny n'était-il pas encore perdu ? L'homme avala une énorme gorgée de vin de palme. Il passait facilement d'une sorte de vin à une autre, et il semblait très bien s'en porter.

– Alors, dans ces conditions, poursuivit-il, vous voyez que nous aurons à faire si vous tenez à prendre notre fille Fanny... Il nous faudra rompre ses fiançailles avec ce jeune homme de Bonapriso qui l'aime, mais qui l'aime à un point...

– C'est ennuyeux, dit Bilé, un homme de chez nous. C'est ennuyeux, nous le constatons fort bien ; mais il s'agit pour nous de faire ce que nous a demandé un homme qui nous était cher. Et vous savez, tous, ici, que le fils d'Edimo, que nous voulons donner comme mari à votre fille, est le plus fort des lutteurs de Douala. Nous ne vous proposons pas n'importe

quoi, n'importe qui ; voyez vous-mêmes : La Loi, lève-toi pour qu'ils te voient bien.

Je me levai et bombai gaillardement la poitrine.

– Voilà, dit Bilé, voilà le mari de Fanny. Dis-moi, Njiba, as-tu mieux que cela à offrir à ta fille ?

Je produisis l'impression attendue, et Bilé se rassit en arborant un sourire satisfait. Je ne m'exhibai que pendant quelques secondes, pour me rasseoir à mon tour. Lorsque Njiba reprit la parole, ce fut pour mettre un point final à toute l'affaire, pour apporter la décision définitive :

– C'est ennuyeux, en effet, comme vient de dire mon frère Bilé. C'est vraiment très ennuyeux, insista Njiba. Car nous autres, nous voulions de tout notre cœur vous donner notre fille pour rien. Mais vous voyez le genre de complications qu'entraîne forcément un changement de fiancé. C'est que ce jeune homme, dont je vous parlais il y a un instant, c'est qu'il a déjà beaucoup fait pour notre famille : des cadeaux de toutes sortes, de l'argent, et qu'il ne restait, dans le fond, qu'à lui fixer la date à laquelle il pourrait venir prendre sa femme... Si nous rompions subitement ses fiançailles avec Fanny, il aurait parfaitement raison de nous demander de lui rembourser tout ce qu'il nous a déjà donné... vous comprenez ce que je veux dire : avez-vous les reins assez solides pour faire face à une telle éventualité ?

Nous savions, depuis un moment déjà, où Njiba voulait en venir. Vous voyez... quand je vous disais tout à l'heure que ces gens-là ne cherchaient qu'à exploiter tous ceux qui venaient leur demander une fille en mariage...

– ... avez-vous les reins assez solides ... ?

Dire si nous les avions solides ou non, c'était tout d'abord savoir à combien pouvaient s'élever les sommes à rembourser. Pourtant, ce jour que nous vivions, là, devant les gens qui devaient à tout prix nous prendre pour des hommes importants, ne nous prêtait guère le temps de marchander. Et le roi de se lever aussitôt, et de déclarer sans même s'informer auparavant de ce que l'on nous obligerait de rembourser :

– Les reins solides, les reins solides... Que croyez-vous donc ? Malgré mon âge, je travaille encore du matin au soir. Quant à nos jeunes gens, il n'en est pas un seul qui reste à chômer au village. Vous dire que nous

avons les reins solides, c'est donc vous faire savoir en d'autres termes que, même si nous ne les avons pas en la minute présente, nous pourrions travailler ardemment à leur prompt solidification si c'était nécessaire. Parle, frère Njiba, dis-nous combien ce jeune homme de Bonapriso vous a donné en tout, et moi je rembourserai.

Orgueil des hommes. Nous n'étions pas, je l'avoue, d'une extrême pauvreté ; mais il fallait tout de même faire attention à ces hommes cupides qui voulaient profiter de nous. Il ne fallait pas leur montrer que nous étions prêts à tomber dans leur piège. Mais tant pis : c'était le roi Salomon, mon parrain, qui nous servait de porte-parole devant eux, et ce qu'il venait de dire était le reflet de notre pensée à nous tous. De toute façon, aucun de nous ne l'aurait contredit, de peur de nous faire passer pour des hommes incapables de financer de vraies fiançailles pour leur fils.

– Je crains de vous décevoir, dit Njiba en s'essuyant le front à l'aide d'un mouchoir blanc tout neuf. Oui, je le crains fort, mais vous savez, les faits sont les faits. Il ne faut pas croire que nous essayons de vous faire payer trop cher. Je vous dis que notre futur gendre actuel, ce jeune de Bonapriso, est un homme avec une fort belle situation à la Compagnie Soudanaise. Aussi, lorsque je vous dirai combien il vous faut nous rembourser pour lui, ne criez pas que je vous ai demandé plus qu'il n'en faut...

– Parle, parle toujours, dit le chef Mbaka d'un ton impatient.

– Eh bien, dit Njiba, si vous tenez à Fanny, vous aurez à payer quelque chose comme sept mille francs...

– Quoi ? demanda Tobo, tu dis sept mille francs ? Je suppose que tu parles seulement de l'argent en espèce ? Car je sais que cet enfant de Bonapriso nous a donné bien plus que cela depuis que ...

– Oui, c'est vrai, je ne parle pas des casseroles, ni des bijoux et autres objets.

– Sept mille francs, dit le roi Salomon, ce n'est pas si mal que cela. Mais, dites-moi, si je comprends bien, vous êtes en train de nous vendre votre fille sans le faire ?

– Ah, non, Salomon, ne dis pas une chose pareille, rétorqua Njiba. Ne nous dis pas une chose pareille. De quoi aurions-nous l'air si nous devions

te vendre Fanny ? Nous ne sommes pas des sauvages... Et j'espère que tu ne voulais pas nous insulter en disant cela. Seulement, comme je te l'ai fait remarquer tout à l'heure, les faits sont les faits. Nous allons déjà vous faire une faveur : accepter votre fils plutôt que quelqu'un d'un village lointain, qui a pourtant déjà beaucoup fait pour aider matériellement notre famille. Crois-moi, nous ne cherchons pas à vous exploiter, car l'argent que vous allez me donner, je le remettrai aussitôt au jeune homme qui vous a précédés chez nous. Je comprends que vous teniez à accomplir les dernières volontés d'un des vôtres ; seulement, il faut que vous nous aidiez, dans ce cas, à surmonter nos propres difficultés, nées d'ailleurs du fait que vous avez tardé à vous mettre en rapport avec nous.

– C'est bon, dit le roi Salomon. Nous allons vous y aider. Accordez-nous seulement quelques jours, pour nous permettre de rassembler l'argent que vous demandez, et nous vous donnerons un gendre digne de vous.

Cette dernière réponse fut saluée de part et d'autre par des signes approuvants de la tête, ou par des murmures, qui voulaient tous dire : « Vraiment, personne ne vaut le roi Salomon pour traiter une affaire de mariage ».

Des discussions de détail suivirent ; puis, vers la fin du jour, on se sépara. Toute la journée nous avait vus aux prises avec les gens de Tanga.

5

La vérité, c'est que Njiba et les siens furent surpris de voir que nous n'avions pas discuté le prix qu'ils nous demandaient de payer. Sept mille francs... Une fortune en ce temps-là. Pourquoi diantre le roi Salomon avait-il accepté cela sans réticence ? Nous n'avions encore jamais auparavant tant payé pour prendre une femme chez nous, c'est ce que chacun de nous se disait.

- Ne vous en faites pas, j'ai mon plan dans la tête, nous dit le roi alors que, sur le chemin du retour, nous nous montrions inquiets et lui demandions où il comptait trouver tout cet argent.

- Ces gens-là nous prennent pour des imbéciles, dit-il ; ils s'imaginent qu'ils sont malins, eux-mêmes. Mais il y a plus de malignes tortues chez nous que chez eux, c'est ce que je vais tâcher de leur faire comprendre. Attendez...

Aussitôt arrivés chez nous, nous fûmes réunis une fois de plus, pour écouter les suggestions du sage roi.

- Toi, Ekéké, dit-il, tu iras demain à la Compagnie. Tu agiras très adroitement. Tu tâcheras de savoir, par n'importe quel moyen discret, s'il y existe bien ce Manfred Essombé, s'il est bien fiancé à Fanny, si les choses vont bien, et s'il est vrai que le jeune homme « leur » a donné tant d'argent...

... Dès le lendemain, chacun se mit de son côté pour méditer ou appliquer les directives du roi Salomon. Il va de soi que l'enquête, dont il avait chargé mon cousin, était des plus importantes. Lorsque Ekéké revint au village le soir, il nous apprit qu'effectivement, un Manfred Essombé travaillait comme vendeur à la Compagnie Soudanaise et qu'il tenait, depuis deux ans au moins, à prendre la fille de Tanga. « Mais ces gens-là, avait-on confié à mon cousin, ce sont les plus sales têtes de Douala. Ce jeune homme de Bonapriso y laisse tout son salaire du mois, et plus encore... Et jusqu'à présent, ils ne veulent pas lui donner sa femme. Ils ont repoussé la date du mariage plus de six fois... On se demande vraiment ce qu'ils veulent ». Puis Ekéké nous dit que Manfred avait certainement donné beaucoup d'argent à sa « belle-famille », ainsi que de

nombreux cadeaux, mais qu'il était impossible, compte tenu de la situation du bonhomme, que le montant en atteignit sept mille francs.

– C'est bien ce que je pensais aussi, dit le roi Salomon. Maintenant, que chacun de vous donne ce qu'il peut, et nous irons voir Tanga...

– Comment, Tanga ? C'est Njiba qui est chargé de l'affaire...

– Oui, c'est vrai... Vite, donnez-moi tout ce que vous pouvez.

Chacun alla voir ce qu'il avait économisé. Personne n'avait, quelques jours auparavant, présumé qu'il allait cotiser de l'argent pour mon mariage... du moins, pas de si tôt. Pourtant, chacun le fit sans protester et donna spontanément ce qu'il put. Le roi Salomon rassembla ainsi trois mille francs. Avec le chef Mbaka, Moudiki et moi, il se rendit chez Njiba.

Nous le trouvâmes absent de son domicile. Sa femme nous donna des sièges sur la véranda, et nous attendîmes là son retour. « Il ne va pas tarder à rentrer, dit la femme. Il m'a dit qu'il n'allait pas très loin... ». Puis elle se mit à son travail.

Mauvais jour pour les enfants : leur mère était en train de préparer à leur intention le grand bol de purgatif hebdomadaire. Dès qu'elle eut fini, elle les appela en criant : « Venez, venez tous, les beignets sont là ». Aussitôt une nuée s'abattit sur la véranda. Ils étaient neuf, du plus âgé, quinze ans, au plus jeune, deux ans. Les neuf enfants de Njiba arrivèrent en courant au cri de leur mère. « Ce matin, dit-elle quand ils furent tous là, je vais vous donner deux choses : d'abord, les beignets... mais auparavant, le lavement ». Les enfants montrèrent leur mine désappointée : ce « lavement » qu'ils n'aimaient guère, que venait-il donc faire là, juste avant les beignets ? Et puis, leur mère qui présentait la chose naturellement, comme s'il était possible de manger « d'abord » les beignets avant de boire le « lavement ». Et puis, toutes les semaines, c'était toujours la même chose : toujours ce « lavement » de temps en temps. Et il était vert, vert, et gluant, et il sentait mauvais, mauvais. Et ils devaient le boire, sinon ils étaient privés, non seulement des beignets dorés qui attendaient en silence dans un plat d'émail blanc sur la table, mais aussi du repas de midi et du repas du soir, et puis leur père les frappait pour la moindre faute qu'ils commettaient au cours de la journée. Il ne faut pas refuser, pensa l'aîné qui s'avança et dit, en se donnant un grand coup de poing sur la poitrine : « Moi, je n'ai pas peur de ça... je vais

montrer comment il faut le boire ». Il but et fit la grimace, de quoi décourager les autres. Mais c'était terminé : maintenant, il avait l'estomac sain pour toute une semaine. Il fut félicité, et il savait qu'une heure après, il pourrait manger deux beignets. Un à un, les autres enfants aussi vinrent s'assainir. Le spectacle me rappela ma propre enfance, lorsque Maa Médi m'infligeait le « lavement » : un énorme gobelet rempli de ce fameux liquide vert et gluant et sentant mauvais, dose non calculée, ciel... Et l'éternel ! « ça va te faire l'estomac propre » de Maa Médi. Je regardai ces enfants, et me dis qu'heureusement, cette torture de propreté n'allait pas durer toute la vie...

Njiba arriva sur ces entrefaits.

– Bonjour, lui dit le roi Salomon. Quand tu as une dette, ton cœur ne dort point. Il faut que tu t'acquittes, il faut à tout prix que tu t'acquittes de cette dette. Me voici donc. Prends cette bourse, et dis-nous quand nous pourrons revenir chercher la femme de notre fils. Dis-le-nous aujourd'hui...

L'homme sourit en prenant la bourse, qu'il soupesa d'un air sceptique et qu'il posa ensuite sur ses genoux.

– Il y a sept mille francs ici ? Tu dis qu'il y a sept mille francs ici ? demanda-t-il.

– Njiba, rétorqua le roi Salomon, je voudrais bien savoir : pour qui me prends-tu ? pour le Blanc qui fabrique l'argent ? Sept mille francs, tu crois que c'est donc si facile à trouver ? Tu crois que j'ai planté derrière ma maison un arbre qui me donne des feuilles en billets de banque et des graines en pièces de monnaie ? Compte l'argent, toi-même, et vois combien il y en a, et puis fixe-moi la date du mariage. Ces fiançailles-là durent depuis vingt ans, et nous avons déjà beaucoup marché pour la femme de notre fils... Le soleil tape trop fort ces jours-ci.

Njiba compta patiemment pièce et billets.

– Trois mille francs, dit-il, ce n'est pas assez. Comment veux-tu que je rembourse le reste ?

– Quel reste ? Tu veux continuer à me dire que cet enfant de Bonapriso, qui n'est que vendeur dans une boutique, a pu vous donner jusqu'à sept mille francs ? Alors que nous n'avons pu, en nous mettant à plusieurs, réunir une telle somme ? Tu sais, Njiba, nous ne sommes pas des enfants. Prends cet argent. Je sais que c'est déjà suffisant... Je crois

même qu'il y en a plus qu'il n'en faut. Prends ça, et donne-nous notre femme.

– Ne dis pas encore « notre femme », car « les autres » doivent se prononcer. Si tu veux, je vais garder cet argent, et débattre la question avec eux. S'ils sont d'accord, alors, je te ferai signe afin que tu viennes chercher la femme de ton fils...

On bavarda encore un moment, puis on quitta Njiba. Comme nous sortions de chez lui, il me rappela : « Fils, me dit-il, même si tu ne penses pas à m'apporter quelque chose de temps en temps, cela ne fait rien, bien que je doive te dire que je ne refuse pas tes cadeaux. Mais si tu veux que tout marche bien, n'oublie pas d'aller de temps à autre rendre visite à la mère de ton épouse future. Cela peut arranger bien des choses parfois ! ».

Je compris ce que cela voulait dire : c'est que pour Njiba et pour les siens, il n'était pas question de laisser partir Fanny tout de suite. Pour eux, les fiançailles allaient seulement commencer, et pour une durée indéterminée, bien que Maa Médi cherchât au contraire à me voir marié le plus rapidement possible afin d'échapper à Agatha Moudio. Mais, je vous le dis encore, le roi Salomon avait son plan, et il était disposé à le mettre à exécution au moment opportun. Nous rentrâmes chez nous, et les jours se mirent à passer. Quand ils passent, ils ne reviennent pas, vous le verrez plus tard.

*

Pour Agatha, ce temps pendant lequel je ne la voyais plus était trop long. Naturellement, le bruit des démarches que nous faisons en vue de mon mariage avait couru jusqu'à elle. Elle ne savait plus sur quel pied danser avec moi, puisque je ne lui avais pas parlé de tout cela, pas plus que je ne lui avais dit que je ne l'épouserai pas. Mais lorsqu'elle apprit que j'étais d'accord avec les miens, et que j'allais prendre pour femme la petite Fanny, elle ne retint plus sa colère. Un après-midi, elle arriva chez moi comme l'ouragan, et me sortit tout ce qu'elle avait d'amer contre moi. Et je manquais de loyauté, parce que je lui avais donné l'espoir que je l'épouserai, et que pendant ce temps, j'allais prendre une autre femme – « une gamine de rien du tout » – tandis qu'elle-même attendait. Et croyais-je donc qu'il lui fût impossible de trouver un autre homme, et même

plusieurs hommes plus intéressants que moi, pour me remplacer auprès d'elle ? Et croyais-je donc qu'elle était tombée à mes pieds parce que plus personne ne voulait d'elle ? Dans sa colère, elle me dit tant de choses à la fois, que je ne puis me souvenir de la moitié seulement de ce que j'entendis. Les femmes sont ainsi. Lorsque la colère les gagne, elles vous disent beaucoup de choses. Elles cassent aussi la vaisselle. Et Agatha ne repartit chez elle qu'après avoir cassé sous mes yeux les trois verres et les cinq assiettes en porcelaine constituant le grand complet de ma vaisselle de célibataire. Je suis sûr que si j'avais possédé d'autres articles cassables, elle ne se serait pas privée du plaisir de m'en déposséder, tout cela, afin que Fanny ne trouvât rien chez moi quand elle arriverait... « Si elle arrive jamais », dit Agatha. Sa conduite faillit m'excéder, et je fis des efforts surhumains pour ne pas éclater à mon tour. Je ne voulais pas que Maa Médi, en rentrant de sa plantation le soir, mourût d'une crise cardiaque en apprenant que « cette fille de mauvaise vie » était venue allumer une bagarre scandaleuse chez nous, en plein jour, ce qui aurait signifié, pour ma mère, que ces derniers temps encore j'avais donné à Agatha le sentiment que je l'épouserai. Du reste, à la minute présente, il m'était impossible de dire que j'allais jamais épouser une femme comme elle, avec tout ce qu'elle venait de dire et de faire. Mais, je vous dis, quand les jours passent, ils ne reviennent plus. Écoutez la suite de mon histoire.

Oui, ce jour-là, je fis tout ce que je pus pour éviter le scandale, et surtout pour éviter à Maa Médi le désagrément de savoir que la belle Agatha était venue « me voir ». Mais ce fut en vain. Elle sut la nouvelle dès son retour des champs, à la borne-fontaine, où elle était allée puiser de l'eau pour la cuisine du soir. Et pour le restant de la soirée, je passai mon temps à expliquer à ma mère qu'Agatha avait agi par pure impulsion, car il n'y avait jamais eu auparavant de promesse de mariage entre nous. Maa Médi alla finalement se coucher, apaisée une fois de plus par mes explications. « Cette nature inquiète, pensai-je, a, dans le fond, plus besoin de mon soutien que moi du sien. Pourtant, elle s'obstine à croire que je reste son petit garçon d'autrefois, son enfant qu'elle a le devoir de protéger. Ah, les parents... ».

Près d'un mois était passé depuis que nous avons donné notre argent à Njiba, et pourtant, celui-ci ne nous faisait toujours pas signe de vie.

L'inquiétude commençait à nous gagner. J'allais de temps en temps chez Tanga, voir ma fiancée et sa mère. Chaque fois que j'y allais, j'étais accompagné de deux ou trois jeunes gens de chez nous, et nous venions les bras chargés de cadeaux pour la famille. Les fiançailles se déroulaient normalement. Pourtant, je ne pouvais rien savoir de la suite des négociations pour mon mariage, en parlant avec Tanga, le propre père de ma fiancée. Car c'était Njiba seul qui en avait la responsabilité ... Deux mois se passèrent, pendant lesquels je n'allais plus à la pêche que pour quelques jours, bien que la saison de la pêche en haute mer fût déjà venue. Finalement, un soir, le roi Salomon alla trouver Moudiki et le chef Mbaka :

– C'est assez maintenant, leur dit-il. Il faut agir. Car supposez un seul instant que cet ivrogne de Njiba n'ait même pas remis l'argent aux siens, et qu'il le dépense à boire, cela voudrait dire que nous aurions tout perdu, y compris les cadeaux sans nombre que notre fils ne cesse d'offrir à la famille de Fanny...

– Cela est impossible, dit le chef Mbaka. Tu sais bien qu'ils ont déjà rompu les fiançailles d'avec ce petit de Bonapriso. Depuis qu'il s'y rend, La Loi ne nous a jamais rapporté qu'il a rencontré le jeune homme chez Tanga ... pas une seule fois depuis qu'il y va... ses amis qui l'accompagnent non plus. Donc, c'est clair : les autres fiançailles sont rompues, et pour nous, tout est en bonne voie. Je ne sais ce qui t'inquiète.

– Ce qui m'inquiète, c'est le temps qui passe sans que nous sachions où nous en sommes avec ces gens-là. Moi je me méfie d'eux...

– Oui, dit Moudiki, je crois que le roi a raison, Mbaka. Pourquoi diable Njiba ne nous dit-il pas ce qu'ils ont fait de notre argent ? Cela me semble bizarre : nous donnons de l'argent, et nous n'avons pas notre femme, et nous ne savons pas ce que l'argent lui-même est devenu... Et ils ont le toupet de nous parler d'un mariage gratuit. Je pense qu'il faut agir, chef, et agir tout de suite.

Moudiki perdait confiance même en ses frères dès qu'il s'agissait d'une question d'argent. Mais il avait raison, cette fois-ci : il fallait agir. Le roi Salomon acquiesça d'un signe de la tête, content de trouver un appui.

– Bien, dit enfin Mbaka. C'est entendu, nous allons agir. Salomon, tu n'as qu'à appeler les jeunes gens que nous avons désignés pour cela, et

leur dire que c'est pour demain soir. Demande à La Loi s'il va voir sa fiancée demain soir. S'il y va, alors, « ce sera » pour après-demain soir. S'il n'y va pas, fais comme nous avons décidé d'opérer...

Le lendemain soir, je n'avais aucune intention d'aller chez Tanga. D'abord, je n'avais pas d'argent à dépenser en cadeaux ce jour-là, ensuite, je voulais aller voir... mais oui : Agatha Moudio, que je n'avais pas revue depuis le jour où elle avait tout cassé chez moi. Quand je vous dis que je l'aimais... Deux raisons principales me poussaient à aller la voir le lendemain soir : d'une part, j'apprenais qu'elle s'était remise à jouer avec la vie d'une manière, assez désordonnée, assez scandaleuse, comme disaient les gens de chez nous qui lui reprochaient de nouveau ses longues et inexplicables sorties au quartier européen : d'autre part, j'étais fatigué de ces visites chez Tanga, que je passai à causer avec les amis qui m'y accompagnaient, ou avec les parents de Fanny, sans jamais pouvoir adresser la parole à la jeune fille elle-même. En ce temps-là, c'était la règle : le fiancé ne disait rien, ou presque rien à sa fiancée, au cours des longues soirées de ces fameuses visites avec cadeaux. De toute façon, Fanny était encore une petite gamine, et je n'avais pas encore commencé à la considérer comme une fille devant bientôt devenir mon épouse. Il est vrai que la confiance de Tanga et de la mère de Fanny à mon égard s'affirmait de jour en jour, et que ces derniers temps, ils avaient parfois laissé leur fille nous accompagner à la fin de notre visite à quelques mètres de leur maison, sur notre chemin du retour : mais je ne pouvais pas dire que cette petite compagne timide jusqu'au mutisme me ravît tellement le cœur.

– Non, dis-je au roi Salomon, je ne vais pas chez Tanga demain soir, j'irai un autre jour.

C'est bon, fils, je voulais simplement savoir ... Et que fais-tu demain soir ?

– Demain soir ? demandais-je au roi Salomon, un peu embarrassé, et vous savez bien pourquoi. Demain soir ? ... Euh ... je ne fais rien de spécial... je serai chez moi, je vais me coucher, je me sens un peu fatigué depuis quelques jours. Je me reposerai. Pourquoi donc ?

– Oh, pour rien, fils, pour rien, je voulais simplement savoir.

Et il s'en alla.

Il faut que je vous explique : en ce temps là, lorsqu'un jeune homme de chez nous avait une fiancée, il avait le devoir d'aller de temps en temps rendre visite à sa future, c'est-à-dire surtout aux parents de celle-ci, puisqu'en principe il ne lui était pas laissé le loisir de causer tranquillement avec la fiancée. Des amis du jeune homme l'accompagnaient généralement, et de ce fait, étaient connus de la famille de la jeune fille. Ainsi, le jour où le jeune homme, pour une raison ou une autre, ne pouvait pas se présenter lui-même, ses amis avaient le droit de le remplacer pour faire la cour à la jeune fille... Le soir où je décidai d'aller plutôt chez Agatha que chez Tanga, certains de mes amis pouvaient donc se rendre à ma place chez mes futurs beaux-parents, sans que cela parût déplacé à personne. C'est ce qui se passa.

Le roi Salomon envoya mes amis chez Tanga, à l'heure normale de la visite du soir, avec quelle consigne ? Vous le saurez tout à l'heure. Ebanda, Toko, et bien entendu mon cousin Ekéké, étaient les « agents officiels » de cette mission nocturne. Mais, pour une fois, ils étaient accompagnés par quatre autres jeunes gens de notre village, qui n'allèrent pas, eux, chez Tanga, ils attendaient dans la rue la suite des événements.

La maison de Tanga ne donnait pas dans la rue. On quittait celle-ci, et l'on s'engageait dans un sentier traversant un jardin planté de « manioc du Sénégal », comme les femmes doualas appellent cette variété de manioc, pour je ne sais quelle raison. Au fond du jardin, enfin, se dressait la maison de Tanga : sol relevé de terre battue, murs fragiles en nattes de raphia, toiture en tôle ondulée, elle avait la fière apparence de celle d'un homme vivant aisément. Tout autour d'elle, dans une cour au sol sablonneux blanc, s'élevaient les maisons plus petites de ses épouses. Il y en avait trois. C'était dans cette cour que, par temps clément et par nuits de lune, nous avions l'habitude de nous asseoir en compagnie des parents de Fanny, et de deviser jusqu'à des heures très tardives de la nuit. Et ce soir-là, Ekéké et ses compagnons firent comme à l'accoutumée. Ils dinèrent chez Tanga, et puis ce fut la longue veillée au cours de laquelle on se racontait les histoires les plus diverses. À la fin, la femme de Tanga bâilla.

– Tu as sommeil, femme ? Quel est donc ce sommeil qui te vient à l'heure du coucher des poules, comme si tu étais sans résistance ?

Elle essaya de résister, voulant prouver à son mari qu'elle n'était pas ... une poule à aller tôt au lit. Mais bientôt, le sommeil fut le plus fort : Wonjè, la mère de Fanny, bougea de la tête, involontairement, comme quelqu'un qui somnole et ne sait plus rien faire pour s'en empêcher.

– Va te coucher, dit son mari. Ne reste pas là à nous donner envie de dormir, à nous aussi.

– Et nous aussi, dit Toko, l'un de mes amis, nous aussi, nous allons nous retirer ; il commence à se faire tard... Fanny, tu ne veux pas nous raccompagner jusqu'à la porte du jardin ? Juste là, dans la rue, et puis tu reviens...

– Oh, dit Fanny, avec ces histoires de fantômes que vous n'avez cessé de raconter, j'ai peur à présent, j'ai peur, je ne sais comment je vais pouvoir dormir cette nuit, et tu me demandes de vous raccompagner ?

– Allons, Fanny, dit le père Tanga. Tu grandis, tu as un fiancé et tu trouves le moyen d'avoir peur comme si tu étais une gamine ? Il faut que tu apprennes les bonnes manières : quand des étrangers viennent te voir chez toi, il faut que tu les raccompagnes un bout, sinon, ils sont en droit de penser que tu es mal élevée, et c'est moi, ton père, qui en aurais honte en fin de compte.

À ces mots, Fanny se leva promptement, tandis que son père entra dans la maison en recommandant à la fille de vite revenir pour rentrer les bancs et les chaises, de peur que la pluie ne tombât dessus au cours de la nuit.

Les jeunes gens marchèrent aux côtés de Fanny.

Bientôt, ils atteignirent la rue. C'est alors que tout changea. Toko et Ebanda prirent la petite fille, chacun par un bras, fermement, tandis que mon cousin Ekéké, sifflant un air convenu à l'avance, appelait les autres gaillards cachés dans les buissons. Tous entourèrent soudain Fanny, qui en fut effrayée. Elle essaya de crier, d'appeler au secours, de pleurer. Impossible : quelqu'un lui mit une main dans la bouche, et personne, dans le voisinage, n'entendit de plainte d'aucune sorte.

– Pressons-nous, pressons-nous, dit l'un des jeunes gens.

– Nous t'emmenons chez nous cette nuit, Fanny, annonça Ekéké ; à partir de cette minute, tu es la femme de La Loi, tu es notre femme. Allons-y, emmenons-la.

Ils n'eurent aucune peine à transporter la petite Fanny et à la sortir de son village. Dès qu'ils furent hors d'atteinte de poursuivants éventuels, ils remirent la petite fille sur ses jambes :

– Maintenant, tu dois courir avec nous, ordonnèrent-ils.

Courir... et de quelle manière : les deux bras solidement tenus par deux hommes. Fanny fit ce qu'elle put. En courant, elle pleurait, elle pleurait...

Ils arrivèrent dans notre village vers minuit. Je n'étais pas encore rentré. Dès qu'ils furent dans les limites de notre village, ils se mirent à crier : « Ou-ou-ou-ou... Ou-ou-ou-ou... Nous l'avons, la mariée, nous l'avons ramenée, la femme de La Loi... Ou-ou-ou-ou-... » Aussitôt, de toutes les maisons, des gens accoururent pour voir la mariée de la nuit. Et tous, plus ou moins bien réveillés, se mirent à souhaiter la bienvenue à Fanny, et à lui faire les recommandations d'usage : « Mariée, ne sois pas égoïste ; mariée, aie bon cœur, ne sois pas égoïste... Ou-ou-ou-ou... ».

Le bruit de la foule parvint jusqu'à moi, alors que je revenais du village d'Agatha. En approchant de ma maison, je vis qu'elle était déjà pleine de monde... et quand je dis qu'elle était pleine, vous ne pouvez pas vous en faire une idée. Et quel brouhaha... Tant de cris et de chants et de caisses vides battues comme des tam-tams, tout cela étouffait complètement les pleurs de Fanny. Je parvins à me faire un chemin dans la foule, et à pénétrer chez moi. Je trouvai Maa Médi assise à côté en larmes.

– Ma fille, dit Maa Médi en me voyant, voici mon fils. C'est ton mari. Reste ici avec lui, pour le servir et lui faire des enfants, beaucoup d'enfants.

Je ne fis pas davantage attention à la pauvre Fanny que lorsque j'allais voir ses parents, soi-disant pour faire la cour à ma fiancée. Pour moi, c'était une petite fille, dont il fallait avant tout achever l'éducation en attendant que, plus tard, elle se mit à me faire des enfants. En tout cas, pensai-je, c'était Maa Médi qui avait entraîné ce mariage précoce ; il lui appartenait à présent de prendre Fanny en main et de la transformer en une vraie femme digne de son fils. Aussi, lorsque tout le monde, fatigué par quelque deux heures de bruit infernal et de remue-ménage, décida enfin d'aller se coucher, Fanny alla-t-elle passer la nuit, non pas dans ma chambre, mais bel et bien chez Maa Médi.

Tanga, ne voyant pas sa fille rentrer comme à l'ordinaire, cette nuit-là, devina qu'il était arrivé quelque chose. Aussitôt, il alla alerter son frère Njiba, responsable du mariage de Fanny. On ne fait rien dans un cas pareil, quand on n'a pas pu empêcher l'enlèvement d'une fille par les gens du village de son fiancé. S'il avait su, Tanga aurait ordonné à Fanny de ne pas raccompagner les visiteurs du soir ; cela aurait été la seule façon d'éviter ce qui venait de se produire. Il ne l'avait pas fait, confiant dans les bonnes manières de ses hôtes. À présent, il était trop tard, plus personne n'y pouvait rien...

– Elle est mariée, notre fille, dit Njiba, dans un demi-sommeil ; mariée, sans que ces gens-là aient fini de rembourser l'argent qu'ils nous doivent... Mais elle est mariée, et nous n'y pouvons plus rien.

Tanga et Njiba, chacun de son côté, passèrent une nuit aussi paisible que s'il n'y avait rien eu de grave. Le lendemain, ils invitèrent les femmes de leur village à se rendre chez moi « pour pleurer leur fille ». Elles vinrent en foule. Je préparai leur chagrin avec « un peu d'argent pour acheter du sel de cuisine et du tabac pour la communauté ». Fanny, naturellement, resta chez nous.

6

Le roi Salomon déposa le dernier parpaing au pied de l'oranger et alla se laver les mains dans l'eau sale contenue dans la moitié d'un tonneau maladroitement scié. Maa Médi rentrait de sa plantation, accompagnée de Fanny. Toutes les deux étaient très fatiguées : une journée entière de travail, sous le chaud soleil de ce mois de décembre, ce n'était pas particulièrement amusant. Fanny était en train d'apprendre auprès de ma mère son futur métier de maîtresse de maison. Je ne la voyais pas souvent, car je continuais à aller à la pêche en haute mer, et à fréquenter Agatha... quand elle le voulait bien : car à présent que j'étais marié aux yeux de tout le monde, Agatha ne se mettait plus à ma disposition comme autrefois. Ceci, c'est une autre histoire, à laquelle il sera toujours temps de revenir plus tard.

Ma mère vit un énorme tas de parpaings au pied de l'oranger. Elle faillit ne rien dire au roi Salomon. Elle respectait beaucoup cet homme qui avait aidé son fils à éviter la honte de prendre une compagne à la célébrité peu souhaitable. Elle faillit donc ne rien dire, croyez-moi. Mais ce tas de parpaings, là au pied de l'oranger, c'était la mort de l'arbre à brève échéance. Ces parpaings de ciment avaient déjà desséché deux orangers dans le village, et Maa Médi ne tenait pas à ce que cet arbre-ci, que j'avais autrefois planté moi-même, subît le même sort. C'est pourquoi elle parla :

– Salomon, tu recommences à poser tes briques au pied de cet oranger. Tu sais que le ciment est mortel pour ces arbres-là, et tu le fais encore ici ; tu ne veux pas que nous ayons seulement un fruit mûr pendant les grandes chaleurs ?

– Femme, répondit aussitôt le roi, tu te trompes de deux façons : tout d'abord, ce ne sont pas « mes briques », comme tu le dis si bien. Car tu sais que je suis aussi pauvre que toi, et que par conséquent je ne pourrais jamais acheter de ciment pour faire des parpaings. Tu sais que c'est Gros-Cœur qui m'a donné ce travail à faire. Tu te trompes encore quant du m'accuses de vouloir dessécher ton oranger. Le ciel ne m'a pas donné des mains pour détruire, mais pour construire. Ne m'appellez-vous pas, dans ce village, « le roi bâtisseur » ? Tu vois donc ? Je te dis que toute cette affaire regarde, comme avec un seul œil, Gros-Cœur, qui veut à tout prix terminer bientôt la construction de sa maison en dur.

Maa Médi admira la sage réponse du roi. Mais elle se dit que l'affaire n'allait pas en rester là : elle irait voir, elle-même, l'oncle Gros-Cœur, dès que celui-ci rentrerait de son travail.

– Oui, j'irai le voir ce soir, dans sa maison en dur, promit ma mère avec dans la voix un accent de jus de citron.

Puis elle déposa son fagot de bois mort, et entra chez elle pour préparer le repas du soir.

Cela faisait quelques temps que Fanny était chez nous. Il s'était passé maints faits divers, que je ne vais pas vous raconter ici, pour la simple raison que la plupart d'entre eux étaient sans aucun rapport avec la petite histoire de ma vie privée. Mais revenons à la fin de la journée du roi Salomon.

Le roi se lava les mains. Le ciment en disparut, mais la noirceur de la peau du revers, ainsi que la blancheur de la paume, persistèrent, malgré le bout de savon de Marseille. Puis le roi essuya la sueur de son front à l'aide d'un mouchoir sale. La journée était terminée. Il reprit sa veste kaki, très usée, qui sentait le soleil humide. Le roi passa un bras et sentit quelque chose de frais à l'intérieur. Effrayé, il jeta sa veste au loin d'un mouvement brusque, et s'essuya machinalement la main qu'il avait tenté de passer par la manche. Une grenouille trouva son chemin à travers le labyrinthe des plis de la veste, et fit un saut à l'extérieur. Le roi sourit en poussant un soupir de soulagement. Ce n'était pas un serpent, comme il l'avait tout d'abord cru, ce n'était qu'une grenouille, une grenouille incapable de mordre... « Comme j'ai eu peur », s'avoua le roi à lui-même. « Décidément, cette veste m'apportera plus d'une histoire à raconter ».

Salomon, le roi bâtisseur de maisons, savait aussi construire des histoires de toutes sortes, parfois de toutes pièces, interprétation incomparable garantie... même quand il n'y avait pas eu de grenouille dans la manche de sa veste kaki. Déjà, la petite bête avait disparu dans l'herbe molle de la cour, et déjà, elle avait considérablement grandi dans le frais souvenir de Salomon. Il n'avait jamais vu de grenouille plus grosse auparavant. Et puis alors, il fallait voir comme elle s'était montrée agressive... Peut-être n'était-ce pas là, d'ailleurs une grenouille toute simple. On voyait tant de choses étranges dans notre petit village... Le roi trouva aussitôt une enveloppe solide et impressionnante à cette histoire

banale d'une grenouille qui s'était abritée du soleil dans la manche de sa veste, lorsque Dicky vint à passer par là...

– Bonsoir, roi. Comment vas-tu ?

– Oh, laisse-moi, Dicky, si tu savais ce qui vient de m'arriver. Oh, laisse-moi...

– Mais, tu me parais tourmenté, toi. Qu'est-ce qui se passe ?

– Dicky, crois-moi, mon père a certainement vécu plus longtemps que moi, mais je t'assure que moi, j'ai vu bien plus de choses que lui. Oui, oui, bien plus de choses extraordinaires...

– Mais, dis-moi au moins ce qui se passe !

– Oh, c'est quelque chose d'étrange, Dicky. Comment puis-je raconter tout ce qui vient de m'arriver ? Écoute-moi, et réponds-moi : as-tu jamais vu une grenouille ?

– Une grenouille ?

– Oui, une grenouille.

– Ô roi Salomon, je ne sais pas lire, je ne suis pas allé à l'école, je ne parle pas français, comme Gros-Cœur ou comme Ekéké, mais tout de même, permets-moi de te dire que je sais ce que c'est qu'une grenouille. Quelle question ...

– Non, ne te fâche pas, Dicky, je ne te demande pas cela pour te vexer. Je voudrais seulement m'assurer que je n'ai pas rêvé tout à l'heure. Dis-moi : à quoi une grenouille ressemble-t-elle ?

– À quoi ... à quoi ? ... mais, à rien... à une autre grenouille.

– Oui, c'est vrai, c'est vrai. Pourquoi suis-je si bête ? Et tu crois, Dicky, que c'est froid, une grenouille ?

– Froid, comme une autre grenouille. Je te dis qu'elles se ressemblent toutes.

– Mais, dis-moi : as-tu jamais vu une grenouille qui s'allonge ?

– Qui s'allonge ?

– Et qui change de tête ?

– Qui change de tête ? Que dis-tu, roi Salomon ?

– Et qui s'apprête à dire : « je suis la grenouille d'un tel » ?

– Tu es fou, roi Salomon, tu es fou, roi Salomon, tu es fou. Que racontes-tu là ?

– Oui, parfaitement, c’est ce que je viens de voir. Et tu sais, ce n’est pas le roi Salomon qui t’inventerait un mensonge de cette grosseur... Et même, je pourrais, si tu y tenais, te dire à qui appartient cette grenouille.

Dicky eut comme le vertige. Il comprenait à peine ce que disait Salomon, qui continua :

– Tu vois ma veste, Dicky, je te demande si tu vois ma veste ?

Dicky était de plus en plus sidéré. Le soir tombait. L’heure du fantastique et du magique approchait, encore hâtée sous cet oranger par l’étrange histoire du roi.

– Tu vois ma veste ? Tu vois, c’est de cette veste que la grenouille dont je te parle est sortie. Or, regarde donc autour de toi... Il n’y a rien ici, qui puisse faire croire qu’une grenouille viendrait habiter aussi loin de la rivière. De plus, l’herbe est rase, et s’il y avait eu une grenouille avant l’événement que je te raconte, je l’aurais sûrement vue, et je l’aurais empêchée de se faufiler dans ma veste. Or, tout à l’heure, je viens prendre ma veste, et voilà que je sens quelque chose de froid à l’intérieur. Je rejette ma veste par terre, et que vois-je sortir d’une manche ?

– Une grenouille ?

– Oui, une grenouille... mais une de celles que je ne te souhaiterais jamais de rencontrer une seule fois dans ta vie... Une grosse grenouille toute noire, qui se tourne vers moi en sortant de ma veste, s’arrête, me regarde fixement, et se met à s’allonger, à s’allonger, tout en changeant de tête. Et à la fin, elle a tellement changé, que son visage a tous les traits d’un véritable visage d’homme ... un visage que toi et moi connaissons bien. Et c’est alors que la grenouille ouvre la bouche pour me dire à qui elle appartient ; mais je te dis que c’était inutile, car à son visage, on pouvait tout de suite le deviner : on n’a jamais vu pareille ressemblance...

– Et qu’a-t-elle dit ?

– Rien.

– Et à qui appartient-elle donc ?

– Allons, Dicky, je te dis que ce n’était pas une grenouille de l’espèce que l’on voit couramment, je te dis en plus qu’elle ressemblait à quelqu’un

que nous connaissons bien, toi et moi, et tu me demandes encore à qui elle appartient ? une grenouille sorcière, personne ne peut se permettre d'en avoir une ici ; personne d'autre que notre frère Gros-Cœur....

– Si tu l'appelles encore ton frère, cela te regarde. Mais moi, après ce qu'il nous a fait, je ne le considère plus comme un frère. On n'agit pas de la sorte uniquement parce qu'on veut construire une maison en dur. Qu'est-ce que c'est, après tout, qu'une maison en dur ?

– Et tu sais, Dicky, il me fait travailler à la construction de sa maison, de la même manière qu'un Blanc me ferait travailler : il me tue de travail pour presque rien. Et chaque soir, dès qu'il rentre de son bureau, il vient vérifier ce que j'ai fait dans la journée... comme s'il n'avait pas confiance en moi. Vraiment, le fait d'avoir un emploi stable à la ville lui a retourné la tête. Tu me diras que tout cela, c'est son affaire ; mais vois donc ce qu'il nous a fait : ce terrain immense qu'il a vendu, et qui ne lui appartenait pas, vois-tu cela ?

– Et il dépense seul tout l'argent qu'il en a retiré...

– Je te dis, conclut Salomon, qu'il a une grenouille sorcière qui lui ressemble à tel point qu'il aura du mal à le renier. Si tu racontes mon étrange aventure à quelqu'un, n'oublie pas d'ajouter que la grenouille a parlé, elle-même, pour se réclamer de Gros-Cœur. Ces grenouilles sorcières, il faut leur reconnaître toutes les facultés qui en font des animaux surnaturels.

Inutile de préciser que tout ceci faisait partie du contexte d'une campagne de dénigrement ouverte depuis quelques jours contre mon oncle Gros-Cœur. Il ne pouvait en être autrement. Mon oncle, cet homme sachant lire et écrire, et qui ne pensait qu'à vivre à la manière des Européens, avait déjà auparavant déclenché un certain nombre de réactions parmi les habitants de notre village. Jamais, toutefois, il n'avait encore réussi à unir contre sa personne une coalition comparable à celle d'aujourd'hui. Car ses ennemis sortaient cette fois-ci des limites même de notre village ; ils se comptaient jusque dans les villages voisins, et notamment dans celui d'Agatha Moudio, où le père de celle-ci proférait mille jurons contre « cet Européen de chez nous qui avait oublié de blanchir et qui vendait la terre de ses aïeux sans demander l'avis de ses compatriotes ». C'était là, en effet, le dernier numéro du répertoire para-

européen de l'oncle Gros-Cœur. À la limite du village d'Agatha et du nôtre, se trouvait un terrain dont personne, jusque-là, n'avait trouvé opportun de réclamer la propriété. Or, voilà qu'un jour, un commerçant syrien, confiant dans l'avenir commercial de ce terrain, vint voir les habitants du village, pour leur demander de le lui vendre. Et l'oncle Gros-Cœur, que nous avons surnommé Gros-Cœur à cause de son amour des grandeurs, sans rien expliquer à personne, avait seul négocié avec le Syrien, et lui avait vendu le terrain, sans autre forme de procès. Le genre de chose à ne pas faire si l'on ne tient pas à déclencher le courroux des habitants d'un village. Ce n'est pas qu'on refuse obstinément de vendre la terre – je me demande du reste ce qui resterait de terre aux gens de chez nous s'ils réussissaient à tout vendre à l'étranger venu de Syrie ou d'ailleurs – mais on aime bien voir tout le village au courant des transactions... et surtout, on ne veut pas voir un seul individu dépenser, pour lui tout seul, tout l'argent résultant de la vente d'un terrain petit ou grand. Et parce que l'oncle Gros-Cœur avait manqué de respect aux siens, tout le monde lui en voulait de s'être enrichi du bien commun, et de le dépenser exclusivement pour son usage personnel. Après tout, ce n'était pas parce que l'oncle Gros-Cœur savait lire et écrire et parler aux étrangers, qu'il lui était permis de négliger ses frères. Il n'avait pas agi en frère, et l'on se préparait à lui faire comprendre, d'une manière ou d'une autre, que dans ce village qu'il avait volontairement tenu pour quantité négligeable, il ne pouvait plus se vanter d'avoir des frères. Vous avez entendu tout à l'heure, lorsque ma mère a fait remarquer à Salomon que « ses parpaings allaient faire dessécher son oranger » : « Je te dis que toute cette affaire regarde, comme avec un seul œil, Gros-Cœur qui veut terminer au plus tôt la construction de sa maison en dur », avait conclu le roi Salomon. Et Maa Médi avait promis sur un ton aigre qu'elle irait voir cet oncle Gros-Cœur qui ne se contentait pas seulement de construire des maisons en dur avec l'argent de la communauté, mais encore voulait faire dépérir un arbre sans lequel nous ne pourrions lutter contre la soif par les temps chauds.

Quand à l'histoire de la grenouille sorcière de Gros-Cœur, elle connut aussitôt un succès foudroyant. Vous savez qu'en fait d'agent de propagande, il n'existait pas chez nous mieux qualifié que Dicky. Et

l'émotion dans laquelle cette terrible histoire le plongeait ne pouvait qu'en accélérer la diffusion ; celle-ci se fit rapidement, de bouche à oreille, et dès le lendemain, tous les villages des alentours surent que l'oncle Gros-Cœur possédait une grenouille sorcière. Le fait est que personne ne savait à quoi une grenouille sorcière pouvait bien ressembler, pour la simple raison que seul le roi Salomon en avait vu une ; or vous savez comme moi que celle qu'il avait vu sortir de sa veste n'était pas différente des grenouilles que vous et moi connaissons, qu'elles soient sorcières ou non. N'empêche que chacun pouvait maintenant décrire avec précision cette grenouille de l'oncle Gros-Cœur, « la plus terrifiante de toutes les grenouilles d'ici-bas ».

Quelques neuf jours après l'étrange aventure dont le roi Salomon avait été l'unique témoin, Dicky, celui-là qui s'était chargé de colporter la nouvelle, Dicky mourait dans sa maison sans que personne pût jamais dire de quelle maladie il était mort. Vous rencontrez parfois des hommes et des femmes qui vous disent, très sûrs d'eux-mêmes, que la sorcellerie n'existe pas, que ce sont des « histoires à dormir debout », et je ne sais plus quels autres blasphèmes. Nous n'avons pas, chez nous, ce mot que l'on utilise dans d'autres langues pour expliquer l'inexplicable concomitance de certains faits : la coïncidence n'existe point chez nous, et personne n'y croit. Il faut avouer, du reste, que dans le contexte de notre petit village, la mort de Dicky, juste après qu'il avait dévoilé le secret d'un sorcier, était une chose difficile à classer parmi les coïncidences d'ici-bas. Ce hasard nous donna beaucoup à réfléchir ; mais en était-il vraiment besoin ? Non, chacun de nous pensa, presque automatiquement, que l'homme qui avait supprimé Dicky, le seul qui eût pu faire cela pour une raison précise, c'était l'oncle Gros-Cœur.

C'en était trop cette fois-ci ; la colère des gens de chez nous atteignit son paroxysme, et un matin, ils assiégèrent mon oncle chez lui, pour l'empêcher d'aller à son travail. Il y avait une foule d'homme, aussi bien de chez nous que des villages voisins.

– Tu n'iras pas à ton travail aujourd'hui, Cœur. Tu nous dois des explications, et c'est nous-mêmes qui allons faire justice, s'il le faut.

C'était effrayant, une telle visite matinale... Parce Dicky était mort ? Et si ce n'était pas l'oncle Gros-Cœur qui avait emmené son âme dans le

monde impénétrable des sorciers ? S'il était mort de sa belle mort, simplement parce que la vie l'avait assez vu, et que le monde d'au-delà le réclamait ? Autant de questions que vous me posez, et auxquelles je me dois de vous répondre que chez nous, il n'arrive jamais de mort naturelle. C'est toujours un sorcier qui a fait le coup. Et cette fois-ci, il n'y avait pas d'erreur possible : c'était l'oncle Gros-Cœur qui avait supprimé Dicky.

– Je n'ai rien fait, je n'ai rien fait, je vous le répète. Ce n'est pas moi qui l'ai tué. Il m'était si cher, hi, hi, hi (il pleurait) que je n'aurais jamais songé à faire pareille chose, même si j'en avais eu le pouvoir ...

– Tu vas peut-être nous faire croire que tu n'en as pas le pouvoir ? Et la mère Mondo, qui l'a liquidée, n'est-ce pas toi ?

– Non, non, je n'ai pas fait cela. La mère Mondo, pensez donc à tout ce qu'elle a fait pour moi... Je ne me serais jamais permis de faire cela... hi, hi, hi, elle est morte sans même me dire adieu, pauvre mère Mondo. Ce n'est pas moi qui l'ai tuée, croyez-moi...

Tout ce que la mère Mondo avait fait pour lui... Quel argument ; vous savez que dans cet infernal domaine de la sorcellerie, les sorciers ne liquident précisément que les personnes qui leur sont les plus chères. C'est la loi du milieu. Tout ce que la mère Mondo avait fait pour lui...

– Décidément, tu nous prends pour des imbéciles, Cœur, oui, tu nous prends pour des imbéciles.

Alors, les hommes se mirent à défiler devant lui, dans la vaste pièce où ils se trouvaient réunis, et chacun de prononcer sa sentence :

Tu as fait disparaître beaucoup trop de gens d'ici, dit le chef Mbaka. Tu mérites que ta dernière heure sonne à son tour. Prenez-moi cet homme, et emmenez-le dehors..., ordonna-t-il aux autres.

L'oncle Gros-Cœur protesta, il tenta de se défendre, mais il fut quand même emmené dehors. Les hommes demandèrent aux femmes et aux enfants de s'éloigner, car le spectacle qui allait se dérouler n'était pas pour eux. D'ailleurs, les femmes n'avaient rien à faire dans tout cela ; elles n'avaient qu'à aller pleurer Dicky, dont le corps reposait encore dans sa maison.

On se rendit sous un grand arbre, sur la place du village. Là, on fit asseoir l'oncle Gros-Cœur sur une pierre plate. On lui posa sur la tête une

planche en bois dur d'environ un mètre de long. Et l'on se mit à poser sur la planche, des pierres, de grosses pierres de plus en plus lourdes, tandis que deux hommes assuraient l'équilibre de la planche en la maintenant fermement sur la tête de mon oncle. Et chaque fois qu'une nouvelle pierre était ajoutée sur la planche, Mpondo-les-deux-bouts s'avavançait et demandait à l'oncle Gros-Cœur :

– Dis-nous, dis-nous vite, si tu ne veux pas mourir : c'est bien toi l'assassin, n'est-ce pas ?

L'homme ne répondait pas. Et aussitôt, une nouvelle pierre était ajoutée, plus lourde que la précédente. Le cou de mon oncle devait être d'une facture spéciale, car il résista longtemps au supplice. Mais Tante Adèle savait qu'il ne pourrait pas résister indéfiniment. Elle refusa d'aller pleurer Dicky ainsi que l'avait ordonné le chef Mbaka. Elle s'enfuit en courant vers la ville, en disant à haute voix qu'elle ne remettrait plus jamais les pieds chez nous, tant que l'on n'aurait pas puni les hommes qui martyrisèrent son mari. Et le supplice continuait. On crut chez nous que Tante Adèle s'était enfuie pour toujours, que l'on n'entendrait plus parler d'elle. Tant s'en faut : elle arriva à la ville, trouva le lieu de travail de son mari, et là, elle fit tout ce qu'elle put pour expliquer au patron de l'oncle Gros-Cœur qu'on était en train de tuer celui-ci. Aussitôt, l'homme, qui s'était déjà inquiété de ne pas voir mon oncle arriver au travail bien qu'il fût déjà dix heures du matin, téléphona au commissaire de police, M. Dubous. Vous vous souvenez de cet homme qui était venu me faire arrêter un jour, parce que j'avais réclamé de l'argent pour le sel de la communauté. Dès qu'il sut ce qui se passait, il prit son espèce de « panier à la salade » et débarqua chez nous une heure après, sans nous avoir prévenus de son arrivée. Le spectacle sous l'arbre continuait. Je me demande comment l'oncle Gros-Cœur n'était pas encore mort ; vraiment, par moments, son incroyable résistance physique me donne sérieusement à croire qu'il devait posséder quelque pouvoir magique, sinon du genre dont on l'accusait, du moins d'un genre plus inoffensif, plus... protecteur pour lui-même.

En un clin d'œil, des gendarmes encerclèrent la place, et l'on passa des menottes, aussitôt, à tous les hommes présents. On avait commencé, bien entendu, par défaire l'oncle Gros-Cœur de son lourd fardeau de pierres.

Les autres hommes, menottes aux poignets, furent invités à monter dans le fourgon cellulaire. La plupart des anciens de notre village y étaient, le chef Mbaka en tête, puisque c'était lui qui avait dirigé les opérations. Oui, ils y étaient, presque tous. Et si je vous dis le nom d'un seul d'entre eux qui ne figurât point parmi les prisonniers, vous allez me dire que je suis un menteur. Et pourtant c'est vrai : le promoteur de toute cette affaire, le seul homme de chez nous qui eût jamais l'occasion de rencontrer la fameuse grenouille sorcière, celui-là dont l'imagination alla jusqu'à faire croire que cette grenouille avait la tête de l'oncle Gros-Cœur, oui, je vous dis, le roi Salomon ne fut point emmené avec les autres au cours de cette rafale. Car ce jour-là, son extraordinaire sagesse l'avait rendu « malade, très malade », et il avait dû s'enfermer chez lui pendant que se déroulait l'ignoble spectacle auquel vous venez d'assister.

Les autres furent jugés. Aucun d'eux ne fut convaincu d'avoir mal agi, car ils ne concevaient guère qu'un de leurs frères se permit d'exterminer la communauté impunément. Le juge européen qui les interrogea faillit devenir fou en apprenant cette histoire de grenouille sorcière ; « ils n'ont pas ça chez eux », devait m'expliquer plus tard le roi Salomon.

Le juge les condamna à quatre ans de prison ferme et décida qu'ils iraient purger leur peine dans le nord du pays, à Mokolo. C'est ainsi qu'ils y allèrent presque tous, les vieux de chez nous ainsi que des hommes des villages voisins, parmi lesquels je me dois de signaler, en particulier, le père d'Agatha Moudio.

7

Quand le sort veut rire des hommes, il ne les ménage pas. Si vous étiez venus dans notre village un an environ après cette terrible affaire, vous vous en seriez aperçus. Car vous auriez alors constaté que les deux hommes les plus importants, c'est-à-dire les plus âgés, qui nous restassent encore, après la déportation des autres, c'étaient le roi Salomon et l'oncle Gros-Cœur. Lorsque j'y repense aujourd'hui, je me tiens les côtes de rire, car je revois la tête de ces deux hommes lorsqu'il leur arrivait de se rencontrer dans l'unique rue de notre village. Il y avait le roi Salomon qui, avec son histoire à peine croyable de grenouille sorcière, avait failli envoyer l'oncle Gros-Cœur à la mort, et puis ce dernier, qui, bourré de rancune après ce qu'on lui avait fait, s'était juré de ne plus adresser la parole à personne dans le village. « D'ailleurs, je vais partir d'ici, je vais quitter ce lieu maudit », disait-il souvent. Mais il ne partait guère, « car, se rappelait-il, je suis né là, et après tout, je considère que j'ai beaucoup fait pour le développement de ce village ». Il n'y a pas à dire, il avait vraiment acquis la conception européenne de bien des choses de la vie. Entendez donc cela : ne pas quitter un village sous prétexte que l'on a déjà beaucoup fait pour son développement... Tout cela parce qu'il avait construit – ou plutôt fait construire – la moitié d'une maison en dur, qu'il habitait déjà en attendant que l'autre moitié vînt compléter l'édifice... L'autre moitié ? Sa construction était arrêtée depuis un an, depuis « l'affaire ». Le roi Salomon avait en fait décidé de ne plus travailler pour l'oncle Gros-Cœur, à qui il reprochait de posséder une grenouille pas comme les autres. C'est qu'après tout, le roi bâtisseur restait convaincu qu'une grenouille ordinaire n'aurait rien eu à faire dans les plis de sa manche de veste, ce jour-là où il n'y avait même pas eu de rivière à proximité de l'endroit où travaillait Salomon. Et depuis, il refusait de travailler. « Sa maison ? Eh bien, il la construira tout seul », avait-il dit. Et quand on lui demandait : « Mais, roi, si tu ne travailles plus, de quoi vas-tu vivre ? », il répondait, tout naturellement : « Dans ce village, tous les enfants sont mes enfants, ce n'est pas moi qui mourrai de faim ici tant qu'ils travailleront ».

Et à présent, le roi Salomon vivait tranquille, sans le moindre souci... et chacun des enfants du village, (ses enfants) à qui il demandait à boire et à

manger, s'empressait de lui donner ce qu'il voulait, d'autant que peu à peu, il était devenu pour nous « le seul ancien qui nous reste ».

Depuis la mort de Dicky, nous étions tous convaincus que l'oncle Gros-Cœur était un sorcier redoutable, et nous le redoutions comme il se devait. La vérité est qu'un village de chez nous a toujours besoin d'un homme à redouter, qui soit enfermé des pieds à la tête dans le secret de la magie noire. Or vous savez qu'Eya, le mari de la mère Mauvais-Regard, était en prison, lui que tout le monde craignait autrefois. Il fallait donc nécessairement quelqu'un pour le remplacer, et l'oncle Gros-Cœur était tout indiqué pour cela. Heureusement, il se contentait seulement de dire qu'il allait partir de « ce maudit village », mais il ne s'en allait guère. Heureusement, dis-je, car sinon, nous aurions été obligés de considérer le roi Salomon comme un sorcier de premier ordre. Cela, je l'avoue, eût fait de la peine à tout le monde chez nous, car en réalité, le roi bâtisseur d'histoires tragiques n'avait guère la tête d'un magicien.

Au bout de quelque temps, notre village commença à s'habituer à sa nouvelle physionomie. Les femmes étaient lasses de pleurer leurs maris absents pour si longtemps. Bientôt, celles d'entre elles qui n'étaient pas encore près de la vieillesse se mirent à se consoler ardemment avec des jeunes gens malhonnêtes, soit de chez nous, soit d'autres villages des environs. Elles poussèrent le scandale jusqu'à la conception d'enfants à qui l'on donna par la suite, à tous, le nom d'Eboa, qui signifie « la Prison ». Ce nom rappellera toujours aux « pères » les quatre années qu'ils passèrent en prison et pendant lesquelles ils ne s'attendaient pas à trouver des enfants « à eux », à leur retour au village. Ainsi va la vie. Mais vous allez me croire si je vous dis que ces grossesses elles-mêmes (oh, il n'y en eut que trois en tout) étaient encore une ironie du sort. Songez donc qu'avec leurs vrais maris, ces trois dames n'avaient jamais pu donner d'enfant. On avait souvent accusé la mère Mauvais-Regard, disant que c'était elle qui empêchait les femmes du village de concevoir. Et maintenant, en l'absence de leurs maris, et malgré la présence permanente de la mère Mauvais-Regard, ces braves femmes s'étaient mises à avoir des enfants. C'était bouleversant.

Fanny était toujours chez Maa Médi, où elle apprenait son futur rôle d'épouse. Elle allait aux champs avec ma mère, travaillait toute la journée

avec elle, ramassait du bois mort, et rentrait le soir, abattue par une journée de soleil accablant. Maa Médi lui apprenait aussi à faire la cuisine, et lui indiquait mes plats préférés : « Si tu veux un jour faire enrager ton mari, lui disait-elle, donne-lui du manioc du Sénégal à manger avec du sel, en lui précisant qu'il ne reste plus de poisson à la maison... ». Curieuse manière d'enseigner, pensez-vous, et cependant, c'est vrai, ma mère avait raison. Je ne pouvais pas souffrir l'absence de poisson chez nous, pour la bonne raison que je connaissais tous les trucs du métier pour qu'il n'en manquât point. « Qu'il n'y ait plus de viande ici, je vous le pardonne, je ne suis pas chasseur ; mais que le poisson vienne à manquer... » Maa Médi donnait aussi à Fanny toutes sortes de tuyaux qui devaient l'aider à conserver son mari : « Si tu ne sais pas bien préparer le riz blanc, ma fille, tu seras bien obligée de retourner chez tes parents. Mon fils ne pourrait supporter du riz blanc mal préparé ; mais en restant avec moi, sois sûre que tu sauras donner satisfaction à La Loi ». Ainsi, Fanny découvrit peu à peu combien j'étais un mari difficile en matière de bonne table ; et Maa Médi, qui l'aimait beaucoup, lui apprit à supporter les maris difficiles. Bientôt, l'entraînement à la carrière domestique touchant à sa fin, Maa Médi alla dire au roi Salomon qu'elle voulait « rendre sa femme à son fils ». Le sage roi lui conseilla alors d'inviter toutes les femmes du village, « celles qui ont quelque chose de sain dans le cœur, quelque souhait sincère à formuler. « Surtout, tu ne dois pas oublier d'appeler Regard », insista le roi bâtisseur.

On fixa la cérémonie au dimanche suivant. « Dimanche, juste après l'arrivée des chasseurs blancs. Ainsi, tant qu'ils seront dans la forêt, le village sera tranquille, et tout se passera bien... ».

Maa Médi fit des préparatifs épuisants. Elle se fit aider par une amie, et par une de mes tantes, venues spécialement du village de ma mère. Ce dimanche-là, des femmes et des hommes se rassemblèrent dans ma maison. On n'avait pas invité l'oncle Gros-Cœur, ni sa femme, ma tante Adèle, revenue au village quelques mois auparavant, après sa fuite du matin de l'affaire terrible. On pensait que ni elle, ni son mari, n'avaient rien de sain dans le cœur, et que tous les souhaits qu'ils pouvaient formuler n'étaient pas sincères. Du monde chez moi, ce n'était pas la première fois que Fanny m'en amenait, souvenez-vous de la nuit où elle

s'était fait kidnapper. Aujourd'hui, il y avait autant de bruit que cette nuit-là, ce qui n'empêcha pas d'entendre soudain les deux premiers coups de fusil du dimanche matin. Les chasseurs blancs étaient déjà en train de cueillir les singes de l'arbre. Cette fois-ci, Ekéké n'était pas parmi eux : mon cousin tenait en effet à assister à l'entrée de Fanny dans ma maison. « C'est moi qui étais allé la prendre, moi-même. Il faut donc que je sois ici pour voir comment elle va entrer en possession de son foyer », dit-il. Je pensais qu'il avait raison de laisser ainsi tomber les chasseurs blancs pour moi. Après tout, ils n'avaient pas besoin de lui ce dimanche-là, pour s'adresser aux singes de la forêt... Dans un coin de la salle où nous étions, chez moi, on avait posé trois grosses pierres à même le sol. Elles constituaient le foyer, et l'on y avait mis du bois mort. Les brindilles, assemblées en paquets, passaient entre les trois pierres, et allaient se rejoindre au milieu du triangle dont elles étaient les sommets. Fanny allait, pour la première fois de sa vie, allumer le feu d'un foyer qui était le sien à elle, et qui resterait le sien tant qu'elle serait ma femme.

– Femmes, et vous, mes enfants, dit alors le roi Salomon en quittant sa fameuse veste kaki toute usée, nous sommes venus ici pour laisser une femme sous ce toit. Ma fille, Fanny, voici chez toi. Quand tu es arrivée voici quelques mois, – et puis moi qui dis quelques mois alors que cela fait plus d'un an aujourd'hui – tu n'étais encore qu'une enfant. À partir d'aujourd'hui, tu es devenue une fille capable de tenir un foyer, tu es une femme. Tu seras désormais la femme de notre fils, ici. Je te dis que c'est ton mari, cet homme-là, tu m'entends bien ? Je ne veux pas que l'on vienne m'apprendre un jour que tu as refusé d'être l'épouse de La Loi. C'est moi qui te le répète, tu n'as qu'un seul mari ici, c'est lui. Voici ta maison. Tu dois y vivre, y travailler, y faire des enfants...

– Ma fille, dit la mère Mauvais-Regard, on m'accuse parfois d'avoir un mauvais œil pour les femmes de ce village. Mais je te prie de me croire que toi, je te regarde d'un très bel œil depuis que tu es venue chez nous. Je te souhaite de continuer à m'être sympathique. D'ailleurs, je ne suis pas seule à penser ici que tu es une femme faite pour ce village-ci, et non pour un autre, même s'il se trouve ailleurs des gens plus riches que ceux-ci. La richesse, ce n'est rien, ma fille. Ce qu'il faut dans la vie, c'est avoir un bon cœur. Tu as bon cœur, et nous t'aimons bien, et tu seras très heureuse

chez nous. Tu verras. N'écoute pas les mauvaises langues de ce village. Je ne fais de mal à personne. Je n'ai pas de chance, tout le monde a peur de moi, comme si j'étais une sorcière. Je ne peux faire de mal à personne. Vis ici ; travaille pour notre fils ; donne-nous à manger quand nous avons faim, et ne te mêle pas des histoires que tu entendras ; si tu vas à la borne-fontaine, puise ton eau et reviens faire à manger pour ton mari. Si tu ouvres les deux oreilles aux vents de ce village, tu ne va pas y ...

– Femme, interrompit le roi Salomon, c'est assez. Aujourd'hui, ce n'est pas le jour de longs discours. Les femmes sont trop bavardes. Nous ne voulons pas rester ici jusqu'à demain matin. Médi, donne sa femme à ton fils, comme il se doit. « Compte-lui » sa femme dans la main.

Maa Médi, prit alors la main de Fanny dans la sienne, et toutes les deux s'approchèrent de moi.

– Hé-é-é-é, cria ma mère dans un élan de joie. Dites-moi encore que je ne suis qu'une pauvre créature de femme, dites-moi encore que je n'ai rien fait sur terre, et que je n'ai rien au monde. Dites-moi encore que je n'ai pas le droit de vivre... Qui va donc parler ?

– Personne, répondirent les femmes en chœur. Personne ne va parler.

– Si quelqu'un a quelque chose à dire, qu'il se dépêche de parler. Moi je vous montre l'objet de ma joie : voyez donc une pauvre femme qui met au monde un enfant unique, je dis bien un enfant, comme je vous montre un seul doigt de ma main. Et un beau jour, elle se retrouve avec deux enfants, et tous les deux sont les siens... oui, les siens à elle. Qui de vous a quelque chose à dire ?

– Personne, dirent encore les autres femmes.

– Je ne suis pas une pauvre femme, dit Maa Médi. Je ne suis pas une pauvre femme sans enfant. Ce n'est pas un enfant que j'ai mis au monde. Je vous dis que c'est vous qui ne savez pas compter : j'ai deux enfants ... Qui de vous a quelque chose à dire ?

– Personne, répondit le chœur des femmes.

– Si, moi j'ai quelque chose à dire, sortit une voix inattendue. C'était celle de Tante Adèle.

Elle entra, suivie de « son vilain sorcier de mari », l'oncle Gros-Cœur.

– Moi aussi j’ai quelque chose à dire, affirma mon oncle. Je veux dire que tout ce que vous faites là n’est pas juste. Le mariage de La Loi, c’est notre mariage à nous tous. Vous n’avez pas le droit de le célébrer sans nous inviter. Salomon, toi, je ne voulais plus t’adresser la parole, à cause de ce que tu as fait contre moi. Mais j’ai beau faire, tu restes mon frère. Et puis, j’ai la conscience tranquille. J’ai quelque chose à me reprocher, mais ce n’est pas d’être sorcier avec une grenouille qui parle. Non, je ne suis pas magicien. Ce que je me reproche, c’est d’avoir profité du fait que je sais lire et écrire, pour vendre à un étranger un terrain qui ne m’appartenait pas, à moi plus qu’à vous autres. Vous m’avez puni durement. Je crois qu’il est temps que cette histoire s’arrête. Qu’elle ne soit pas la compagne de notre vie comme la mort est la compagne éternelle de l’homme. Je suis né dans ce village. J’y resterai toute ma vie, et j’entends que l’on ne m’oublie pas dans des moments aussi importants que celui-ci, et que l’on ne me fuie pas sous prétexte que je suis un sorcier avec une grenouille étrange, que je n’ai jamais vue de mes propres yeux. J’ai donc quelque chose à dire avant que vous ne donniez sa femme à La Loi. Salomon, et vous autres hommes ici présents, de même que je le ferai devant tout le monde lorsque nos frères reviendront du pays lointain où « on » les a envoyés, je vous demande pardon pour ce que j’ai fait... Et reprenez-moi parmi vous...

Le roi Salomon eut bien peur de ne savoir que dire après ce discours inattendu. À la fin, il trouva des mots qu’il marmonna.

– C’est vrai ... c’est vrai que cette histoire de terrain était à la base de tout le reste. Tu nous avais traités comme si nous étions des inférieurs, des êtres sans valeur, à ne mettre dans aucun secret, et surtout comme si nos propres affaires n’avaient pas besoin de nous intéresser, nous-mêmes. Je t’en ai voulu, personnellement, mon frère Cœur... les autres aussi t’en ont voulu. Mais tout cela... c’est ... c’est passé, puisque tu reconnais, toi-même, que tu n’avais pas bien agi à notre égard. Le Tout-Puissant ramènera bientôt nos frères ici, et nous continuerons à vivre comme si rien de grave ne s’était passé. La vie est ainsi, pleine d’embûches. Il faut marcher droit, quelles que soient les circonstances ; sinon, on trébuche, et l’on tombe. Nous n’avons pas su marcher droit, nous avons trébuché, et nous sommes tombés. Voilà tout, il n’y a pas d’autres explications à ce qui

est arrivé... Après tout, si je reste encore dans ce village, si je ne suis pas parti avec les « autres », c'est un simple hasard qui l'a voulu ainsi... sinon, je serais, moi aussi, à Mokolo... Reste avec nous, frère, reste parmi nous, et oublions tout le reste...

Les femmes versaient déjà des flots de larmes. Elles pleuraient les absents, elles pleuraient encore Dicky, le pauvre Dicky, mort pour déclencher la terrible affaire. « Mais de quelle maladie a-t-il donc pu mourir ainsi, lui qui débordait de vitalité ? », se demandait-on. Car dans les circonstances présentes, on ne pouvait plus accuser mon oncle Gros-Cœur de l'avoir supprimé à l'aide de sa grenouille étrange.

Tante Adèle aussi fut acceptée parmi les femmes, et l'on continua la cérémonie interrompue par l'entrée du couple.

– Tu vois, ma fille, dit Maa Médi à Fanny, tu vois, c'est ainsi que nous vivons dans ce village. Si un jour tu as un grief contre quelqu'un tu n'as pas le droit de le lui garder toute la vie. Il faut que tout s'arrange et redevienne normal, sinon, ce n'est pas la vie... Maintenant, je vais te donner à ton époux. Viens.

Elle reprit dans la sienne la main droite de Fanny, et toutes deux s'avancèrent vers moi.

– Lève-toi, mon fils, me dit-elle.

Je me levai. J'étais un colosse à côté de Fanny.

– Ouvre ta main droite, et montre-la-moi, ordonna Maa Médi.

J'exécutai l'ordre.

– O, vous tous ici présents, voulez-vous que je compte ?

– Oui, répondirent-ils comme une seule voix.

– Que je compte ?

– Oui.

– Que je compte ?

– Oui.

– Alors, dit ma mère, La Loi, voici ta femme. Je te la donne une fois, deux fois, trois fois, quatre fois... neuf fois. Prends-la. Et regarde-moi, observe-moi bien : je n'ai plus rien à te donner. Rien, ni dans les mains, ni dans les yeux, ni aux pieds, ni aux hanches. Rien... Je t'ai tout donné.

C'était terminé. Désormais, Fanny allait habiter avec moi... Mon épouse.

Elle commença par allumer son foyer, afin de réchauffer ceux des plats que l'on ne pouvait pas manger avec appétit tant qu'ils étaient froids. Et l'on mangea, et l'on but, au milieu de discours et de rires sans fin. Et la petite Fanny était là, heureuse de devenir soudain la maîtresse d'une maison qui était la sienne, à elle, dans un village où, après tout, il devait faire bon vivre autant que dans son propre village, là-bas, chez ses parents.

Cette journée se termina par le départ habituel des Blancs rentrant de la chasse aux singes. Les dimanches de notre village n'avaient pas perdu ce côté pittoresque de leur existence, malgré les événements qui nous avaient secoués depuis des mois. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, Maa Médi allait dormir tranquille. Son fils était marié, bien marié. Il n'y avait plus à craindre l'entrée en scène d'une fille de mauvaise vie quelconque, qu'elle fût Agatha Moudio ou une autre. Ce qu'elle oubliait, ma brave et tendre mère, c'était ce qu'elle m'avait dit, elle-même, une fois, alors qu'elle était en train de me persuader de ne pas épouser « cette fille rejetée par tout le monde ». Ce qu'elle m'avait dit ? « Mon fils, quand une femme tient à un homme, elle peut faire n'importe quoi pour l'avoir. Et, avait-elle ajoutée, Agatha tient à toi... » L'avenir, si mystérieux, ne pouvait encore me dire si oui ou non Maa Médi avait raison. À l'heure qu'il était, j'étais marié, définitivement, et les devoirs qui m'attendaient maintenant étaient d'un tout autre ordre que ceux que j'avais dû remplir jusque-là.

– C'est une vie différente, tu sais ? m'avait prévenu Maa Médi.

Différente... Et combien...

*

Les parents de Fanny venaient de temps en temps chez moi, « pour voir comment les choses allaient ». Leurs visites me revenaient cher, car ils ne tenaient guère à ce que je m'imagine que j'avais pris Fanny comme j'aurais pu prendre n'importe quelle fille ramassée dans la rue. Non, Fanny était venue de chez ses parents pour entrer chez moi, et je devais plusieurs centaines de remerciements à tous les membres de leur immense famille. Et chaque fois qu'ils venaient, je montrais ma reconnaissance en les submergeant de cadeaux. A priori, j'aurais pu me passer d'alourdir

ainsi mes traits de reconnaissance, car vous vous souvenez sans doute des termes dont avait usé Njiba le jour où nous étions allés demander aux gens de Deido de me laisser épouser Fanny : « Nous vous donnons notre fille, gratuitement », avait-il dit. Mais, bien entendu, du jour où cette gratuité apparente montra son vrai visage, j'étais condamné à faire des cadeaux à toute personne se réclamant de la famille de Tanga, qui se présenterait chez moi. Cela durera certainement toute ma vie, mais il ne faut pas en parler. Car cette corvée de générosité forcée a son origine dans un passé qui n'a nullement besoin de retenir notre attention à l'heure qu'il est. C'est ce que pense aussi le roi Salomon, chaque fois qu'il veut me rappeler que je dois rester un homme :

– Tu sais, fils, me dit-il, les yeux ne devraient jamais regarder derrière : le ciel les a placés sur le devant de la figure afin qu'ils observent ce qui est devant. Le temps qui vient n'est pas derrière, il est devant. Si tu veux être un homme, c'est par là que tu dois tourner tes yeux.

J'ai promis d'obéir au sage conseil du roi Salomon, et j'ai tourné résolument mes yeux vers l'avenir discret, qui se rit des projets fous des hommes. Même des hommes de mon village...

8

– Fanny ... Fanny... Fanny, mais où est-elle donc ?

– Me voici, Mère Regard. Je t’ai répondu dès ton appel, mais tu ne m’as pas entendue. Me voici.

– Ah, te voilà. Reste là, ne bouge pas d’où tu es. Cette nuit, ma fille, j’ai rêvé de toi.

La mère Mauvais-Regard s’était levée de bon matin, pour venir dire à Fanny qu’elle avait rêvé d’elle. Elle n’était pas allée à la borne-fontaine avant d’avoir vu Fanny. Quand on a rêvé de quelqu’un, on ne va pas à la borne-fontaine avant de lui avoir dit ce qu’on a vu en songe, avant d’avoir fait l’indispensable pour conjurer le sort. La mère Mauvais-Regard ramassa un gros caillou rond et lisse, et le lança dans la direction de Fanny. C’était tout. Les esprits vus en songe ne pourraient plus rien contre ma femme à présent.

– Il ne faut pas négliger ces choses-là, dit la mère Mauvais-Regard. Vous autres, les enfants d’aujourd’hui, vous commencez à ne plus faire attention à ces traditions, mais crois-moi, elles ne seraient pas parvenues jusqu’à nous, si nos ancêtres n’avaient longtemps expérimenté leur exactitude. Viens me voir chez moi, j’ai quelque chose à te dire.

Lorsque la mère Mauvais-Regard vient pour vous voir de bon matin, en vous disant qu’elle a rêvé de vous, et en vous demandant d’aller la voir, vous devez vous presser de la suivre. Car si elle vous réclame pour une conversation à deux, à une heure où elle devrait être à la borne-fontaine à recueillir et à retransmettre des potins, vous devez savoir qu’elle vous a en estime, et que dans ces conditions, elle ne peut vous vouloir que du bien. C’est vrai : depuis le jour où Maa Médi m’avait remis ma femme façonnée comme il fallait, c’était visible que la mère Mauvais-Regard avait pris Fanny en amitié. « Tant mieux, m’avait dit ma mère ; de cette façon, tu ne risques pas de tomber sur une épouse stérile ». Car vous savez que, malgré sa longue plaidoirie de ce jour-là, tout le monde chez nous restait persuadé que c’était une vieille qui commandait les naissances de notre village. « Mais pourquoi donc, avais-je demandé à Maa Médi, pourquoi donc a-t-elle permis à trois femmes de concevoir en l’absence de leurs maris ? » Et ma mère de répondre en haussant les épaules : « Pourquoi... pourquoi,

mais tu ne sais donc pas qu'elle n'a pas peur de provoquer de petits scandales de temps en temps ? » De petits scandales, disait ma mère. Je me demande encore aujourd'hui quelle frontière séparent les grands scandales des petits. Mais comme disait Maa Médi, il vaut encore mieux une femme qui donne des enfants naturels qu'une femme qui ne donne pas d'enfants du tout. Peut-être, un jour, il vous sera donné de voir jusqu'où cette classification des femmes par ordre de préférence peut conduire un homme. Pour l'instant, revenons au matin du rêve de la mère Mauvais-Regard.

Elle avait vu Fanny au cours de son sommeil. Fanny courait un danger très grave. Un homme, ventru comme seul le songe peut en faire un pareil, lui en voulait, et sur le chemin du marché, il lui barrait la route de son tronc énorme, l'empêchant d'avancer. Personne ne savait d'où était sorti cet homme peu ordinaire. Il ne ressemblait à personne dans notre village. (Il est vrai qu'il ne pouvait pas ressembler à l'oncle Gros-Cœur, puisque depuis l'autre jour, il n'était plus considéré comme un sorcier). Ce devait être quelqu'un d'un autre village, peut-être quelqu'un du village de Fanny ? C'était bien possible, étant donné la rancœur de « ces gens-là » à notre égard, à cause de la manière dont nous avons pris Fanny chez nous, sans les prévenir.

– Ce gros homme, ma fille, ne te fera rien... rien du tout, c'est moi qui te le dis. Reste tranquille ; je suis là, et je suis au moins aussi forte que ce crapaud...

Les gens de chez nous ont l'habitude de dire que le mensonge a de courtes pattes. La mère Mauvais-regard venait de le prouver sans le vouloir. Souvenez-vous en effet de ce qu'elle avait dit l'autre jour chez moi : « Je ne suis pas sorcière, bien que les gens aient peur de moi... » et aujourd'hui, elle avouait à Fanny qu'elle était aussi forte que « ce crapaud » ventru vu en songe, et qui ne pouvait être qu'un vilain sorcier. Fanny eut peur en entendant la mère Mauvais-Regard parler ainsi. Celle-ci devina la peur de la petite fille.

– Non, lui dit-elle, je ne te ferai rien, ma fille, je me suis juré de te protéger, n'aie pas peur, rien ne t'arrivera.

Elles allèrent ensemble dans sa maison. Une maison étrange, avec une toute petite porte d'entrée, et pas du tout de fenêtre. Il faisait sombre à

l'intérieur.

– Entre, ma fille, dit la mère Mauvais-Regard. Il faut que tu saches que cette maison est la tienne... Quand mon mari reviendra, il te dira la même chose.

Fanny domina sa peur d'enfant et entra. Dans le fond, pourquoi avoir si peur ? Les sorcières ne sont pas méchantes quand elles se présentent en amies. Peur ? De quoi ? Elle entra, non sans avoir craché légèrement trois fois sur le seuil de terre battue : « Maison, maison, j'entre sous ton toit, mais ne me fais pas mal à la tête », dit-elle tout bas.

– Assieds-toi, ma fille, et écoute-moi bien. J'ai un certain nombre de choses à te dire. Il faut que tu saches. Tout est prêt, assieds-toi.

Fanny s'assit sur un banc dans l'obscurité encore épaissie dès que la mère Mauvais-Regard eut fermé l'unique battant de la porte.

– Prends cette herbe... Souffle dessus trois fois... C'est bien ; à présent, mets-la dans la bouche, et mâche-la bien, comme si tu mangeais un excellent morceau de viande. Mastique bien... Oui, comme ça. Maintenant, avale, avale tout. C'est bien. Prends maintenant une gorgée de cette eau ; rince-toi la bouche, et rejette toute l'eau sur le sol.

Fanny obéissait. Elle ne pouvait faire autrement, elle ne se reconnaissait pas le droit de faire autrement.

– Avec ce que tu viens de manger, ma fille, le gros homme pourra toujours faire ce qu'il voudra, il ne t'aura pas. Tu es à présent blindée contre n'importe quel mauvais sortilège. Mais ce n'est pas fini, car il faut maintenant préparer ton avenir.

– Comment ?

– Oui, tu sais... de petites choses auxquelles il faut penser quand on est une femme nouvellement mariée et quand on a un mari que d'autres yeux de femmes peuvent voir. Tu ne peux pas prétendre garder ton mari pour toi seule, si tu ne prends certaines précautions. Et de toutes les précautions, la plus élémentaire consiste à ouvrir l'œil. Quand je dis « ouvrir l'œil », je veux dire en réalité ouvrir les deux yeux. Et pour y voir clair, il faut que tes yeux bien ouverts puissent vraiment y voir. Il est des gens qui ont les yeux grand ouverts, et qui cependant ne voient guère ce qui se passe autour d'eux. Il faut que je t'ouvre les yeux, ma fille. Et tu sais, si je te rends un

tel service, cela veut dire que je t'ai prise en sympathie, c'est moi qui te le dis. Reste là, ne bouge pas...

La mère Mauvais-Regard fit deux pas dans l'obscurité persistante, puis revint vers Fanny, portant une pierre longue et plate, qu'elle posa devant ma femme. Elle chercha et trouva également une autre pierre, plus petite et ovale. Ces deux pierres, « la mère et la fille » ainsi qu'on les appelle chez nous, servent à écraser des grains d'arachides ou de piment. On pose les grains à écraser sur la longue pierre plate, « la mère », et l'on promène « la fille » sur eux, en forçant des bras, jusqu'à écrasement complet et réduction des grains en poudre ou en pâte. La mère Mauvais-Regard posa sur la « mère-pierre » une écorce d'arbre.

– Cette écorce, ma fille, je ne peux pas te dire de quel arbre elle a été tirée. Il faut garder le secret là-dessus. Écrase ça, écrase vite, que je t'ouvre les yeux avec...

Fanny se mit à écraser l'écorce, tandis que la vieille femme confectionnait un entonnoir avec une feuille de bananier ramollie à l'approche d'une flamme. Lorsque Fanny eut terminée, la sorcière prit la pâte obtenue, et la mit dans l'entonnoir. Elle referma le dessus de celui-ci en rabattant ce qui restait de feuille de bananier au-dessus au niveau de la pâte. Quelle dextérité... dans l'obscurité, pensa Fanny. Puis la mère Mauvais-Regard réchauffa le tout dans les cendres encore chaudes du foyer éteint, et s'approcha de Fanny :

– Ouvre l'œil gauche, lui ordonna-t-elle ; je dis l'œil gauche, oui, ouvre-le bien.

Et elle laissa tomber trois gouttes dans l'œil ouvert.

– Aïe, ça me pique, ça me pique, ça va me percer l'œil, cria Fanny.

– Mais non, ma fille, ça va au contraire t'ouvrir l'œil... Qu'est-ce que tu as à crier ainsi ? Ma parole, tes parents n'ont-ils donc pas pensé à te faire ce genre de chose avant de t'envoyer en mariage ? Ne fais pas la petite fille ainsi. Ouvre l'autre œil à présent ; vite, afin que la douleur s'en aille en même temps des deux yeux.

Fanny s'exécuta et cria encore plus fort lorsque les gouttes tombèrent. Mais ce n'était rien ; maintenant, elle avait les deux yeux ouverts, bien ouverts, et elle pouvait désormais rester tranquille, et sûre de voir si jamais une autre femme tentait de lui ravir son mari. D'ailleurs, s'il lui

arrivait jamais pareille mésaventure, « tu n'auras qu'à venir me voir », lui dit la mère Mauvais-Regard, « et je me chargerai personnellement de l'affaire ».

Alors la vieille sorcière prit unealebasse, en ôta le bouchon, et la renversa dans le creux de sa main gauche. Elle recueillit une poignée d'arachides grillées :

– Manges-en, dit-elle à Fanny, et tu constateras qu'elles ne sont pas comme les arachides grillées que l'on te donnait autrefois chez tes parents. Je les ai préparées spécialement pour toi ce matin, selon une recette que je t'indiquerai un jour, quand tu seras plus grande. Tu vas prendre cettealebasse, et chaque fois que tu feras un mauvais rêve, tu mangeras à ton réveil une poignée d'arachides. Seulement, il faut que tu le saches : personne d'autre ne doit se permettre de toucher à cettealebasse. Tu m'entends bien ?

Fanny promit que personne d'autre qu'elle-même ne toucherait à laalebasse. Mais ce n'était pas fini. La mère Mauvais-Regard prit un banc et ordonna à Fanny de s'asseoir dessus. Puis elle apporta une vieille lame de rasoir rouillée, qui avait probablement dû servir autrefois à son mari, le vieux Eya. La lame était d'un tranchant incertain.

– Il faut à présent que je te purifie le sang, car je veux que ton chemin dans la vie reste toujours propre, afin que tu marches sans aucune crainte.

Elle ordonna à Fanny de se déshabiller, ce qu'elle fit, bien que la vue du rasoir ne la rassurât qu'à moitié. Puis elle lui pratiqua au niveau des côtes gauches trois scarifications qui firent mal à Fanny, qui se mit à pleurer doucement, couvrant les explications de la sorcière.

– Nous vivons une ère où pullulent les mauvais sorts. Grâce à cette première scarification, ils n'atteindront guère ton sang. La seconde, ma fille, te fera aimer tout le monde, et tes ennemis eux-mêmes en seront éblouis, et ne songeront plus à te faire de mal. Quant à la troisième, elle te fera avoir beaucoup d'enfants, et elle raffermira ton sang, chaque fois que tu attendras un enfant. Cependant, écoute-moi, écoute bien les conseils que je vais te donner : si tu vois sur ton chemin des traces d'urine sur le sol, ne les enjambe point, sinon, tu hériteras de toutes les maladies de la personne qui aurait répandu son urine. De plus, tout ce que je t'ai fait ou donné ce matin verrait tout son pouvoir anéanti. Si tu vois une femme

enceinte, ne la regarde pas d'un mauvais œil ; mais si tu deviens enceinte un jour, ne le dis à personne d'autre qu'à Médi, ta nouvelle mère, et à moi aussi. Moi je dois savoir, pour te protéger, mais je te répète, ne le dis à personne d'autre, tu m'entends ? Les jours ne sont plus, où les femmes disaient à toutes leurs amies qu'elles attendaient un enfant. Les temps d'aujourd'hui sont mauvais et tu dois faire attention. Quand tu racontes à quelqu'un que tu as un enfant dans le ventre, tu es sûre que tu cours vers un avortement. Ne dis à personne. Je n'ai pas fini : quand tu iras travailler aux champs, si tu entends une voix inconnue appeler ton nom, ne te retourne pas, et surtout, ne réponds pas. Il y a des esprits malsains qui vont se promener dans les bois pour récolter des âmes qu'ils vont ensuite revendre au marché d'esclaves de Koupé. Fais bien attention à cela. Enfin, si tu sais un jour que tu attends un enfant, et si un vieux de je ne sais quel village vient te demander du sel de cuisine ou du piment, réponds-lui que les hommes ne font pas la cuisine, et que par conséquent il n'a pas besoin de sel ni de piment, et ne lui en donne pas. C'est quelqu'un qui cherche à emporter le fruit que tu portes en ton sein. Ne lui donne pas de sel ni de piment. Maintenant, ma fille, rhabille-toi et pars. N'oublie rien de tout ce que je t'ai dit. J'ai fini pour l'instant, mais il faut que tu reviennes me voir ce soir, quelque temps après le coucher du soleil...

Lorsque Fanny se retrouva à l'extérieur, avec saalebasse, et puis ses scarifications qui lui faisaient mal, elle eut l'impression qu'elle venait de vivre dans un autre monde.

– Quel envoûtement, quel envoûtement, pensa-t-elle.

Pourtant, elle savait que tout ce que venait de faire la mère Mauvais-Regard était nécessaire. Elle ne pouvait pas vivre dans ce village, et y avoir des enfants avec son mari, tranquillement, sans que quelqu'un de la force de la mère Mauvais-Regard l'aidât à surmonter les difficultés de la vie. Les forces qui nous environnent tous ici-bas sont grandes. Lorsqu'on a la chance d'avoir un ami avec « quatre yeux », on doit s'estimer heureux. La mère Mauvais-Regard avait « quatre yeux », deux que tout le monde pouvait voir, et deux qu'elle utilisait pour y voir dans le monde invisible de la magie noire. Elle et son mari Eya étaient réputés. On disait que malgré leur apparente pauvreté dans notre village, ils étaient d'une incomparable richesse une fois la nuit venue, lorsqu'ils se retrouvaient

parmi les sorciers, leurs confrères. Dans ce monde étrange de la magie noire, les Noirs sont de loin supérieurs aux Blancs. Ils possèdent tout ce que ces derniers possèdent dans la vie ordinaire et bien plus encore : des bateaux, des trains, des avions, des maisons à étages, et que sais-je encore... La seule loi de leur milieu, c'est de ne pas révéler leur science, et de ne pas en faire profiter ceux qui ne sont pas de leur confrérie. Il faut que tout reste secret, sinon, ce n'est plus de la magie, cela se comprend bien.

En revenant chez la mère Mauvais-Regard le soir, « quelque temps après le coucher du soleil », Fanny trouva un repas qui l'attendait. « Mange d'abord, lui dit la vieille, nous ferons le reste après ». On n'a pas le droit de refuser une invitation à dîner. Fanny s'assit donc, et mangea de bon cœur, bien qu'elle l'eût déjà fait chez nous. Après, on passa au « reste ». La mère Mauvais-Regard la déshabilla :

– Je veux te laver, pour que tu entres propre dans la vie.

Elle l'emmena derrière sa maison ; une grande cuvette attendait là, blanche dans l'obscurité de la nuit, et pleine d'eau. « Et ce n'est pas de l'eau puisée à la borne-fontaine, ma fille, remarqua la mère Mauvais-Regard. Mets-toi là : oui, là ; ne bouge pas ». Elle sortit alors de je ne sais où des écorces sèches, qu'elle jeta dans l'eau de la cuvette. Quelques instants après, elle prit de cette eau dans sa bouche en gonflant les joues, et elle souffla trois fois dans la direction de Fanny, telle une mère éléphant qui fait prendre une douche à son éléphanteau. Après quoi, elle invoqua plusieurs sortes de dieux, et recommença à envoyer sa douche de la bouche sur Fanny. Enfin, elle lui dit qu'elle avait fini, et que Fanny pouvait se laver maintenant. Elle se lava, des pieds à la tête, afin d'entrer toute propre dans la vie.

Puis les jours se mirent à passer, plus pauvres en événements les uns que les autres. Des jours, des semaines, des mois. Et toujours rien de nouveau.

– C'est curieux, disaient entre elles ma mère et la mère Mauvais-Regard. C'est curieux qu'elle n'ait pas encore parlé de son enfant... Qu'attend-elle donc ?

Ce qu'elle attendait ? Je n'en sais rien, mais je puis vous affirmer que ce n'était sûrement pas un enfant. Car vous savez que je ne m'étais pas encore proposé de faire un enfant avec cette enfant de seize ans à peine.

Elle avait beau être ma femme, je ne la connaissais pas davantage pour cela. « Il faut attendre qu'elle soit plus grande », me disais-je chaque fois que je sentais une envie sérieuse de commettre un détournement de mineure. Et je m'en allais « faire un tour ». Prétexte officiel, car je sais bien que vous devinez aisément où je me rendais alors. Oui, j'avais Agatha Moudio dans la peau, n'en déplaise à Maa Médi. J'avoue que je ne savais plus très bien où j'en étais avec elle, car depuis que j'étais « vraiment » marié, elle avait décidé qu'elle ne se mettrait plus à ma disposition comme elle l'avait fait autrefois, avant mon mariage, lorsqu'elle avait « poussé la sottise jusqu'à espérer que j'allais faire ma vie avec toi ». Non, elle avait maintenant changé, et je pensais que c'était d'autant plus dommage que mon cœur, lui, était resté le même vis-à-vis d'elle. À un moment donné, elle s'était même remise à faire des siennes, avec de longues sorties de plusieurs jours, à la ville, où elle allait soi-disant voir sa tante, bien que je fusse persuadé que ce n'était pas là la vérité. Je ne savais vraiment plus où j'en étais avec elle. Le fait est que, dès mon retour de la pêche, je ne pensais qu'à aller la revoir. Et j'étais triste chaque fois que j'arrivais chez elle sans la trouver. Inutile de dire que dans notre village, où rien ne pouvait se cacher, des gens savaient que je continuais à fréquenter Agatha Moudio. Pas tout le monde, du moins je le suppose, car ma mère ne vint jamais me reprocher ma conduite, ce qu'elle n'aurait pas omis de faire si elle avait appris quoi que ce fût. Oh, c'est sûr qu'elle aurait passé au moins une matinée à lever les bras au ciel et à prier que d'autres rayons de soleil viennent éclairer la route de mon destin. Dieu merci, Maa Médi ne savait pas que je fréquentais toujours Agatha.

Mais parmi les personnes qui le savaient, il y avait Toko, l'un de mes amis qui avaient, par cette nuit mémorable, kidnappé la petite Fanny. Toko se disait mon ami ; moi aussi je le considérais comme tel. N'empêche que c'est lui qui se chargea de faire proprement le premier enfant de ma femme. Les amis et les femmes sont ainsi. Alors que j'aurais juré tous les dieux de la terre que Fanny ne connaissait pas encore l'homme, pour la simple raison que je lui avais laissé une paix royale depuis que nous étions mariés, voilà qu'elle se mit à grossir du ventre, sans me prévenir... lentement, mais sûrement. Évidemment, elle ne dit rien à personne, et l'on comprend très bien pourquoi : elle n'aurait pu rien dire à Maa Médi, ni à

la mère Mauvais-Regard, de peur que je ne l'apprenne. Car si je venais à l'apprendre, je pourrais certainement trouver à redire ; et j'aurais eu de sérieuses raisons de trouver à redire, ne croyez-vous pas ? Alors, elle se tut, et Toko continua à la fréquenter chaque fois que j'étais moi-même chez Agatha. La vie a de ces situations... Je vous dis que Fanny se tut. Mais les gens de chez nous ont l'habitude de dire que la grossesse ressemble à une bouture d'igname : plantée en terre, elle ne se voit pas les premiers jours ; mais au fur et à mesure que le temps passe, le tubercule se gonfle rapidement, et bientôt, il a toutes les peines du monde à se cacher sous terre. Mais quand il s'agit de grossesse, les femmes de notre village n'attendent pas de voir un gros ventre pour en être convaincues. Aussi commencèrent-elles à marquer leur étonnement de voir que Fanny devenait de plus en plus pâle. Une femme noire qui devient pâle, cela signifie quelque chose. Et puis, zut... Qui vous a jamais dit qu'une grossesse se cache ? Bientôt, le pot aux roses de Fanny fut découvert. Le premier étonné, ce fut moi, lorsque les gens vinrent me souhaiter d'avoir un garçon. Quelle histoire... La mère Mauvais-Regard demanda à Maa Médi si Fanny lui avait fait part de sa grossesse :

– Quand donc m'a-t-elle parlé de cela ? demanda ma mère en guise de réponse, et d'ajouter : c'est bien ce que je t'ai dit l'autre jour, les filles d'aujourd'hui ne font plus les choses comme de notre temps. Ta bru attend un enfant, et elle ne t'en dit rien... rien du tout... Et son mari, lui non plus, ne te révèle rien de ce qui se passe... Ton propre fils te cache que la joie t'attend, et ce sont d'autres personnes qui viennent de l'extérieur et qui t'apprennent que tu dois te préparer à devenir grand-mère un des ces jours...

Malgré tout, ma mère ne rejeta pas Fanny. Bien au contraire, elle lui indiqua même tout ce qu'elle devait faire pour que tout se passât bien. Elle ne savait pas encore la vérité à propos de cette grossesse... la vérité que je venais seulement d'apprendre, moi-même. Ce fut la disparition soudaine de Fanny qui me poussa à tout avouer à Maa Médi. Quand elle apprit la nouvelle, elle s'effondra ; elle en devint malade.

– Si j'avais su que les choses en viendraient là, je ne me serais jamais tracassée pour ton mariage... Seigneur, pourquoi avais-tu donc mis cette

fille d'Agatha sur le chemin de mon fils ? Je ne l'aurais pas forcé à prendre tout de suite cette petite écervelée et hypocrite de Fanny.

Maa Madi pleura, pleura, et ce fut encore moi qui dus la consoler. Il restait toutefois à retrouver Fanny. Une femme qui prend la fuite doit se retrouver, car elle appartient au village. Fanny n'avait pas le droit de s'en aller de chez nous, sous aucun prétexte. Ceux de mes amis qui restaient encore mes amis m'aidèrent à retrouver ma femme. Ils m'aidèrent également à mettre Toko à la place qui lui convenait : ce fut la quarantaine définitive, plus personne ne voulant de l'amant de ma femme dans son équipe de pêcheurs. Toko dut quitter le village, sans que personne ne le lui demandât expressément. Il s'en alla, et ne revint jamais plus chez nous.

Fanny eut la vie difficile dans notre village. Croyez-moi, cela ne provenait pas de moi. Je fis même tout ce que je pus pour l'aider à supporter le poids de son ventre. Mais dans un village comme le nôtre, on ne faisait pas impunément ce qu'elle avait fait. Il y eut des chansons pour elle, et pour son enfant aussi, chacune d'elles portant une dose de méchanceté que j'avais du mal à supporter moi-même. C'est ainsi, par exemple, qu'on lui prédisait la naissance d'un enfant « sans tête, ni cou, ni menton », ce qui, soit dit en passant, témoignait de la niaiserie même des auteurs.

Puis vint l'heureux événement. Et savez-vous que ces gens de Deido, les parents de Fanny, eurent encore le toupet de venir en foule, « saluer le nouveau-né et montrer à notre village qu'il avait su choisir sa femme, car nous avions pris une femme sachant faire des enfants ». Savez-vous qu'ils débordèrent de joie à la naissance de l'enfant, et qu'ils me forcèrent à leur payer une chèvre et du vin rouge pour arroser cette naissance ?

– Et qu'est-ce que c'est, cette naissance ? Demandai-je à Tante Adèle, tandis qu'elle sortait de la chambre où avait eu lieu l'accouchement.

– C'est une fille, et c'est mon nom qu'elle porte, me répondit Tante Adèle.

– Une fille... Et ils me demandent une chèvre ? Qu'est-ce qu'ils auraient alors demandé si Fanny avait eu un garçon ?

– Eh bien, dit ma mère qui venait de me rejoindre, ils t'auraient sans doute demandé un bœuf...Oh, laisse tomber, fils. L'essentiel est que ta

femme « t'ait donné » un enfant. Pour la chèvre et le reste, nous verrons bien après, et je crois que nous pourrons arranger cela.

Comme vous le voyez, tout le monde, ma mère en tête, considérait l'enfant qui venait de naître comme mon enfant. Personne ne se souciait de savoir qui en était le vrai père : tout le monde savait que Fanny étant ma femme, elle ne pouvait mettre au monde que mes enfants à moi, et non ceux de quelqu'un d'autre.

– Et puis, mon fils, un enfant est un enfant, me dit le roi Salomon. Un enfant, c'est avant tout ce qu'il sera demain. Je te répète, tes yeux n'ont pas besoin de regarder derrière, puisque tu les as devant. Derrière, il y a l'adultère de ta femme, que tu n'as pas besoin de voir. Devant, il y a ce que deviendra « ta » fille. C'est là que tu dois regarder...

Je me dis que si jamais l'avenir pouvait se vanter d'être plein de quelque chose, ce ne devait être que de mystère de toutes sortes. Combien de ceux-ci avait-il préparés à l'intention de ma vie ? Je n'en savais rien. Mais je pris la résolution d'obéir aux conseils du roi bâtisseur : je tournai mes yeux vers l'avenir, les écarquillant largement, avec l'espoir puéril de voir ce que portaient les flots mouvants de l'insondable.

9

Ce n'est pas vrai, je n'avais pas tout avoué à Maa Médi, lorsque j'étais allé lui dire que l'enfant de Fanny n'était pas le mien. Tout avouer à ma mère ? Je n'y pensais-pas, car cela eût impliqué que je lui révélerais en même temps mes propres infidélités à Fanny. Et faire des infidélités à Fanny, avec qui donc ? Avec Agatha ? Ce n'était sans doute pas à ma mère qu'il fallait raconter cela. La pauvre femme m'en aurait voulu terriblement ; aussi avais-je pris le parti de me taire. Maintenant, l'enfant de Fanny était née, et les fêtes célébrant sa venue au monde étaient terminées. La vie reprenait un cours normal.

La saison des pluies était venue, avec des averses et des orages comme n'en connaissent que peu de régions du monde. Impossible d'aller à la pêche par ce temps-là. Les gens vivaient alors des maigres économies qu'ils avaient pu faire pendant la belle saison, et des récoltes ramenées au village par leurs femmes. La rue de notre village devint, elle aussi, un vivant facteur de notre économie. Elle rapportait de l'argent pendant la saison des pluies, cette unique rue traversant de part en part notre agglomération. Des jeunes gens bien intentionnés l'aidaient à être une rue vraiment utile. Ils avaient remarqué que la boue provoquée par la pluie pouvait empêcher les voitures de passer normalement. Ceux des automobilistes qui s'aventuraient pendant l'hivernage dans cette lointaine banlieue de Douala arrivaient toujours, à un moment donné, à s'embourber. Alors, ils priaient les habitants de venir à leur secours. Les gens de chez nous sont serviables ; mais ils n'aiment guère aller traîner leurs petits pieds nus dans la boue, sous la pluie. Aussi se faisaient-ils réellement prier par les conducteurs imprudents, et n'acceptaient-ils de leur venir en aide que moyennant paiement. Ils se faisaient payer grassement leurs services. C'est ainsi qu'ils avaient compris que cette rue, « qui était venue d'elle-même s'installer chez nous », pouvait servir pour nourrir les habitants lorsque la saison des pluies battait son plein et empêchait les honnêtes gens de vaquer à de plus honnêtes occupations. Alors, des hommes bien intentionnés se firent un devoir d'entretenir la boue de la mauvaise saison. La nuit, ils creusaient dans la rue de véritables fossés, qu'ils recouvraient ensuite de terre, habilement, et la rue reprenait au matin l'air tranquille et l'allure engageante d'un chemin propre et bien

tenu. Dans ces conditions, les voitures qui arrivaient s'enfonçaient automatiquement dans la boue, et le conducteur devait nécessairement payer, et payer cher, pour sortir de là. Il payait pour l'aller, et puis pour le retour vers la ville. Ainsi, nous ne voyions plus l'hivernage venir et la terreur que cela entraînait autrefois, lorsque nous nous demandions si nos réserves et nos provisions allaient suffire à nos besoins pendant le temps que durerait le chômage. Et nous bénissions la rue d'être venue s'installer chez nous, d'elle-même, sans nous demander notre avis. Car inutile de rappeler que ce n'était pas nous qui avons construit cette rue, mais l'administration avec un grand A. Aujourd'hui, quand j'entends des gens dire autour de moi que la rue est un des aspects du progrès, je me demande s'ils se rendent bien compte de la véracité de ce qu'ils avancent.

Mais Dooh gagna la prison à cause de son activité débordante dans cette rue du village, après y avoir gagné beaucoup d'argent. La chose se passa de la manière la plus inattendue. Une belle automobile bleue vint s'embourber un matin. Aussitôt, la foule se précipite, et les volontaires viennent demander le prix de l'effort à faire pour la dégager. Dooh était le chef du groupe des volontaires. À l'intérieur de la voiture, il y avait un chauffeur noir. On marchande, et puis les hommes de bonne volonté se mettent au travail. La belle voiture bleue sort de la boue, difficilement, se retrouve sur le sol ferme, et continue son chemin... Jusqu'au village voisin où l'on entend son moteur s'arrêter.

– C'est curieux, dit quelqu'un dans la foule, on aurait dit la voiture de l'un des chasseurs du dimanche.

– Mais oui, mais oui, c'est la voiture de ce Blanc qui a la bouche pleine d'or, répond quelqu'un d'autre.

– C'est vrai, c'était lui qui la conduisait l'autre jour. Ce doit être son chauffeur... Mais qu'est-ce qu'il peut bien aller faire à Bonakamé ? Ce n'est pourtant pas un fils d'ici.

Une demi-heure après, la voiture vint encore passer dans notre village, et inévitablement se retrouva sans force dans la boue. C'est alors que les gens, qui s'affairaient autour d'elle, remarquèrent à l'intérieur... Agatha. Elle-même... dans une des plus jolies robes que je lui aie jamais vues. Elle était assise sur la banquette arrière. Elle était belle, belle comme un jour de soleil. Mais que diable faisait-elle donc là ?

– Tiens, Agatha, fit Dooh. C’est donc toi, notre sœur, qui pars ainsi dans la voiture d’un Blanc ? Connais-tu donc le propriétaire de cette auto ?

Et la foule moqueuse se mit à rire, à rire jusqu’au point de décontenancer Agatha qui, excédée, finit par répondre :

– Qu’est-ce que cela peut bien faire, à vous autres, que je connaisse le propriétaire de l’auto ou non ? Vous vous mêlez toujours d’affaires qui ne vous regardent pas. Voulez-vous savoir où je vais ? Eh bien, ne vous torturez pas, je vais vous le dire : je vais chez le propriétaire de cette voiture. Êtes-vous contents à présent ?

Non, moi, je n’étais pas content. J’avais vu Agatha la veille au soir, et elle ne m’avait pas dit qu’elle irait le lendemain matin à la ville, et je la retrouvais là, dans une belle auto bleue, et elle avait le toupet d’avouer à tout le monde, d’elle-même, qu’elle allait chez le propriétaire de la voiture...

– Agatha, criai-je, tu ne vas pas y aller... Je te défends d’y aller.

Elle me regarda et s’apprêta à dire quelque chose, mais Maa Médi intervint aussitôt :

– Fils, mon enfant, de quoi te mêles-tu ? Laisse donc partir cette fille perdue, dans sa voiture. Qu’elle aille où elle veut, qu’est-ce que cela peut bien te faire ? Ce n’est pas ta femme, et tu ne vas pas te salir à lui adresser la parole...

– C’en est assez, Mère, dis-je dans un ton de colère grandissante. Je te dis que c’en est assez. Dans ce village, vous insultez tous cette fille ; elle n’est pas...

– Laisse-les dire ce qu’ils veulent, laisse-les parler, La Loi. Ne t’occupe pas de moi ; tu as bien entendu ce qu’a dit ta mère ? Je suis une fille perdue. Va, ne t’occupe pas de ma vie.

– Dooh, Dooh, arrête de pousser cette voiture sinon je vais la mettre en morceaux.

J’avais hurlé et non parlé. Dooh savait ce que cela signifiait, il savait que j’étais en colère, et qu’il n’avait pas intérêt à me contrarier. Maa Médi essaya encore de me contenir, ce fut en vain. Alors, elle s’en alla en pleurant, disant que le ciel l’avait injustement punie en lui donnant l’horrible fils que j’étais, un fils qui ne lui épargnait même pas la honte

d'être désobéie devant la foule. Dooh et ses hommes durent s'arrêter de pousser la voiture.

– Dooh, dit alors Agatha, si tu ne pousses pas cette voiture tout de suite, je vais dire à la police que c'est toi qui creuses des trous dans la rue pour empêcher les autos de passer sans te payer. Je te répète que je vais le rapporter à la police si tu ne fais pas attention, tu m'entends ?

Il y eut une rumeur dans la foule. On détestait Agatha, avec tous ses défauts auxquels venait s'ajouter la mesquinerie d'une rapporteuse. Mais la menace était de taille, d'autant plus que Dooh et ses hommes avaient déjà touché l'argent réclamé par eux pour le service qu'ils rendaient. Dooh me regarda d'un air qui voulait dire : « Frère La Loi, ce n'est pas pour te désobéir, mais entends ce que dit la petite, tu vois dans quelle situation je me trouve ; je ne voudrais pas aller en prison aussi bêtement... » Et ils se remirent à pousser. J'allais alors empoigner une portière arrière pour sortir Agatha de cette maudite voiture, lorsqu'une main me frappa sèchement sur l'épaule. Je me retournai, et vis le roi Salomon :

– Calme-toi, fils, sinon, je vais te donner une correction exemplaire devant tout le monde, me dit-il sans rire.

Physiquement, j'étais plus fort que le roi Salomon ; mais lui, du haut de son rang d'ancien du village, il régnait sur mes actes, et personne ne m'aurait pardonné de lui désobéir un seul instant. Je redevins aussitôt un petit garçon, tout comme du temps où le roi lui-même, ou d'autres vieux de chez nous me prenaient sur leurs genoux pour me parler de l'avenir. Je ne dis rien, et je n'avais rien à dire. J'allai m'enfermer chez moi, tandis que la belle auto bleue emmenait Agatha vers la ville. Je crus que j'allais mourir de dépit. Ma femme, la petite Fanny, s'évertua à me consoler tant qu'elle put. À la fin, elle osa me regarder dans les yeux, et elle me dit :

– Si tu l'aimes, pourquoi donc ne pas l'épouser ?

– Ce n'est pas que je n'y pense pas, lui répondis-je avec la même simplicité, mais c'est ma mère qui ne veut pas la voir. Si tu pouvais convaincre Maa Médi...

À partir de ce moment-là, je sus que je pouvais compter sur l'intercession de Fanny auprès de ma mère, et je me remis à espérer qu'un jour, je deviendrais peut-être le mari d'Agatha Moudio. « Tant pis si elle

ne vaut rien, moralement, me dis-je. Dans le fond, les gens qui valent quelque chose sont plutôt rares ».

Le lendemain, des gendarmes vinrent arrêter Dooh. Non, ce n'est pas Agatha qui avait rapporté son activité à la police, contrairement à ce que d'aucuns ont cru chez nous. C'est le chauffeur de la belle auto bleue qui alla raconter ses mésaventures à son patron, ce qui entraîna l'arrestation de Dooh. En outre, de cette deuxième affaire, il résulta que notre village fut mis à l'index par l'administrateur des colonies chargé de notre surveillance. « Il n'y a que les affaires extraordinaires dans ce village-là », devait-il écrire dans son rapport de fin d'exercice en pays conquis. Et pour terminer, notre village eut droit à l'une des premières rues goudronnées de Douala. Avec cette particularité du progrès, nous en arrivions à notre phase active de la vie, cette phase où seul le travail honnête fait vivre les honnêtes gens.

Je n'avais pas tout avoué à Maa Médi lorsque je lui avais fait comprendre que l'enfant de Fanny, qui allait naître quelques mois plus tard, n'était pas le mien à l'origine. Mais maintenant que la petite fille était née, et que tant de choses s'étaient passées depuis, je crus que je pouvais me permettre de dire à Maa Médi toute la vérité. L'incident de la rue, ce matin-là, ainsi que la bonté de ma femme, m'encouragèrent à aller affronter ma mère.

– Tu sais, lui dis-je un soir tandis que nous dînions ensemble chez elle, tu sais, tu dois me pardonner d'avoir été brusque l'autre jour. Tu es la seule personne au monde qui puisse vraiment me pardonner. Je regrette beaucoup cet incident, mais tu dois comprendre, toi aussi, qu'à présent j'ai grandi...

- Tu as grandi, tu as grandi, m'interrompit-elle, tu as grandi alors que je te vois encore tout petit, tout petit, comme si je venais de te mettre au monde ? Tu as grandi, et tu ne sais même pas être avec ta femme, une femme disposée à te donner des enfants...

– Si bien disposée à m'en donner, répliquai-je, qu'elle le fait même à mon insu, avoue que c'est beaucoup...

La discussion de ce soir-là n'aboutit à rien. Nous restions sur des positions définies, et nous n'avions, ni ma mère ni moi, aucune intention de démordre de nos points de vue respectifs. C'était la première fois que

nous n'arrivions pas à trouver un accord à la fin d'une discussion. « Décidément, pensa Maa Médi, il a changé... mon petit enfant d'autrefois a changé ». Cette pensée lui était pénible. Moi aussi j'étais peiné de ne pas lui donner raison, mais je sentais vraiment que c'était moi qui avais raison. Pourquoi s'obstinait-elle à me prendre pour le petit garçon d'autrefois ? Il fallait en finir, et je considérais que j'avais assez obéi ainsi, et qu'il était temps pour moi de prendre des décisions, moi-même. Pourtant, la première décision que je voulais prendre, c'était d'épouser Agatha, et cela, je ne me sentais pas la force de le faire sans l'avis de ma mère. Que faire ? Je décidai d'aller voir le roi Salomon, et je le mis au courant de mes intentions.

– Fils, tu vas tuer ta mère si tu fais cela, me dit-il dès que je lui eus parlé de l'essentiel de mon projet.

– Je risque seulement de me brouiller avec elle, dis-je, mais elle n'en mourra pas : car tu sais qu'elle aime beaucoup Fanny. Or Fanny m'a promis d'intervenir auprès d'elle.

– J'insiste, fils, je crois que tu vas faire beaucoup de mal à ta mère si tu épouses cette fille-là. Et puis, qui dans ce village te pardonnerait d'avoir pris une fille comme elle, qui a une si longue histoire derrière elle, et qui a causé du tort à notre communauté en faisant emprisonner Dooh...

– Ce n'est pas elle qui l'a fait emprisonner. Elle est certainement capable de bien des choses difficiles à répéter, mais ce n'est pas elle qui irait rapporter que Dooh a fait des trous dans la rue pour empêcher les voitures de passer... Je dis qu'elle en est incapable.

– Oh, mais tu parles comme si tu la connaissais bien, fils ? Tu ne m'as pas dit tout ce que je devrais savoir avant d'aller parler à ta mère, je vois ? Allons, raconte, raconte-moi tout.

Tout lui raconter ? C'était pour le moins difficile, mais je le fis, car je voulais qu'il pût parler à Maa Médi en parfaite connaissance de cause. Lorsque j'eus fini, le roi bâtisseur sourit et me donna une tape amicale sur l'épaule en clignant de l'œil. Il avait tout compris. Le lendemain, il alla voir Maa Médi, mais ce fut en vain qu'il essaya de lui faire comprendre que l'amour était une chose difficile à contenir.

– Car il s'imagine peut-être qu'elle l'aime... dit ma mère. Laisse-moi rire : elle l'aime, elle l'aime tellement qu'elle va se promener à la ville

tous les jours, on se demande bien pour quoi y faire... elle l'aime tellement qu'elle prend de belles voitures envoyées exprès par des Blancs, et l'on n'a aucune peine à s'imaginer pourquoi... Laisse-moi rire : elle l'aime. Écoute, roi, tu ne dois pas favoriser ce genre de chose, tu sais ?

– Femme, je reconnais avec toi que la conduite de cette fille n'est pas exemplaire. Loin de là. Mais peut-être que si elle était aux mains de quelqu'un qui l'aime, elle changerait vite, elle deviendrait une autre femme, elle deviendrait peut-être l'exemple même de la vertu ?

– Et elle marcherait pliée en deux sous le poids des clés du paradis, enchaîna Maa Médi. C'est vrai, qu'on a vu cela dans les temps anciens ; c'est vrai, mais aujourd'hui, cela ne se voit plus nulle part, et surtout pas dans ce village-ci. Et puis, roi, dis-moi : qui veux-tu qui porte la honte d'avoir une bru qui a fait la vie avant l'âge, sous les yeux de tout le monde, et qui vient se caser chez mon fils alors que personne d'autre ne veut d'elle ? Qui ? Moi ?

– Je sais, je sais que tu as peur de ce que les gens diront. Mais tu dois savoir ce qui se passe dans l'esprit de La Loi : il se dit qu'à son âge, il nous a déjà beaucoup obéi. Avoue que c'est vrai : n'a-t-il pas épousé, sans faire d'objection, une femme que nous lui avons imposée ?

– Ce n'est pas nous qui la lui avons imposée. C'est son père qui en avait décidé ainsi, et je pense qu'il avait le droit de décider de l'avenir de son fils. Un bon garçon n'a pas à refuser que ses parents pensent à son bonheur.

- Soit, et il n'a pas refusé. Il a pris cette fille, bien qu'il eût certainement préféré ne pas la prendre pour compagne. Il a donc obéi, comme doit faire un bon garçon. Par contre, il remarque que tout ce qu'il a demandé, lui a été refusé jusqu'à présent, comme s'il n'avait pas le droit de demander quelque chose, lui aussi. Ce n'est pas juste, Médi ; nous ne pouvons pas éternellement prendre notre fils pour un gamin. Il est à l'âge où l'homme tient à s'affirmer, d'une manière ou d'une autre... Dis-moi : est-il quelque chose qui l'empêcherait d'avoir deux femmes ou davantage ? Il est fort, courageux, il saura s'occuper d'elles, ne crois-tu pas ?

– Deux femmes ? ... Je veux bien, quoique, je ne sois pas sûre de la nécessité pour La Loi d'épouser deux femmes. Mais ce que je ne veux pas entendre, c'est que la deuxième femme de mon fils soit une poule de luxe.

Qu'il prenne n'importe qu'elle autre femme au monde, mais je répète que je ne veux pas que ce soit Agatha Moudio... D'ailleurs, je me demande encore ce qu'une deuxième femme vient faire ici : l'homme prend une deuxième épouse quand il constate qu'il ne fait pas d'enfant avec sa première femme, ou quand il voit que celle-ci ne sait pas lui donner de garçon. Il faut attendre pour voir cela. Mon fils vient seulement de se marier, et Fanny lui a déjà donné une fille. Ce n'est pas une femme stérile. D'ailleurs, tu n'as qu'à voir sa mère, la femme de Tanga : elle a sept enfants, des garçons et des filles...

– Femme, tous tes arguments sont bons. Ce n'est pas moi qui irais te donner tort. Mais il faut que tu comprennes les choses comme elles se présentent : La Loi aime une fille. Il se trouve que c'est, selon nous, une fille perdue. Mais lui, il l'aime, et il voudrait l'épouser. Il nous a d'abord témoigné son respect envers nous, en épousant une femme que nous lui ordonnions pratiquement de prendre ; mais il entend, de même, que nous respections sa personnalité en acceptant le choix qu'il a fait, de son plein gré, d'épouser Agatha...

– D'épouser qui ? Répète-moi le nom que tu as dit là ?

– Agatha, je dis Agatha Moudio.

– Jamais, roi ; je te dis qu'il ne l'épousera jamais sinon, moi, je cesserai d'être sa mère. Quoi ? Celle-là qui ne se contente pas de faire tout ce qu'elle fait, mais qui se prend en plus pour une femme blanche... Avec des robes « ouvertes » partout, comme si elle voulait faire voir son corps à tout le monde... Elle va devenir la femme de mon fils, et elle ne voudra même pas voir une pauvre femme comme moi auprès de La Loi... et elle ne fera rien de ses mains... a-t-on jamais vu une telle femme aller travailler aux champs, ou simplement aller puiser de l'eau pour son mari ? Dis-moi encore que La Loi va épouser une telle créature, et je te répète que je cesserai d'être sa mère s'il fait cela malgré mon refus.

– Femme, termina le roi Salomon, je ne veux pas que tu croies que je vais encourager La Loi à prendre une deuxième épouse, et encore moins à prendre celle-là que nous détestons tous ici. Mais je dois te prévenir que dans ce genre d'affaire, il n'est pas toujours possible de faire entendre raison à son propre fils.

Et il s'en alla.

J'allai de mon côté demander des explications à Agatha. Elle se montra d'une humeur massacrate.

– Si tu es comme tous les gens de ton village, si tu penses que je suis une p..., je me demande ce que tu viens chercher auprès de moi. Tu n'as pas voulu de moi lorsque je me suis offerte. Tu as préféré écouter ta mère et les anciens de ton village. Maintenant, je ne veux plus en faire qu'à ma tête.

C'était clair : Agatha avait cessé de songer que je l'épouserais un jour. Je rentrai chez moi, et je demandai à Fanny de ne plus s'occuper de cette affaire auprès de Maa Médi. Je me remis à raccommoder mon épervier déchiré en plusieurs endroits. Bientôt, la saison de « la petite pêche » serait là ; je devais me tenir prêt.

Un mois s'écoula, pendant lequel mon cœur ne me parla plus d'Agatha. Plus du tout. Mais ce cœur... c'est quand il ne parle pas qu'il se manifeste.

Un soir, alors que je ne me préoccupais plus guère de savoir ce qu'elle était devenue dans la vie, Agatha Moudio vint me voir, soi-disant pour me demander la raison de ma « disparition définitive », et aussi pour apporter des cadeaux à mon enfant. Elle offrit de menues choses à Fanny pour l'enfant, et elle s'excusa de ne s'être pas présentée auparavant. « C'est que dans ce village-ci, si peu de personnes m'aiment, que je suis obligée de toujours me méfier de ce qu'on va dire... ».

Ce soir-là, Agatha me parla de toutes sortes de projets qu'elle avait l'intention de réaliser. Elle allait partir pour un long voyage, elle allait y rester très longtemps, elle espérait ainsi se faire oublier de son village, de ses parents, de notre village, de tout le monde.

– Tu ne pars pas pour un pays très lointain, je suppose ? demandai-je en l'interrompant.

– Si, justement, me répondit-elle. Je suis venue te dire adieu, car je pars demain. Je... je voulais ton avis là-dessus... si tu veux que je parte ou non.

Je me laissai avoir : je montrai clairement à Agatha que ce départ m'ennuyait. Je me demande encore pourquoi ce départ pouvait m'ennuyer, car à dire vrai, les agissements d'Agatha, ces derniers temps encore, avaient fini par me dégoûter d'elle, presque complètement.

– Non, dis-je, ne quitte pas ton village. Tu sais que ton père va revenir bientôt de prison. Il serait très malheureux de ne pas te retrouver en rentrant.

– Mon père ? Eh bien, qu’il me retrouve ou non, il s’en moque éperdument, je le sais bien. S’il m’aime autant à son retour qu’il m’adorait avant son départ, je ne vois pas en quoi mon absence pourrait gâcher son plaisir de revoir son monde. Ce n’est pas ce qui me ferait hésiter un seul instant. Ce qui compte pour moi, en ce moment, c’est l’avis de quelqu’un de bien plus important que mon père. Alors, décide-toi... Que je parte demain ?

Je compris. Comment ne pas comprendre ? C’était une véritable déclaration que la belle Agatha était en train de me faire. Fanny cligna de l’œil ; elle aussi avait compris. Je vis son œil, et il voulait dire, très clairement : « Allons donc, pourquoi laisserais-tu passer une telle occasion ? Sois raisonnable : une femme qui vient te demander de la prendre, ne t’y trompe pas, c’est une femme qui meurt d’amour pour toi ».

Je compris, et je me tournai vers Agatha :

– Écoute, lui dis-je, Maa Médi ne veut pas entendre parler de notre mariage, et personne dans notre village ne serait d’accord avec moi si je soumettais mon projet à l’approbation générale. Personne, sauf peut-être le roi Salomon. Lui non plus ne t’a pas en très haute estime, mais il est raisonnable, et en tout cas, je lui ai tout dit. Il sait tout ce qu’il y a entre toi et moi. À part lui, il y a Fanny. Elle ne te veut pas de mal, bien au contraire. Nous sommes deux à vouloir que tu ne t’en ailles pas en voyage demain, ni même après-demain.

– Oui, c’est vrai, dit Fanny. S’il n’y avait pas les « autres » à considérer, tu sais, tu pourrais venir habiter ici n’importe quand. Mais surtout, il ne faut pas que tu partes.

Puis Fanny se retourna vers sa petite Adèle, et se remit à lui chanter une berceuse, pour l’endormir. Il commençait à se faire tard.

– Merci, dit Agatha. Puis elle s’en alla.

Cette nuit-là même, la mère Mauvais-Regard alla trouver Maa Médi, lui dit tout ce qu’elle avait vu – elle voyait tout dans notre village – lui fit remarquer qu’il se passait de drôles de choses, et promit de rester vigilante. Puis elle rentra chez elle, en se disant dans son for intérieur que

si « leur fils » s'amusait à leur faire « une chose pareille », elle « couperait le fil des grossesses à ses deux épouses ».

Seule la nuit calme entendit les sourdes menaces de la mère Mauvais-Regard.

10

En prison, Dooh avait appris un métier honnête. Dès sa sortie, il s'établit à son propre compte. Il était coiffeur, pour le bonheur de notre village et des environs. Il se mit aussi à boire, « pour faire passer le temps plus rapidement », lorsque les jeunes gens de chez nous ne désiraient pas ardemment se faire beaux.

La belle saison était revenue au fil des jours. Dooh opérait à l'air libre. Il s'asseyait sur une énorme caisse en bois, vide, sous un manguier, et là, il attendait patiemment ses clients. Il faisait bon attendre tout en dégustant du vin de palme. C'est ce que Dooh était en train de faire ce matin-là, lorsqu'un homme vint le trouver :

– Coiffe-moi, lui dit-il ; on m'a parlé de toi, il paraît que tu le fais très bien.

Et l'homme s'assit sans y avoir été invité.

Dooh se saisit d'un gros caillou, à l'aide duquel il brisa une bouteille de bière vide. Puis il s'agenouilla aussitôt autour des tessons, comme s'il voulait s'excuser de l'acte qu'il venait de faire. Si la bouteille avait été pleine, il ne l'aurait pas cassée. Oh, sûr que non.

– Vois-tu, dit Dooh à son client, vois-tu, les gens qui n'ont rien dans le ventre sont pareils à cette bouteille. Ils ne méritent guère qu'on les traite mieux.

– Tu sais, je ne parle pas des gens affamés, moi... Ce que je dis, c'est que les hommes inintelligents ne méritent pas de vivre. Qu'en penses-tu ?

– Tu as raison, accepta le client.

Il faut être d'accord avec votre coiffeur, juste au moment où il s'apprête à opérer le miracle de la transformation de votre tête. Dooh, satisfait de la réponse, sifflota un air, et choisit un tesson à la courbure régulière et tranchante. Il pensa que celui-là ferait bien l'affaire. Alors il s'approcha de la nuque de son client, regarda, et s'accroupit pour y voir de plus près.

– Es-tu intelligent, toi ?

– Sûr que je suis intelligent, dit le client. Crois-tu que je serais venu te trouver, toi, si je n'étais pas assez intelligent pour comprendre que le meilleur coiffeur de la région, c'est toi ?

– Oh, ça alors, tu as raison. Que je suis bête. Tout le monde sait que je suis le meilleur coiffeur de la région. Et puis, si tout le monde ne le sait pas encore, eh bien, tant pis, tout le monde le saura bien un jour. Combien paries-tu ?

– Rien, rien du tout, parce que je suis sûr que je perdrais.

Il n’y avait pas à dire, c’était le genre de client que Dooh aimait bien, le client toujours d’accord. Pas question, dans ces conditions, de lui faire une mauvaise coupe. Mais l’air sentait le vin de palme.

– Tu en veux un peu ? Offrit Dooh en allongeant le bras derrière la caisse pour en sortir unealebasse énorme.

Il la déboucha, but quelques gorgées, et la tendit ensuite à son client. Lui aussi but, sans plus vouloir reposer la calebasse. « Il est bon, frère, il est bon... ».

Alors, le tesson de bouteille se mit à faire des siennes sur la nuque du client, dessinant peu à peu la ligne de démarcation entre la tête et le reste du corps. Dooh était content de son travail. Il continuait à siffler en travaillant. Puis il se rappela soudain qu’il avait été, autrefois, à l’école du village. Là, il avait appris, en détail, tout l’Ancien Testament, en langue douala. Alors, il se mit à répéter comment Josué gagna la bataille de Jéricho :

– ... Alors, les Israélites se mirent à souffler dans leurs trompettes, et les murs de la ville commencèrent à trembler... à trembler, mon frère, jusqu’à ce qu’ils croulassent...

Le client ne comprenait pas d’où le passage avait été tiré :

– Qu’est-ce que les Israélites viennent faire derrière ma tête ? demanda-t-il.

Le coiffeur s’arrêta net dans sa besogne :

– Comment, dit-il à l’ignorant ; tu me poses une question pareille, toi ? Tu ne connais donc pas l’histoire ancienne ? Tu ignores l’histoire de nos ancêtres ?

– Mais, dis-moi : qu’ont-ils donc fait, nos ancêtres ?

– Qu’est-ce qu’ils ont fait ? Quelle question ... Tu ne sais donc pas qu’ils ont été condamnés par Dieu à errer dans le désert pendant quarante jours et quarante nuits ?

– Ah ? ...

– Oui, oui..., pendant quarante jours et quarante nuits. C'est beaucoup, tu ne trouves pas ? Et encore, je me trompe. C'est le déluge qui dura quarante jours et quarante nuits. Les Israélites ont erré dans le désert pendant quarante années. Et tu sais, de véritables années bien pleines, comme il n'y en a plus de nos jours...

– Mais qu'avaient-ils donc fait, pour être ainsi condamnés ?

– Ma foi, rien. Seulement, Dieu n'était pas content d'eux, parce qu'ils lui avaient désobéi. Alors, Moïse alla supplier le pharaon de laisser partir son peuple.

– Le peuple de qui ?

– De Dieu, voyons. Que tu es bête. Tu es comme une bouteille vide. Tu n'as rien là-dedans ; tu ne mérites même pas d'être bien coiffé. Tu ne comprends donc pas ce que je dis ? Je parle du peuple de Dieu, bien sûr...

– Aïe...

– Quoi, aïe... ?

– C'est que tu me fais mal.

– Oh, tu es trop délicat, toi aussi. Depuis que nous avons commencé, c'est la première fois que je t'égratigne, et tu pousses un hurlement, comme si je t'avais brûlé la nuque.

Un filet de sang descendit doucement de l'« égratignure ». Dooh l'arrêta au passage, et continua à raser les cheveux sur le reste de la nuque. Il avait pris un peu plus de vin que d'habitude, et il poursuivit son extraordinaire histoire de « nos ancêtres les Israélites » :

– Alors, le pharaon rassembla tout le village autour d'un grand feu. Il y eut une palabre de trois jours et de trois nuits. Et Moïse apporta un long serpent qui effraya tout le monde. Mais le pharaon avait le cœur dur comme la pierre, et il ne laissa pas repartir les Israélites. Alors Moïse fit descendre un arc-en-ciel, et l'arc-en-ciel parla au pharaon. Mais le pharaon fit couper la tête de l'arc-en-ciel. Aussitôt le jour s'obscurcit, les gens du pharaon devinrent tous aveugles, tandis que les hommes de Moïse y voyaient aussi clair qu'en plein jour. C'est ainsi qu'ils purent se sauver... Fffft... Fffft... Fffft... Lève-toi, ça y est, j'ai fini. Tu es beau maintenant. Tu peux aller voir n'importe quelle femme, aucune ne te

refusera. Et surtout, quand tu seras noyé dans le succès, rappelle-toi que c'est moi, Dooh, qui t'ai fait beau comme tu l'es devenu. À présent, paie-moi et va-t-en. Je te dis que si tu trouves une femme sur ton chemin, et si elle refuse de voir ta tête d'ange, tu n'as qu'à revenir me le dire, je me chargerai personnellement de l'affaire... Tu peux même aller en face. Il y en a une, qui ne te résistera pas, façonné comme tu es....

– En face ? Qu'y a-t-il en face ?

– Paie-moi d'abord, c'est un franc cinquante. Tu ne comprends donc pas ma façon de parler ? On voit bien que tu as bu tout mon vin. Je te dis qu'il y a une femme en face... Oui, dans cette maison-là. Elle est la femme de tout le monde. Elle appartient à qui veut. As-tu un peu d'argent ? Oui ? Alors, tu peux y aller.

L'homme paya cinquante centimes après force marchandage. Puis il se dirigea « en face », tandis qu'un autre client s'installait sur la caisse en bois, prêt à se mettre sous la coupe de Dooh.

Or « en face », c'était chez moi. C'est ainsi que je fus étonné de voir entrer un homme que je ne connaissais pas, qui paraissait nettement près de l'ivresse et qui, s'imaginant que j'étais en train d'attendre (peut-être mon tour), me dis sans s'en faire le moins du monde :

– Frère, moi aussi je suis venu. Où est-elle donc ?

– Qui ? demandai-je ...

– La femme, dit l'homme, l'œil pétillant de vin de palme et de désir sexuel à peine voilé. Oui, insista-t-il : la femme. Le frère coiffeur là-bas m'a dit de venir « en face » si j'ai un peu d'argent. Il m'a dit qu'ici ...

Je pris l'homme par le collet, sans lui laisser le temps de terminer, et je le jetai dehors comme un lourd paquet. Avant qu'il ne pût se relever, je lui assénai des coups de poing sur la figure, et lui ordonnai de regagner son domicile tout de suite, ce qu'il fit sans regarder derrière. Quelques personnes étaient déjà là, pour assister à ce qui se passait ; mais moi, j'étais allé tout droit jusqu'au « salon de coiffure » de Dooh.

– Tu continues à te moquer de moi, Dooh, bien que je t'aie déjà prévenu que cela te coûterait cher un jour. Je crois que ce jour est maintenant arrivé, tant pis pour toi.

Je le saisis et lui infligeai des gifles dont il se souviendra jusqu'à la fin de ses jours, du moins je l'espère, car je ne voudrais pas qu'il perde le souvenir de la correction qu'il reçut de moi ce jour-là, et qu'il se remette un jour à raconter à tout le monde que j'ai épousé une p... Les habitants du village intervinrent à temps, alors que j'étais occupé à faire manger de la boue à l'impudent Dooh. Des femmes se mirent à me supplier de ne pas le tuer, car c'était un frère, « et si ton frère te cause du tort, il faut lui pardonner ». Ma colère trouva là de sérieuses raisons de s'apaiser... En effet, grâce à cette maladresse de Dooh, qui m'avait donné l'occasion de rappeler à tout le monde que je restai le garçon le plus fort de chez nous, je venais de retrouver, autour de moi, des gens, hommes et femmes, qui m'avaient furieusement mis en quarantaine depuis quelques deux mois. Vous comprendrez aisément ce qui s'était alors passé, si vous dites que même en cette minute où je forçais l'admiration de tous, Maa Médi ne se montra pas, elle qui autrefois accourait la première partout où je faisais une exhibition de mes muscles. Depuis près de deux mois, je vivais seul, avec mes deux femmes et l'enfant de Fanny. J'allais seul à la pêche, malgré l'intervention personnelle du roi Salomon, qui avait longuement supplié mes compagnons de me garder dans leur équipe. « Nous aimons bien La Loi, avaient-ils répondu, mais quand il s'amuse à épouser une femme qui fait la honte de notre communauté, alors, nous ne sommes plus d'accord avec lui... ». La rupture était arrivée environ une semaine après le soir où Agatha était venue rendre une visite franche, qui avait, vous vous en souvenez bien, attiré l'attention de la mère Mauvais-Regard. En effet, quelque temps après ce soir-là, elle revint, une nuit, accompagnée d'une de ses tantes. « C'était chez moi qu'Agatha venait quand elle se rendait à la ville », nous avait dit la tante. Chacune d'elles portait une valise, une lourde valise. Elles s'étaient installées, et avaient d'elles-mêmes décidé qu'Agatha ne repartirait plus dans son village. « C'est ta femme à partir de cette nuit », m'avait dit la tante d'Agatha, « et je vous souhaite du bonheur pour toute la vie. Je sais que tout se passera bien avec Fanny, n'est-ce pas ? » Fanny n'avait pas répondu, mais je savais qu'elle n'était pas contre mon mariage avec Agatha. Elle s'était montrée très gentille, et dès le lendemain, elle construisit pour Agatha un foyer semblable à celui que ma mère avait préparé pour elle-même. Ma mère ?

Elle vint me voir dès le lendemain matin, en compagnie de la mère Mauvais-Regard :

– Je viens te voir et te parler en présence de quelqu'un qui doit être mon témoin même après ma mort. Tu as refusé d'écouter mes conseils, et tu es allé prendre cette fille. Reste avec elle, et je te souhaite de ne jamais le regretter. Je sais, quant à moi, que cette petite femme blanche que tu viens d'épouser t'en fera voir de toutes les couleurs. Attends ; mais quand tu seras dans l'embarras, ne viens pas me trouver ; je veux que tu me laisses tranquille... que je meure de pauvreté ou de chagrin, ou que je vive malgré tout, je veux que tu me laisses tranquille. Et, entends bien ce que je te dis : ne t'attends plus à me voir chez toi. Jamais plus.»

Et les deux femmes étaient reparties sans me laisser placer un mot. Depuis, nous vivions tous les quatre, mes deux épouses, « ma fille » et moi, et tout le village nous évitait autant qu'il pouvait. C'est-à-dire, en réalité, que le roi Salomon, qui m'aimait bien et qui me comprenait assez bien, ne me laisserait pas complètement à l'écart ; mais depuis l'emprisonnement du chef Mbaka, c'était lui qui jouait le rôle de chef du village, et évidemment, il n'entendait pas montrer à tout le monde, ouvertement, qu'il me pardonnait d'avoir épousé Agatha Moudio. Cela faisait maintenant deux mois que nous vivions ainsi. Et, comme si nous voulions réagir contre la dureté avec laquelle les gens de chez nous nous traitaient ou nous regardaient, nous nous ingéniions à faire régner chez nous une harmonie qui, hélas, n'allait plus se retrouver par la suite. Agatha fit, pendant cette période, la démonstration d'une sagesse dont personne chez nous ne la croyait capable. Elle allait puiser l'eau à la borne-fontaine, malgré les mots aigres-doux que d'autres femmes lui lançaient chaque fois qu'elle y allait. Elle faisait la cuisine, proprement, elle dont Maa Médi avait dit qu'elle était une dame de salon. Fanny, de son côté, avait beaucoup grandi dans son caractère ; elle était devenue une vraie femme, et comme ma mère avait dit une fois, « disposée à me faire des enfants ». Il faut la laisser respirer un moment, me dis-je en pensant à son accouchement relativement récent. Quant à la petite Adèle, elle commençait à s'ouvrir à la vie, et elle devenait de plus en plus intéressante à mesure que les jours passaient.

Naturellement, ma maison, primitivement conçue pour abriter une seule personne, s'avéra rapidement trop petite pour nous quatre. Je me mis donc en devoir de construire d'autres maisons : une pour Fanny, une deuxième pour Agatha. Et j'étais occupé à ce travail, lorsque cet imbécile de Dooh était venu déclencher ma colère, ainsi que je vous le racontais tout à l'heure.

À présent, j'étais là, au milieu de tous les habitants de notre village, venus, les uns pour voir comment j'allais « tuer » Dooh, les autres pour m'admirer des pieds à la tête, d'autres enfin pour me prier de ne pas « faire cela ». Ainsi, Dooh, qui en voulait à Agatha non seulement parce qu'elle était devenue ma femme, mais aussi parce qu'il restait persuadé que c'était elle qui l'avait fait emprisonner, Dooh, dis-je, réussit simplement, et sans le vouloir, à rompre la glace qui s'était épaissie depuis près de deux mois entre les miens et moi. Je vis des sourires lorsque, négligemment, je laissai tomber ce crétin sur le sol et lui lançai un regard de profond mépris. Ces sourires voulaient dire que l'on appréciait ma façon de « pardonner à un frère qui m'avait causé du tort ». Et puis, que voulez-vous vraiment faire d'un homme qui s'enivre de vin de palme dès les dix heures du matin ?

Depuis ce jour-là, notre village lui-même a fait preuve de clémence à mon égard, et surtout à l'égard d'Agatha. Après tout, elle ne se présentait pas si mal qu'on l'avait cru au début. Et puis, qu'on lui reprochât ses extravagances d'avant son mariage, n'était-ce pas déjà du passé, cela ? Qui donc n'avait son propre petit péché sur la conscience ? Allez, c'est fini tout cela... et puis, qu'est-ce donc que cette façon de recevoir une étrangère dans notre communauté ? Cela ne ressemblait à rien de bon.

Les seules personnes qui ne voulurent pas pardonner à Agatha de m'avoir « pourchassé jusqu'à m'avoir », c'étaient toujours Maa Médi et la mère Mauvais-Regard. Malgré cela, la vie pouvait maintenant se vanter d'être l'un des préservateurs d'une tradition ancestrale à laquelle le temps, hélas, s'attaque avec acharnement de nos jours : la polygamie.

Il serait long de vous raconter en détail ce qui se passait dans notre ménage à trois, et je me réserve d'autant plus le droit de me taire sur bien des points, que je sais deviner le sourire amusé avec lequel vous vous disposeriez à écouter mon récit. Je ne considère pas cette situation-là

comme une chose simplement amusante... je ne voudrais pas, non plus, vous ennuyer avec des détails sur la vie que mes deux épouses me firent mener à partir du jour où, notre village ayant pratiquement admis mon second mariage, elles ne trouvèrent plus la véritable raison d'une union jusque-là exemplaire. Chacune d'elles habitait maintenant sa propre maison ; chacune d'elles pouvait, si elle le désirait et si elle s'en sentait le courage, préparer son repas chez elle, en pensant toujours bien entendu, au mari commun. Ce fut ce qu'elles décidèrent bientôt de faire. Un jour, tandis que j'étais parti pour quelque temps en haute mer, Agatha et Fanny trouvèrent le moyen de se quereller, « mon fils, comme tu n'as encore jamais vu ça », me raconta le roi Salomon à mon retour. Je les appelai dans ma maison, pour leur demander ce qui s'était passé :

– C'est Fanny qui a provoqué cela, s'empressa de dire Agatha.

– Comment, c'est moi qui ai provoqué cela ? Parce que je me suis permise de remarquer que tu ne faisais rien à la maison ? Parce que je refuse d'être ton esclave ?

– Tu entends ? Elle dit que je ne faisais rien, alors que c'était moi qui préparais à manger pour elle. Je dois donc dire que tu me prenais, toi, pour une esclave ?

– Tu préparais à manger ? Tu peux parler : une femme qui prépare à manger sans aller puiser de l'eau, elle-même, et qui attend que quelqu'un d'autre le fasse pour elle, ne se prend-elle pas, elle-même, pour une reine, considérant que les autres sont ses esclaves ?

– Entends donc ça ... Pendant que tu allais puiser de l'eau, n'était-ce pas moi qui balayais la maison ?

– Quelle maison, quelle maison, Ai-je trouvé ma maison balayée ?

Cette discussion, banale et terre-à-terre à première vue, se continua devant moi pendant de longues minutes. Quand deux femmes ont des choses à se dire, il faut les laisser parler librement, même si vous êtes leur mari commun. Ces choses insignifiantes peuvent être d'une grande importance. Dans le cas présent, elles aboutirent à une séparation complète de mes deux épouses. Dire que j'en devins malheureux serait mentir avec une certaine aisance. Au contraire, l'union de ces deux femmes, au début, m'avait un peu effrayé. Car je me rappelais bien ce qui s'était passé avec Etoaka, lorsque ses deux femmes s'étaient mises à trop

bien s'entendre. Etoka en a beaucoup souffert. Imaginez-vous que les deux femmes organisaient des sorties nocturnes sans le prévenir, et qu'elles allaient toutes les deux voir des jeunes gens, tandis que leur vieux mari dormait seul dans son lit, après avoir passé une bonne partie de la nuit à chercher de par le village en faisant littéralement du porte-à-porte. Les gens se moquaient d'Etoka : « Quand il a eu beaucoup d'argent, disait l'un, je lui ai donné le conseil suivant : « Etoka, mon frère, maintenant que tu as quelque argent en main, ne fais pas de bêtises. Achète des pirogues en grand nombre, tu pourras les louer à des pêcheurs ou à des transporteurs, et cela te rapportera ». Voilà ce que j'ai dit à Etoka, et je lui parlais comme j'aurais parlé à mon frère de même père et de même mère. Mais il ne m'a pas écouté. Il a préféré aller prendre plusieurs femmes. Voilà où il en est à présent... ». Et puis un autre d'ajouter : « Le voilà bien, avec ses deux femmes », et de rire aux éclats : « Un vieux comme lui, disait encore un railleur, il se prend encore pour un jeune homme... Il va s'amuser à épouser des femmes ayant trente ans de moins que lui-même, et il pense qu'il pourra les retenir à la maison. Je vous dis qu'il n'a pas fini d'en voir... ».

Etoka était la risée de toute la région, avec ses deux épouses « qui ne dormaient guère à la maison ». Je ne voulais donc pas pouvoir lui donner la main un jour, avec des compagnes s'entendant trop bien. La tactique universelle de la polygamie réside dans une discorde soigneusement entretenue entre les épouses. Souvenez-vous-en, si jamais un jour... C'est pour cela qu'au fond de moi-même, j'étais donc tout heureux de constater que les choses prenaient une tournure plus convenable pour moi. J'étais encore plus heureux de voir que dans cette discussion, qui aurait pu paraître toute bénigne, il s'était glissé un élément qui allait assurer sa pérennité à la discorde naissante : en effet, Fanny avait découvert que sa rivale, Agatha, était « beaucoup plus âgée » qu'elle. Cela n'était pas tellement vrai, puisque vous savez qu'il n'y avait pas plus de quatre à cinq années d'écart entre leurs âges. Mais c'était bien assez pour donner à Fanny un air doucement brillant de jeune fille parlant à « une femme plus vieille », comme elle disait. Voyez donc comment elle avait tourné la chose, comment elle l'avait présentée en mettant une bonne dose

d'hypocrisie dans sa simplicité : « Je ne comprends pas, s'était-elle étonnée, j'ai le même mari que ma tante venue me rejoindre ici, et je... ».

– Quoi ? Tu m'appelles ta tante ? Parce que tu veux rappeler au monde entier que je suis plus âgée que toi ? Pourquoi ne pas crier dans la rue que c'est moi qui t'ai mise au monde ? et que je suis la grand-mère d'un enfant naturel ?

Vous voyez, c'était maintenant assez venimeux pour ma sécurité. J'en remerciai le ciel, et je ne me fis plus de souci le moins du monde lorsque je devais m'absenter pour tout un mois, ainsi que mon métier le voulait. Mais c'était au retour de la pêche qu'il fallait venir voir ce qui se passait dans notre foyer. Chacune de mes épouses attendait que j'entre chez elle avant d'aller voir ce que devenait sa rivale. Cela me fit sérieusement regretter, parfois, de ne pouvoir de temps en temps me dédoubler.

Ce fut lors d'une rentrée de pêche qu'un jour, je provoquai le « départ définitif » d'Agatha. Pendant mon absence, les deux femmes s'étaient encore violemment querellées, « mon fils, tu n'as encore jamais vu chose pareille... Elles ont failli en venir aux mains », me rapporta le roi Salomon.

– Qu'est-ce qui s'est encore passé cette fois-ci ? Demandai-je aux deux dames.

– C'est Agatha qui a dit que la prochaine fois que tu m'achèteras une robe sans lui en donner une pareille, elle s'en ira.

– Oui, c'est vrai, dit Agatha. C'est vrai ; et qu'est-ce que tu m'as alors répondu ?

– Je t'ai répondu que si tu t'en vas, tu n'auras qu'à partir pour de bon, car mon mari n'ira pas te demander de revenir...

– Ton mari, ton mari... Tu entends ? Voilà ce qui me fâche. Ton mari... comme s'il était le tien à toi toute seule. Tu n'es qu'une petite égoïste, tu ne penses qu'à toi seule. Tu oublies que j'ai connu La Loi avant toi, et que si j'avais voulu, je serais venue ici avant toi... et tu n'y aurais certainement jamais mis les pieds.

– Ne parle pas beaucoup, « tante aînée », je n'ai pas le droit de discuter avec toi. Voyons seulement venir les jours, c'est l'avenir qui décidera...

Agatha faillit gifler Fanny, « pour la corriger de son insolence ». J'intervins à temps, et il n'y eut pas de bagarre. Chacune d'elles repartit dans sa maison, avec certitude que je viendrais la voir avant de me rendre chez l'autre. Comment un homme pourrait-il se départager et se rendre simultanément chez ses deux épouses ? Je ne trouvai guère de solution à ce problème grave. J'allai d'abord... chez Fanny, en prétextant que je voulais voir la petite Adèle. Du coup, je faisais perdre à Agatha le pari selon lequel j'entrerais chez elle avant d'aller chez Fanny. Quelle affaire... Agatha entra dans une colère folle. Elle vint jusque dans la maison de Fanny.

C'est curieux, et cela me paraît de plus en plus curieux maintenant que j'y pense : alors qu'autrefois j'aurais admis n'importe quelle ignominie dans mon ardent désir d'épouser Agatha, voilà qu'elle m'apparaissait maintenant si peu différente d'une autre femme... et j'étais même allé chez Fanny avant de me rendre chez elle, alors que j'aurais dû la rassurer dans son orgueil d'avoir été « la première à me connaître ». Elle entra comme un ouragan :

– J'ai compris, dit-elle, tu viens voir ta femme avant de venir chez moi. Tu n'entres pas chez moi d'abord, parce que moi je n'ai pas d'enfant à te montrer. Eh bien, je vais te faire un enfant, moi aussi. Mais auparavant, tu viendras réparer l'affront que tu m'as fait... tu viendras toi-même le réparer chez ma tante. Et si tu ne viens pas m'y reprendre, j'y resterai. De cette façon, tous les cœurs seront tranquilles dans ce village.

Elle sortit en courant. J'essayai de la rattraper, mais elle était déjà dans la rue. Dans la cour, je vis Maa Médi. Elle était sortie parce qu'elle avait entendu du bruit. Elle me vit courir pour tenter de rattraper Agatha. Elle eut un sourire amer, qui en disait long. Elle ne m'adressa pas la parole, mais je savais qu'elle pensait : « Mon pauvre garçon, tu n'as pas fini d'en voir, avec cette chipie que tu es allé prendre malgré mon interdiction formelle. Je te l'ai dit, elle t'en fera voir de toutes les couleurs.... » Elle rentra dans sa maison et s'y enferma. J'eus honte, et ce soir-là, j'en perdis l'appétit. Fanny, de son côté, ne me ménagea guère :

– Voilà qui ne m'étonne pas, me dit-elle méchamment alors que j'arrivais à peine à manger ; ta femme, ta vraie femme est partie, et tu en as perdu l'appétit, n'est-ce pas ? Je ne suis rien ici, moi...

Qu'elles sont donc terribles, pensai-je ; horribles, toutes.

Je décidai que je n'irais pas chercher Agatha. Elle m'attendrait chez sa tante tout le temps qu'elle voudrait, mais je n'irais pas la prier de revenir chez nous. Naturellement, les gens de chez nous, apprenant que la belle Agatha était partie « chez sa tante, à la ville », se firent des gorges toutes chaudes de cette nouvelle tombée du ciel pour entretenir la vie des potins de notre village. Pour eux, c'étaient leurs pronostics qui se réalisaient, exactement comme ils l'avaient prévu. Pour eux, Agatha ne pouvait être une femme à prendre chez soi ; « elle est née pour rester dehors », avaient-ils l'habitude de dire, malgré la sagesse dont elle avait fait preuve dans les premiers temps de son séjour dans notre village. Or sa fuite confirmait simplement les dires des gens de chez nous, d'autant plus qu'elle était partie de chez moi, non pas dans son village tout près du nôtre, mais jusqu'à la ville où vivait sa tante, ce qui n'était qu'un prétexte, aux yeux des miens. Ceux-ci allèrent plus loin, me rapportant que de temps en temps, pendant mon absence, Agatha sortait vers la ville. Cette nouvelle, qui venait simplement ajouter au reste, ne me plaisait guère, car Agatha ne m'avait jamais dit, elle-même, qu'elle allait à la ville quand je n'étais pas là. Mais je fis le tour complet de mon raisonnement d'homme ; je me dis alors que, de toute façon, ces rumeurs ne pouvaient guère présenter Agatha sous un jour favorable, quoi qu'il en fût, étant donné ce qu'elle avait été avant son mariage, étant donné aussi la réticence avec laquelle on l'avait accueillie chez nous. D'autre part, je me dis que si Agatha sortait en mon absence, Fanny n'aurait pas manqué de me signaler, n'eût-ce été qu'au cours des discussions auxquelles vous avez-vous-mêmes assisté ? Je rejetai donc purement et simplement les rumeurs grandissantes, et je restai tranquille chez moi, à travailler en attendant un nouveau départ pour la pêcherie.

N'importe. La grande nouvelle du jour et de la nuit, chez nous, c'était le départ d'Agatha. Chacun en donnait une version arrangée par soi, et il y en eut tant de versions, que bientôt plus personne n'y comprenait rien. Heureusement, d'autres événements vinrent bientôt couvrir cette première page de notre journal parlé.

Ce fut d'abord la naissance de la fille d'Endalé. On en parla beaucoup, car vous vous souvenez que le mari d'Endalé était déjà en déportation

lorsque celle-ci avait trouvé le moyen de concevoir. Nous connaissions tous le mari d'Endalé. Nous savions combien il était violent de nature, et nous demandions non sans quelque inquiétude quel sort son retour allait réserver à Endalé qui l'avait trompé. En attendant, le bébé se portait bien, le soleil de notre village aussi.

La maison de l'oncle Gros-Cœur procura un autre sujet de conversation. Elle venait en effet d'être terminée. Le roi Salomon ne l'avait pas construite tout seul. Il s'était joint à deux autres maçons engagés par mon oncle, des mois après l'« affaire », lorsque tout le monde l'avait mis en quarantaine, et que le roi lui-même avait décidé brusquement qu'il ne travaillerait plus pour « ce vilain sorcier ». Aujourd'hui, il fallait voir la maison de l'oncle Gros-Cœur : elle était belle, peinte à la chaux, avec son soubassement passé au coaltar dilué, et son toit de tôle ondulée brillant au soleil. Elle donnait à notre village un air coquet et riche qui frappait les « étrangers » dès le premier coup d'œil. Finalement, nous en étions tous fiers ; c'était notre monument. L'oncle Gros-Cœur offrit une grande fête, et l'on mangea, et l'on but, et l'on dansa, et l'on rit. « Lorsque « les autres » seront là, dit mon oncle dans un transport de joie, il y aura une fête encore plus grande que celle-ci ». C'était inutile de le prédire ; comment donc aurions-nous pu accueillir « les autres » à leur retour de Mokolo sans extérioriser notre joie, après ces quatre longues années de séparation ? Du reste, leur retour n'était plus très lointain à présent. Quelle joie en perspective...

11

Quant à Agatha, elle revint au village quelque deux semaines après sa fuite, un soir. Elle revint alors que personne n'en avait été prévenu. Agatha était ainsi. Je me disposais à partir le lendemain matin avec mes compagnons pour les pêcheries de l'estuaire. La grande saison battait son plein.

Agatha rentra, plus intelligente que lors de son départ fracassant de l'autre soir. Elle vint me faire des excuses, et m'étonna parce qu'elle alla également en faire à Fanny. « Quelle nature », me dis-je. C'était vraiment difficile de savoir par quel bout prendre cette femme-là... « Nous parlerons de tout cela plus tard, à mon retour », lui répondis-je. Et le lendemain matin, je partis respirer l'air marin et le vent chargé de gouttelettes.

– C'est vrai qu'Agatha est revenue hier soir ? me demanda Ekéké.

– Qui te l'a dit ? Ripostai-je.

Je ne voulais pas aborder ce chapitre de ma biographie avec mon cousin, car il ne s'était pas montré meilleur que les autres gens à mon égard lorsque des versions plus ou moins fantaisistes de la fuite d'Agatha s'étaient mises à courir dans la rue de notre village.

– Qui me l'a dit ? Je suis enfant de ce village, que crois-tu ? Je suis au courant de tout. Et puis, les femmes, elles savent tout, elles aussi.

– Ah bon, je comprends : ta femme est allée puiser de l'eau à la borne-fontaine ce matin...

Je dis cela avec un peu de méchanceté dans la voix, car vous n'ignorez pas que mon cousin Ekéké n'était pas encore marié.

– Ne te fâche pas, frère La Loi, me dit-il ; si ta femme est revenue, c'est notre joie à nous tous, autant que je sache ?

Les autres, dans la pirogue, acquiescèrent, prétendant que je n'avais pas le droit de les priver d'une nouvelle qui les regardait de près. Ils paraissaient sincères. Le climat amical persistait donc, et ce fut à moi de leur demander d'excuser ma mauvaise humeur matinale :

– Tu sais, dis-je à Ekéké, quand tu seras marié, tu comprendras ce que c'est : tu perdras peu à peu ta gaîté naturelle.

– Surtout si tu as deux femmes chez toi, dit Eyango. Deux femmes chez toi, mon frère, c'est ta mort à plus ou moins brève échéance.

– Je me demande ce qui pourrait bien me passer par la tête pour m'obliger à épouser plus d'une femme. Ce doit être si difficile déjà, la vie avec une seule.

Ils étaient trois célibataires dans la pirogue, nous étions trois hommes mariés, et j'étais seul à avoir deux épouses.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de si difficile dans le mariage à deux, corrigea Eboumbou. Depuis que je suis marié, je ne vois pas une grande différence d'avec ce que j'étais auparavant.

– Toi, tu ne vois pas, dit Eyango, mais nous, nous voyons bien la différence : tu travailles, aujourd'hui, bien plus que tu ne le faisais auparavant.

Des rires fusèrent de la proue à la poupe, tandis que les pagaies cessaient un moment de creuser l'eau du fleuve.

– Oui, c'est vrai, frère, insista Eyango. Ne te fâche pas, mais rappelle-toi le nombre de parties de pêche auxquelles tu participais chaque année, lorsque tu étais encore célibataire. Tu étais absent les trois quart du temps ; et tu vivais de quoi ? C'est vrai que tu n'étais pas un mendiant, mais tu allais souvent manger chez ton oncle, ou chez ta tante, ou chez un ami ou chez un autre ... sans dépenser un sou, tout comme font les vieux. Tandis que maintenant, tu viens avec nous chaque fois que nous partons ; et tu as de l'argent pour subvenir à tes besoins, et à ceux de ta femme.

– C'est-à-dire, si je comprends bien, c'est-à-dire que le mariage force l'homme à travailler ? Mais alors, dit Eboumbou, pourquoi êtes-vous contre le fait d'épouser plusieurs femmes ?

– C'est une bonne question que tu viens de poser là, frère, dis-je.

– Nous ne sommes pas contre le mariage avec plusieurs femmes, rectifia Ekéké. Nous ne saurions aller délibérément contre une pratique tout à fait courante chez nos ancêtres. Moi, je pense seulement que ce doit être assez difficile de nos jours, de mener une telle vie, sans compter que cela force à travailler encore davantage. Pensez donc : entretenir deux ou trois femmes...

Aujourd'hui, le temps et la proximité de gens « sachant vivre » ont donné à mon raisonnement une certaine dose de « civilisation ». Je considère le travail comme une chose bonne et utile. C'est, je l'avoue, une tournure d'esprit que l'homme n'a pas naturellement. La tendance naturelle est de considérer le travail, non sans justesse d'ailleurs, comme une chose simplement fatigante. Telle était ma conception d'alors, et c'est pourquoi je comprenais si bien les réflexions de mon cousin Ekéké. Mais si tant est que le mariage force l'homme à travailler toujours davantage, et si l'on décrète une fois pour toutes que le travail est une bonne chose, alors on ne peut qu'encourager les hommes à épouser le plus de femmes possible. Et s'il est, en ce monde, des femmes qui continuent à croire qu'elles sont nées pour avoir leur mari à elles toutes seules, il faut tout faire pour les rallier à l'opinion selon laquelle le mariage, avec un homme au centre de plusieurs femmes, est une chose d'utilité publique.

Mes ancêtres ont, en inventant la polygamie franche et admise par tous, pensé à tout le bien que pouvaient en tirer les sociétés modernes. J'entends aujourd'hui des hommes et des femmes qui leur reprochent cette initiative, et pourtant, je ne vois pas de société humaine, si élevée soit-elle dans la civilisation, où ne s'appliquent plus ou moins fidèlement les principes de mes ancêtres. La monogamie n'existe nulle part au monde, et je suis fier à la pensée que dans notre modeste village, ignoré des grandes sociétés du reste de la terre, elle était, depuis bien longtemps déjà, loin d'être la règle. Il est vrai que ceux qui inventèrent la polygamie, du temps heureux où mes ancêtres ne connaissaient guère le temps, ne pensaient pas à travailler davantage, et c'était normal : le temps et le travail sont des notions si voisines que l'on ne peut, sans risque de faux calculs, penser à l'un sans lui associer l'autre. Or le temps n'existait pas, ou si oui, il avait la valeur d'une journée de soleil, à laquelle correspondait le travail nécessaire aux besoins de la journée. Ce sont les temps modernes qui ont apporté, comme conséquence de la polygamie, un surcroît de travail pour l'homme...

Nous ramions doucement vers l'estuaire du Wouri. Matin tropical, chaud et humide à la fois ; rien à voir avec les pays dits tempérés. Et voilà que mon cousin Ekéké – c'est vrai qu'il était allé à l'école, et qu'il y avait appris plus d'une chose – voilà qu'il nous parlait, à nous, en utilisant des

termes que je ne devais retrouver que plus tard, dans la bouche de « gens sachant vivre », ou « vivant à l'européenne », comme vous voudrez : « ... entretenir deux ou trois femmes... », disait-il.

– Il ne s'agit pas de les entretenir, dit Eboumbou à mon cousin, il s'agit simplement de leur donner la chance de mener une vie de femme : être dans un foyer, y faire des enfants pour la continuation nécessaire de l'espèce humaine, et les élever de la meilleure manière possible. Qu'est-ce qu'une femme, selon toi ? Une épave traînant dans les rues, ou un piquet à l'angle d'une maison, tentant de retenir n'importe quel homme passant par là ? Non, cela, ce n'est pas ce que moi j'appelle une femme. Et tu sais, cela n'arriverait pas si chaque homme épousait plusieurs femmes à la fois. C'est pourquoi, frère La Loi, je te félicite de n'avoir pas laissé Agatha sur le chemin où elle avait failli s'engager, et de nous avoir tenu tête quand nous manifestions notre désaccord à te la voir épouser.

« Pour un aveu, me dis-je, en voilà un qui m'étonne ».

– Merci, répondis-je à Eboumbou. Mais je me demande pourquoi tu ne m'avais pas montré à ce moment-là que tu étais d'accord avec moi.

– Tu sais, me dit-il, dans une telle affaire, il faut toujours savoir faire comme tout le monde. La question était encore chaude ; comment pouvais-je m'introduire ainsi, alors que tout le monde était contre toi ? Sache simplement que personnellement, je ne t'ai jamais désapprouvé.

C'était la première fois qu'un aveu aussi franc m'était adressé. Je me dis que ce ne serait sûrement pas la dernière, pourvu qu'Agatha ne recommençât pas à décevoir tous ceux de chez moi qui, au fond d'eux-mêmes, me donnaient raison de l'avoir épousée, malgré les apparences.

*

Lorsque nous rentrâmes de la pêche, la grande nouvelle qui nous attendait vint à notre rencontre sur le rivage : une lettre était arrivée de Mokolo, annonçant que les prisonniers n'avaient plus que six mois environ à passer loin de chez nous. À présent, tout le monde comptait les jours les uns après les autres. « On va les revoir, on va les revoir, ceux qui étaient partis un matin, menottes aux poignets, et qui n'étaient pas revenus... ». Pendant leur absence, le roi Salomon leur avait de temps en temps écrit, afin de les mettre au courant de ce qui se passait dans nos villages. Nous

n'avions aucune certitude qu'ils aient jamais reçu ces lettres du roi ; si oui, ils étaient préparés aux... surprises qui les attendaient. Autrement, nous craignons tous un peu que leur retour ne fût plus ou moins mouvementé.

Je rentrai chez moi, et là, j'eus la surprise de trouver mes deux épouses en parfait accord. Je me rappelai alors le geste d'Agatha lorsqu'elle était allée demander pardon à Fanny qui, de son côté, avait reconnu ses propres fautes. Maintenant, apparemment, elles s'entendaient toutes les deux comme des sœurs. J'en éprouvai une certaine joie, car il faisait une chaleur telle que j'eusse certainement mal supporté une querelle à mon retour. Ce jour-là, au lieu que chacune d'elles me demandât avec insistance d'entrer chez elle et de dîner chez elle avant de mettre les pieds chez la voisine, au lieu de tout cela, je fus surpris d'apprendre que nous allions dîner tous les trois ensemble. « Quel changement... » pensai-je. J'étais si heureux que j'en oubliai les femmes d'Etoka, celles-là qui s'étaient mises à s'entendre si bien que leur mari commun en devint la risée de toute la région. Mais je n'étais pas encore au bout des surprises : en effet, le soir du même jour, Agatha vint me voir dans ma chambre ; elle s'assit sur mon lit sans y avoir été invitée, et m'annonça tranquillement :

– Tu sais, La Loi, j'attends un enfant.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? demandai-je en m'asseyant.

– Je te dis que tu vas être le père d'un garçon.

– Comment sais-tu que ce sera un garçon ?

– Parce que j'ai rêvé que ce serait une fille. Quand une femme rêve qu'elle attend une fille, c'est sûr qu'elle va avoir un garçon. C'est toujours ainsi que les choses se sont passées quand ma mère attendait un enfant. Elle rêvait qu'elle aurait un garçon et elle avait une fille. Chaque fois, la même chose se reproduisait.

Nous eûmes alors, Agatha et moi, une longue conversation, résumant et clarifiant la situation depuis la date où elle s'était progressivement détériorée. Faites-moi grâce de ces conversations entre époux. Le plus important de tout cela, c'était, naturellement, la nouvelle qu'Agatha venait de m'annoncer. Dès le lendemain matin, j'allai trouver le roi Salomon.

– Agatha attend un enfant, roi. Mais chut... ne le répète à personne.

– Voilà qui est bien, et qui vient juste à temps, puisque son père va bientôt rentrer. Cela lui fera une double joie : trouver sa fille mariée, et un enfant... Si, en plus, elle a la bonne idée de mettre au monde un garçon... tout le village va se ranger derrière toi, fils, tu verras. Je t'ai dit de regarder devant toi, pas derrière. Tu vois ce que je t'ai toujours répété ?

Le roi Salomon s'excitait.

– C'est beau tout cela, lui dis-je, mais il reste que Maa Médi ne peut pas sentir la présence d'Agatha. Si tu pouvais aller lui parler, et lui annoncer ce qui va arriver, ce serait sans doute une bonne chose.

– Bien sûr, ce serait une bonne chose, assura le roi.

Il alla trouver Maa médi et lui parla.

Le résultat fut immédiat, et inattendu :

– Elle attend un enfant ? demanda Maa Médi ; un enfant pour mon fils ? Un véritable enfant pour mon fils ? Voilà qui change tout. J'aurais tort de rester sur mes positions ainsi, alors que la situation a changé... Je suis heureuse, roi, je suis heureuse.

Elle sortit de chez elle en courant, et vint me trouver. Cette brave femme n'aura jamais sa pareille dans ma vie.

– Fils, me dit-elle, ce n'est rien, ce n'est rien, ce que tu m'as fait. Si le ciel veut que ta désobéissance te porte bonheur, ce n'est pas à moi d'aller contre, je n'ai qu'à m'incliner, et je partage ton bonheur. Que dis-je ? Tout ton bonheur, c'est le mien à moi. À partir d'aujourd'hui, je me mets à la disposition de ta femme pour l'aider dans ses travaux domestiques ; et je la considère désormais comme ma propre fille... Un enfant, un enfant, c'est toujours précieux.

J'appelai Agatha, qui fut tout heureuse d'apprendre que Maa Médi lui pardonnait de m'avoir « pourchassé jusqu'à m'avoir ». Toutes les deux s'embrassèrent. J'en fus tout ému. Fanny aussi était venue assister à la réconciliation. Nous étions tous très heureux. Je remerciai Maa Médi en l'embrassant, comme du temps où je n'étais encore qu'un petit garçon. Puis j'entrai dans ma chambre, et lui apportai tout ce que j'avais économisé pour elle depuis qu'elle me boudait et refusait toute aide financière de ma part.

Le cœur joyeux, je reprenais ainsi un nouveau départ dans la vie. Pourtant, cette joie intense ne voulait nullement dire que tout était terminé, et que je n'aurais plus de soucis. Une grossesse, dans notre village, ce n'était jamais simplement l'affaire d'une seule personne. Maa Médi alla aussitôt chez la mère Mauvais-Regard et lui parla à voix basse.

– Quoi ? Elle attend un enfant, cette petite-là ? Et depuis quand attend-elle un enfant ?

– Depuis quand ? Je n'en sais rien... ce n'est tout de même pas Salomon qui pourrait me dire depuis quand ma bru attend un enfant.

– Il faut qu'on voie ça de près, dit la mère Mauvais-Regard. Toi, Médi, tu te laisses trop facilement embobiner. Et si cette petite a forgé un mensonge, dans le seul but de te rallier ? Tu vas croire ça, comme quelqu'un qui l'aurait vérifié ? Nous devons vérifier la chose avant de dire quoi que ce soit, et surtout avant de nous réconcilier avec notre fils La Loi.

– Écoute, Regard, un enfant, c'est une chose que l'on ne peut pas inventer. Une grossesse se verra toujours si elle est réelle. Pourquoi veux-tu donc qu'on aille vérifier maintenant un fait que nous aurons le loisir d'analyser pendant des mois, d'ici quelque temps seulement ? Je n'en trouve pas la nécessité.

– J'insiste, parce que je sais par expérience qu'on ne doit pas admettre les choses ainsi. Je sais ce que je dis. J'ai comme un pressentiment qu'il y a à prendre et à laisser dans toute cette histoire. Enfin, quoi, Médi ? Cela ne te semble pas bizarre ? Une fille comme elle... elle attend le retour de son mari pour lui annoncer qu'elle va avoir un enfant. Cela te paraît tout naturel, à toi ?

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que si elle attendait un enfant, elle l'aurait crié de par le village, afin que tout le monde sache que, malgré tout ce qu'on a pu dire d'elle, elle n'est pas une femme stérile.

– Ah, bon, tu me rassures.

– Comment ? Je te rassure ? alors que je te répète que moi-même je ne suis pas tranquille de voir le canal suivi par cette histoire, toi tu me dis que je te rassure ? Je te répète qu'il faut faire quelque chose, pour voir si tout cela est exact.

Alors, elles invitèrent deux autres femmes, de celles « qui ne racontent jamais ce qu'elles ont dans le cœur », ce qui veut dire qu'elles savent garder un secret. Elles leur dirent ce qu'elles venaient d'apprendre, et naturellement, la mère Mauvais-Regard s'ingénia à leur faire comprendre combien il était nécessaire d'être prudent.

– Je n'ai qu'une confiance limitée en de telles déclarations, surtout quand elles viennent d'une fille de son genre, leur avoua-t-elle. Aussi, avons-nous le devoir de « visiter » Agatha.

Maa Médi vint elle-même l'appeler pour cela. Elles s'enfermèrent avec elle dans une pièce sombre, la déshabillèrent, et l'inspection commença. Dans l'obscurité, elles lui examinaient la surface du ventre dans les moindres détails. « Je me demande encore ce qu'elles pouvaient bien y voir », devait me dire Agatha plus tard. Elles ne lui posaient aucune question. Elles se contentaient d'aller, elles-mêmes, dans une pièce voisine, se concerter à voix basse chaque fois que l'une d'entre elles avait « découvert » quelque chose. Agatha ne pouvait pas comprendre ce que disaient leurs chuchotements traversant le mur mince qui séparait les deux pièces. Drôle d'examen, pensa Agatha. Personne ne la palpa, personne ne la toucha du doigt. Elles devaient avoir des yeux spéciaux pour vérifier qu'il y avait en effet un embryon dans ce ventre. Puis elles demandèrent à Agatha de se rhabiller, ce qu'elle fit aussitôt... « Si tu savais combien j'étais gênée... ». Il y avait de quoi : quatre vieilles qui viennent vous regarder la peau du ventre dans l'obscurité d'une salle où seules elles peuvent y voir clair, et qui s'en vont ensuite murmurer à côté ce qu'elles ont vu ou n'ont pas vu, ce qu'elles pensent ou ne pensent pas... À la fin de l'inspection, trois visages sur quatre vinrent dire à Agatha que c'était terminé, « pour l'instant, mais il y a encore d'autres précautions à prendre ». Trois visages. Le quatrième, celui de la mère Mauvais-Regard, restait enfermé dans un scepticisme, d'où la sérénité de ma femme elle-même ne réussit pas à le sortir. Mais cela nous parut normal, tant il était rare qu'une grossesse, dans notre village, rassemblât autour d'elle l'unanimité des opinions. Que la mère Mauvais-Regard continuât à regarder d'un mauvais œil le fait que ma seconde femme allait avoir un enfant, cela ne nous étonnait guère : nous savions que cette femme-là n'aimait pas du tout l'accroissement subi par la population de notre

village depuis un certain temps. Souvenez-vous de la joie de Maa Médi le jour où la mère Mauvais-Regard avait appelé Fanny pour la « bénir », ainsi que nous disions en souriant. C'est qu'il était rare que la vieille sorcière prît ainsi quelqu'un sous sa protection. « Ma fille, lui avait-elle dit, tu auras beaucoup d'enfants... » Et Fanny avait commencé par me faire un enfant naturel.

– Tant pis, me dit Maa Médi en pensant à la mauvaise humeur de la mère Mauvais-Regard, tant pis, je suis sûre que ce n'est pas elle qui a raison. Et puis, on pourra toujours la rendre souriante, si on lui donne quelque chose.

C'est ainsi que, deux jours après, je dus aller trouver la mère Mauvais-regard, pour lui remettre un petit cadeau : du tabac, du sel de cuisine, un foulard multicolore et une pipe en terre cuite. Avec tout cela, elle allait annuler les effets du sort qu'elle n'avait sans doute pas manqué de jeter sur Agatha.

– Merci, merci, fils, me dit-elle. Tu restes le bon petit garçon que nous avons toujours connu. Je ne t'en veux plus, je n'en veux plus à ta femme Agatha non plus. Mais cette nuit, j'ai rêvé d'elle. Il va falloir faire venir quelqu'un pour « l'examiner », car j'ai l'impression que sa vie est mal partie...

– Faire venir quelqu'un ? C'est donc grave ?

– Peut-être pas, mais je ne sais quelle herbe pourrait la sortir de là.

– La sortir de là ? C'est donc grave ? Mère Regard, dis-moi, tu sais qu'elle attend un garçon ...

– Tais-toi, fils. Qui t'a dit qu'elle attend un garçon ? Et puis, qui t'a dit qu'on crie si haut ces choses-là ? Va, toi, tu es un homme, c'est le genre d'affaire qui ne te regarde pas. C'est à nous autres de nous en charger.

On fit venir « quelqu'un », et le féticheur trouva facilement l'herbe magique qui conjurait le sort qui s'était abattu sur Agatha, pour je ne sais quelle raison précise.

Pourtant, malgré tout cela, la mère Mauvais-Regard n'arrivait pas à se départir de sa réserve au sujet de la grossesse de ma femme. Il est des gens comme ça, qui ont une idée fixe, et qui la gardent précieusement jusqu'au jour où elle se révèle ou vraie ou fausse. Cette vieille sorcière aux quatre yeux, décidément, devait penser à quelque chose de difficile à exprimer.

Son attitude créa une atmosphère pessimiste qui, peu à peu, m'enveloppa, ne me laissant pas sans crainte au cours des mois suivants, où, pourtant, les dimensions abdominales d'Agatha, prenant des proportions qu'on ne leur connaissait pas jusque-là, démontraient nettement que ma femme attendait un enfant. « Qu'est-ce qu'elle a, mais qu'est-ce qu'elle a donc ? », se demandait chacun de nous. Et comme personne n'arrivait à trouver ce qu'avait la mère Mauvais-Regard, je finis par me dire qu'il se pouvait aussi bien qu'elle n'eût rien du tout, et je cessai progressivement de me faire du souci à son sujet.

*

Des mois passèrent, pendant lesquels Maa Médi resta littéralement au service d'Agatha, à tel point que Fanny trouva un jour à dire que pendant sa grossesse à elle, ma mère ne l'avait pas aidée autant. Les femmes voient toujours le bien qu'on ne leur a pas fait. Comme si une aide plus accentuée de ma mère eût pu éviter à Fanny de me faire un enfant naturel...

Le jour où un télégramme nous arriva de Yaoundé, nous annonçant que les déportés y étaient déjà arrivés, et qu'il ne leur restait plus qu'à prendre le train pour « descendre » à Douala, chacun se mit à se préparer pour leur prochain retour. Deux jours après, nous nous rendîmes tous à la ville, à la gare, pour y attendre le train venant de la capitale. Le retour des prisonniers fut quelque chose d'émouvant. Ce fut une joie sans borne de se retrouver mais, en même temps, ce fut une peine non moins grande de constater que le nombre de nos hommes avait diminué depuis leur départ pour les lointaines régions du Nord-Cameroun. Endalé était là, le cœur battant. Qu'allait dire son mari en rentrant ? Elle n'était pas seule à avoir « gagné » un enfant en perdant momentanément son mari, mais c'était elle qui avait le plus peur, connaissant bien le caractère violent de son époux. Quand je dis qu'elle l'avait perdu momentanément... le sort, lui, ne l'avait pas compris ainsi.

– Il est mort à Mokolo, nous annonça-t-on.

Les pleurs redoublèrent encore lorsqu'on nous apprit que le chef Mbaka, ainsi que l'oncle paternel d'Agatha, y étaient morts également.

– Si nous sommes encore en vie, dit Eya, le mari de la mère Regard, je me demande encore comment cela se fait. Si vous saviez quels mauvais traitements « ils » nous ont fait subir là-bas... pendant quatre années qui n'en finissaient plus...

Ils nous révélèrent qu'ils n'avaient jamais reçu une seule des lettres du roi Salomon. Aussi, quand nous rentrâmes dans nos villages respectifs, la première chose fut-elle de nous réunir, afin de tenir les nouveaux arrivants au courant de ce qui s'était passé en leur absence. Inutile de dire qu'il fallut un certain temps pour faire admettre à ces gens-là que l'oncle Gros-Cœur, qui « avait causé leur emprisonnement », ne restât plus au ban de notre société. Mais mon oncle avait reconnu ses fautes, et le roi Salomon, ainsi que le chef du village d'Agatha, se montrèrent des avocats de grand talent. À la fin, les hommes arrivèrent à un accord parfait, et notre communauté s'apprêta à remplir les devoirs commandés par la situation présente.

– Que personne n'aille à la pêche demain, décréta le roi Salomon. Qu'aucune femme n'aille travailler aux champs demain, ajouta-t-il. Demain, c'est jour de recueillement : nous penserons à nos frères morts en déportation.

Et le lendemain fut jour du deuil. Les femmes pleurèrent sur la place du village. Elles pleurèrent en chantant des mélopées, et en dansant sur des rythmes funéraires. Les hommes s'enfermèrent chez quelques-uns d'entre eux, à fumer la pipe, à boire du vin de palme, et à chanter la mélopée de ceux qui ne reviennent pas au pays : « Tu marches, tu marches sans arrêt, tu ne reviens pas, ô mon frère, tu ne reviens pas. Tu t'en vas sans regarder derrière, et tu ne reviens pas, ô mon frère, je vois que tu ne reviens pas. Qui t'a menti en disant que c'est ainsi qu'il faut partir ? Qui t'a donc appris à marcher ainsi ? Quand l'homme marche, de temps en temps, il se retourne pour voir ceux qu'il a laissés derrière lui, ceux qui lui sont chers. Toi, tu marches sans cesse, tu ne te retournes pas. Qui t'a donc menti en disant que c'est ainsi qu'on quitte ses amis ? Dis-moi : qui t'a donc menti en disant que c'est ainsi qu'on quitte ses frères ? ».

Le lendemain fut une journée calme. Des femmes continuaient à pleurer, mais peu à peu, les hommes s'étaient remis à vaquer à leurs occupations quotidiennes. Pour l'instant, du reste, il s'agissait surtout de préparer la

fête du retour des prisonniers. Elle aurait lieu le dimanche suivant. Nous avions trois jours devant nous. Trois jours pendant lesquels je dus accomplir d'autres devoirs. En effet, vous vous rappelez dans quelles circonstances j'avais fini par épouser Agatha Moudio. Vous savez comment elle était venue d'elle-même s'installer chez moi, à un moment où je ne l'attendais plus, d'ailleurs. C'est qu'Agatha était, comme elle disait elle-même, une fille « libre ». « Mon père ? Il ne s'occupe guère de moi », c'est ce qu'elle m'avait déclaré ce jour-là où, après avoir jeté une poignée de sel de cuisine au feu, elle avait profité de la pluie pour rester chez moi. Vous vous en souvenez. Et lorsqu'elle vint chez moi un autre soir, avec ses deux lourdes valises et accompagnée par sa tante, elle se maria à la manière d'une fille tout à fait libre de ses mouvements et de ses actes. Pourtant, dès le retour de Moudio, et aussitôt qu'il apprit que sa fille était mariée, il s'empessa de venir me voir, pour me souhaiter « un bon mariage avec sa fille », et me demander ce que je comptais faire à l'avenir. Cela voulait dire tout simplement que je devais envisager l'avenir avec un certain nombre de bouteilles et de cadeaux destinés à mon beau-père :

– Comment ? Tu me prends ma fille, et je n'ai même pas bu une gorgée « d'eau » ?, me demanda Moudio.

C'est ainsi que le jour même, j'achetai un pagne long et large, ainsi que deux bouteilles d'eau d'Écosse, de la célèbre marque Johnny Walker. Le soir, j'appelai le roi Salomon, et ensemble, nous allâmes voir Moudio. Nous trouvâmes chez lui tout son village réuni, écoutant sa version de la détention. « Mes frères, je ne vous souhaite pas d'aller jamais là-bas. Faites tout ce que vous voulez faire ici, mais si un jour le Blanc vient vous demander si vous voulez aller à Mokolo, même si c'est pour devenir l'homme le plus riche de la terre, dites-lui : « Non, monsieur, moi, je ne veux pas aller là-bas. Si vous acceptez, mes frères, vous courez au-devant de votre mort... » Moudio but une gorgée de gin, du gin bien transparent, que les gens de son village avaient acheté pour fêter son retour. Puis il continua : « La route, pour aller dans ces régions du nord, est déjà, à elle seule, un supplice. Vous ne vous rendez pas compte : une route qui monte une colline, en serpentant sans cesse, et qui arrive au sommet, et qui vous permet alors de voir le chemin que vous avez parcouru. C'est à ce moment-là que vous constatez avec effroi que vous sortez des bras mêmes

de la mort. Tout le temps ainsi. Des falaises, des ravins... Et puis, vous arrivez à un fleuve, que l'hivernage a gonflé démesurément, et vous vous demandez comment vous allez jamais traverser sans être entraînés par le courant, si rapide que des bœufs et des chevaux s'y noient et meurent... »

– C'est la Mer Rouge, dit quelqu'un, notre frère a vu la Mer Rouge du temps du pharaon.

– Non, frère, dit Moudio. Cette mer-là n'était pas rouge le moins du monde. On l'appelle la Bénoué. C'est elle qui va jusqu'en « zone anglaise », et puis jusqu'à l'océan...

– Jusqu'à l'océan ? tu dis l'océan ? Là où nous allons à la pêche ?

– Oui, le même océan.

– Mais alors, cela veut dire que tu n'étais pas très loin de chez nous... Mokolo n'était donc pas très loin...

– Je te parle de l'océan, mais je ne t'ai point dit que Mokolo se trouve par là. Et tu sais, si j'avais pu me jeter à l'eau et nager jusqu'à l'océan, je l'aurais certainement préféré aux moments terribles que j'ai passés dans cette prison. Et puis, cette chaleur... cette chaleur qui te serre la gorge... Ah, donnez-moi quelque chose à boire, que je me venge.

Il reçut une autre rasade de gin, en but, et se mit à raconter l'histoire de cette prison maudite.

– ... Tout cela, dit-il, à cause d'un sorcier de chez ces gens-là... et puis je reviens, et l'on m'apprend que c'est un de leurs fils qui m'a pris Agatha... La Loi, viens ici !

Il cria si fort que ceux des gens qui ne savaient pas que le roi Salomon et moi étions entrés parmi eux, en furent effrayés, pensant que Moudio était peut-être devenu fou. Nous nous avançâmes avec nos cadeaux, et ce fut le roi qui prit la parole pour offrir nos présents.

– Mon fils, dit le roi, mon fils n'a pas pris ta fille sans ta permission, comme s'il voulait ignorer que tu es le père d'Agatha. Il attendait seulement ton retour pour pouvoir te donner ce petit cadeau. Prends ce pagnon, et ne te rappelle plus le mauvais temps que tu viens de passer. Et puis, voici un peu d'« eau » pour étancher ta soif. Ne refuse pas.

Refuser ? Comment diable pouvait-il refuser ? L'homme en chapeau haut de forme, qui marche allègrement en tenant sa longue canne, sur la

bouteille à section carrée venue d'Écosse, qui donc pouvait refuser de l'accueillir chez soi ? Moudio prit les deux bouteilles de liqueur, en déboucha une tout de suite, et en répartit quelques gouttes sur le sol en disant « Liqueur, je ne t'ai pas revue depuis longtemps ; aussi, quand je te boirai, je ne veux pas que tu me donnes des maux de tête ». Et il s'en versa un plein verre ; et les autres aussi vinrent avec leurs verres, demander leur première ration de whisky. Je venais de gagner la partie. Je savais que désormais, personne dans ce village ne me refuserait d'être le mari d'Agatha. C'était curieux, d'ailleurs, la façon dont ils m'avaient tous laissé faire, sans protester le moins du monde, lorsque j'avais « pris leur fille ». C'est vrai qu'Agatha m'avait formellement interdit de recevoir qui que ce fût, qui viendrait de son village pour me demander un cadeau sous prétexte que j'avais épousé « sa » fille. « Ils n'ont jamais rien fait pour moi, m'avait-elle dit, je pense donc que mon mariage ne les regarde pas, et qu'ils n'ont pas à en profiter ». Et comme s'ils se reprochaient, à eux-mêmes, de n'avoir rien fait pour Agatha, ils s'étaient sagement tenus à l'écart. Personne ne vint me demander « la bouteille » traditionnelle. Bien entendu, les mauvaises langues de chez nous nous donnaient à cela une explication tendant davantage à me mettre en colère, qu'à faire voir combien les parents d'Agatha étaient honnêtes et peu opportunistes : « Venir demander la bouteille ! Ils n'y pensent pas ! Ils savent très bien que leur fille n'aurait sans doute jamais trouvé de mari si un homme de chez nous ne s'était pas présenté... C'est un service que La Loi leur rend, en prenant cette fille perdue... ». Aussi, lorsqu'à son retour, Moudio vint me demander « une gorgée d'eau », considérai-je sa démarche comme un véritable soulagement pour moi, plutôt que comme un devoir à accomplir. La preuve plutôt était faite à présent que je n'épousais pas « une fille n'appartenant à personne », comme des gens l'avaient dit volontiers chez nous. J'étais heureux d'aller lui offrir les cadeaux que le roi Salomon et moi avions apportés. C'est vrai que mon beau-père alla plus loin que je ne l'avais prévu, car lui et ses gens m'obligèrent, en outre, à contribuer en argent à la préparation des festivités qui allaient avoir lieu pour saluer son retour au pays natal. Et lorsqu'ils surent que j'allais le faire, ces braves gens de Bonakamé se croisèrent les bras, en se disant que si ma contribution pouvait équivaloir à la dot que j'aurais dû normalement payer pour prendre Agatha, ils n'auraient plus besoin, quant à eux, de déboursier

un sou pour la fête à venir. Ceci est un détail qui me restera longtemps accroché au cœur, malgré la consigne du roi Salomon, selon laquelle les yeux ne devraient jamais regarder que du côté de la vie où se trouve l'avenir.

L'avenir c'était, pour l'immédiat, l'enfant qu'Agatha se préparait à me donner ; et à présent, plus personne n'en doutait, elle attendait réellement un enfant. Un jour, alors que je rangeais mes engins de pêche pour le départ prochain, Agatha me dit :

– Ne tarde pas trop à rentrer cette fois-ci ...

– Quoi ? Tu le sens déjà qui vient ? Demandai-je.

– Je te dis qu'il faudra vite rentrer. Je veux que tu le voies dès qu'il sera là.

Je promis de rentrer le plus tôt possible, et je partis pour le large.

Soleil splendide de l'été, mer tour à tour calme et agitée, horizon réel des jours qui naissent et meurent, mince fumée lointaine sortant du bateau gros comme un grain de sable, mouettes sur le rivage ensoleillé, sable fin crissant sous les pieds nus, forêts de palétuviers vert sombre, huîtres énormes perdues dans la vase des marais, crocodiles fuyant au bruit des pagaies, épaves flottant sur l'eau gris d'argent, énormes billes de bois assemblées, véritables soubassements de géantes cités lacustres, paquebots grossissant à vue d'œil, villages de pêche sur les rivages sablonneux, poissons, poissons de nacre, poissons d'argent, poissons fumés couleur d'acajou, poissons séchés sur claies, labre, barbier, espadon, poissons de toute sorte..., veillées autour du feu après la dure journée et la mer rude, contes, chants, devinettes, proverbes, danses, rêve souriant à la belle étoile, nattes de raphia à même le sol... fraternité, solidarité, le ciel, la mer, les hommes, des hommes perdus dans une nature écrasante, des hommes simples vivant au rythme de la mer, sous l'œil vigilant de millions d'étoiles, des hommes pour Dieu et pour Satan, brassant leurs efforts pour la vie d'autres hommes, leurs semblables, leurs frères... C'est cela, la pêche en haute mer. J'irais de par le monde et chercherais en vain cette sorte d'hommes. Je suis heureux de savoir qu'ils sont chez moi, à deux pas de ma porte, qu'ils me côtoient et me parlent du matin au soir, de leur cœur frais comme le vent du large par les soirs pourpres. Leur vie est un drame sans fin, entre la vague plus haute qu'une maison de plusieurs

étages et l'incendie du village de pêche, quand la maladresse ou le vent mal tourné déclenchent la catastrophe. Pourtant, chez eux, rien n'est épopée. La pagaie n'est pas une épée, la mélodie bourdonnée le long des flots calmes n'a pas l'accent du cor de légende, la pêche n'est pas un combat, mais une vie. Vie heureuse, combien devrais-je donner pour te retrouver...

Je promis à Agatha que je rentrerais le plus tôt possible. Je tins ma promesse, et revins au village trois semaines plus tard.

Pendant mon absence, Maa Médi ne vivait plus chez elle ; craignant que « quelque chose » n'arrivât pendant que j'étais au loin, elle s'installa chez Agatha en permanence. « Je n'ai jamais vu plus grand dévouement de ma vie », disait Fanny, émue par la sollicitude de ma mère pour Agatha. Et Maa Médi de répondre simplement, en souriant : « Ta vie n'est pas encore bien longue, ma fille... tu en verras d'autres avant de devenir comme moi... ».

Mais le sort est comme il est.

Je le lui pardonne, même quand je pense que c'est moi qu'il avait choisi pour m'en faire voir « d'autres ».

En effet, la veille de mon retour, l'enfant d'Agatha était venu au monde.

– Il est beau, ton garçon, me dit une femme sur le rivage tandis que mes compagnons et moi amarrions notre pirogue dans les roseaux verts.

– C'est un garçon ?

– Oui, un beau garçon ; il est plus beau que toi, me répondit quelqu'un d'autre.

– Et il est tout blanc...

Alors, là, tous les gens qui étaient venus nous accueillir se mirent à rire, mais à rire d'une façon qui fit plus que m'intriguer.

– Et alors, quoi ? demanda mon cousin Ekéké. Il est tout blanc, il est tout blanc, et vous vous mettez à rire ... Qu'est-ce que cela peut-il bien avoir de drôle ? La plupart des enfants ne naissent-ils pas tout blancs ?

Je ne comprenais pas non plus tout ce que cela voulait dire, mais je savais que mon cousin avait raison. La plupart des enfants noir naissent blancs, et ne prennent la couleur... locale, que quelques jours après leur venue au monde. Que voulaient donc dire ces rires ? Je courus au village,

et j'allai voir mon enfant. Il était là, couché dans une large cuvette en émail servant de berceau, parmi des langes inutiles par la chaleur qu'il faisait.

Il était là, tout blanc, avec de longs cheveux défrisés. Agatha me regarda et baissa les yeux. Elle ne savait que dire, Maa Médi non plus, Fanny non plus. Aucune d'entre elles n'avait attendu un enfant aussi blanc. Dans le village, on se perdait en conjectures à propos de l'enfant d'Agatha.

– Ainsi naissent beaucoup d'enfants noirs...

– Si blanc que cela ? Jamais vu...

– Si, si, et puis, ils changent après quelques jours.

– Eh bien, nous verrons. Je vous donne un mois, si vous voulez.

Un mois, dans un mois je saurais.

Encore une fois, les événements me forçaient ainsi à tourner mes yeux vers l'avenir. « Mais quand donc vivrai-je le présent complet ? », pensai-je avec amertume.

Vous comprendrez pourquoi cet enfant ni chair ni poisson, qui venait de naître, se mit à me faire réfléchir, quand je vous aurai dit la vérité : c'est que la couleur de ma propre peau approche des meilleures teintes d'ébène. De plus, avec mes cheveux crépus, mes lèvres épaisses et mon nez à la base plutôt généreuse, je suis sûr que le « Nouveau Petit Larousse » d'autrefois n'eût pas hésité un seul instant à me prendre pour modèle de la race noire. Quand à Agatha Moudio, très jolie comme vous le savez, elle était, elle aussi, toute noire, des pieds à la tête. Décidément, c'était bien étrange, cette histoire.

Ce fut alors que la mère Mauvais-Regard, elle aussi, mit son grain de sel, et croyez-moi, il était gros :

– Peut-être, dit-elle, peut-être cet enfant-là aura-t-il un jour une bouche tout en or, comme son père...

Je me précipitai devant une glace en entendant cela, et présentai mes dents : deux rangées d'ivoire d'une propreté et d'une blancheur irréprochables. Alors, n'y comprenant toujours rien, je courus chez la mère Mauvais-Regard et la pressai de questions. Mais elle refusa de me donner de plus amples explications : « Tu verras, toi-même, mon enfant, tu

verras », se contenta-t-elle de dire. Puis après une pause : « La mère Regard, elle voit tout, c'est moi qui te le dis : tout ».

Il ne me restait donc plus qu'à attendre les dix ou quinze jours au bout desquels le fils d'Agatha devait prendre sa couleur définitive. Je fus plus large : je gardai bon espoir un mois entier après la naissance du petit garçon, mais son teint chocolat au lait ne changea guère, ou si peu, que c'était à peine perceptible. Alors, la mère Mauvais-Regard se décida enfin à parler :

– Je la voyais, ta femme, quand le Blanc grand et fort et avec des dents en or venait la chercher, la nuit, lorsque tu étais absent. Il venait à bicyclette, afin de n'attirer l'attention de personne. Je l'ai vu plusieurs fois. Mais, fils, que voulais-tu que je dise alors ? Tout le monde ne serait-il pas parti à parler de ma mauvaise langue ? Aussi avais-je refusé de révéler ce que je voyais... Un jour, ta femme est rentrée très tard, au petit matin, et j'ai encore vu le Blanc sur sa bicyclette ; il était venu la raccompagner... Ne cherche pas, et n'essaie pas de t'y tromper : l'enfant d'Agatha, ce n'est pas le tien, fils.

Je m'en allai, la tête lourde, répéter au roi Salomon ce que je venais d'apprendre.

– Que faire ? Lui demandai-je.

Le roi lui-même n'était pas moins embarrassé que moi. Mais sa proverbiale sagesse l'aidait à se tirer d'affaire n'importe où et n'importe quand.

– Que faire ? répéta-t-il. En somme, que veux-tu faire d'un enfant naturel ? C'est bien le sens de ta question, n'est-ce pas ? Et tu veux m'obliger à te répondre, moi ? Dis, avoue que tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire : ce n'est pas le premier enfant « sans père » qui te vienne au monde, que je sache ? Qu'as-tu donc fait du premier ?

– Mais, roi, ce n'est pas la même chose ! ...

– Quoi ? Ce n'est pas la même chose ? Dis-moi, qu'est-ce qui n'est pas la même chose ? L'enfant ? Ou bien la façon de le faire ?

Je restai muet.

Allons, fils, remets-toi, poursuivit le roi ; et puis, regarde donc les choses en face. Tu n'as pas le droit de te laisser abattre ainsi, toi, La Loi,

le plus fort des jeunes gens de chez nous. Et puis, tu sais, qu'il vienne du ciel ou de l'enfer, un enfant, c'est toujours un enfant.

Ainsi parla le roi Salomon.

C'est vrai.

Les enfants, qu'ils viennent du péché de l'enfer, ou qu'ils sortent des meilleurs moules du ciel, se ressemblent tous. Ils descendent tous du même arbre de Vie, celui-là dont les branches ressemblent à la nullité des races, et les feuilles aux mille caractères des hommes. Plus tard, ils deviendront des hommes et des femmes qui s'aiment ou se haïssent, souvent sans raison, mettant la même ardeur à distinguer les défauts de l'épiderme et à fabriquer des classes de parias, qu'à tenter de décrocher les fruits de la terre... Ils viennent au monde, tous, gracieux et beaux, parlant le même langage muet de la paix et de l'amitié. Plus tard, hélas, plus tard, ils parleront celui combien plus bruyant et sot de la raison insensée qui fait la guerre et le racisme. Mais vive le présent resplendissant des anges noirs ou blancs ou jaunes ou rouges qui, tous de la même façon, abordent en souriant les plages mouvantes de l'existence, et chantent de la même innocente soif le lait maternel des premiers matins de la vie. Qu'ils deviennent plus tard ce qu'ils seront, tant pis s'ils ne deviennent pas de vrais hommes, ils auront du moins été des enfants.

Aujourd'hui, le fils d'Agatha a grandi. Je ne l'ai pas refusé, malgré le terrible cas de conscience qu'il me posa quelque temps après sa naissance. Bien entendu, avec un physique comme le sien, il a tout l'air d'un enfant venu de loin. Parfois, je le regarde jouer sur la place du village, avec des petits garçons de son âge. Parmi eux, il me fait singulièrement penser à la célèbre maison de l'oncle Gros-Cœur, coquettement dressée parmi les modestes habitations de raphia de notre village.

– Ce n'est pas une comparaison à faire ! m'a grondé le roi Salomon le jour où il a entendu ma réflexion.

Il a raison. Tout compte fait, le fils d'Agatha attend de moi, non le ricanement méchant et idiot de l'homme trompé par le sort, mais le conseil paternel qui rendra heureuse l'étrange aventure de sa vie d'homme. Et depuis que je l'ai compris, je hais le sourire mélancolique qui me venait autrefois, de longs mois encore après la naissance de l'enfant, lorsque je me rappelais les prédictions de Maa Médi : « Mon fils,

me répétait-elle, c'est moi qui te le dis, cette femme-là... elle t'en fera voir de toutes les couleurs ».